



(P)



Desbois

188

v. 2

SMRS

PQ

2390

.55

M24

1846

v. 2

**MADAME LA PRINCESSE DE CONTI.**

# ROMANS

## DE MADAME LA COMTESSE DASH.

	vol.	fr.	c.
LE JEU DE LA REINE. . . . .	2 in-8	13	»
MADAME LOUISE DE FRANCE. . . . .	1 in-8	7	50
L'ÉCRAN. . . . .	1 in-8	7	30
MADAME DE LA SABLIERE. . . . .	1 in-8	7	30
LA CHAÎNE D'OR . . . . .	1 in-8	7	30
LE FRUIT DÉFENDU. . . . .	4 in-8	50	»
LA MARQUISE DE PARABÈRE. . . . .	2 in-8	13	»
LES BALS MASQUÉS . . . . .	2 in-8	13	»
LE COMTE DE SOMBREUIL. . . . .	2 in-8	13	»
LE CHATEAU DE PINON. . . . .	2 in-8	13	»
LA POUDRE ET LA NEIGE. . . . .	2 in-8	13	»

LE MEUNIER D'ANGIBALT, par <i>George Sand</i> . . . . .	3 in-8	22	50
LES GROTESQUES, par <i>Th. Gautier</i> . . . . .	2 in-8	15	»
MILLA ET MARIE, par <i>Jules Sandeau</i> . . . . .	2 in-8	13	»
LE CAFÉ DE LA RÉGENCE, par <i>A. Houssaye</i> . . . . .	2 in-8	13	»
UNE LARME DU DIABLE, par <i>Th. Gautier</i> . . . . .	1 in-8	7	30
LA COMÉDIE DE LA MORT, par <i>Th. Gautier</i> . . . . .	1 in-8	7	30
SUZANNE et la CONFESION DE NAZARILLE, par <i>E. Ourliac</i>	2 in-8	13	»
LA COMTESSE ALVINZI, par <i>le marquis de Foudras</i> .	2 in-8	13	»
FERNAND, par <i>Jules Sandeau</i> . . . . .	4 in-8	7	50
DEUX TRAHISONS, par <i>Auguste Maquet</i> . . . . .	2 in-8	13	»
TEVERINO, par <i>George Sand</i> . . . . .	2 in-8	13	»
CATHERINE, par <i>Jules Sandeau</i> . . . . .	2 in-8	13	»

### Sous Presses :

	vol.
Valcreuse, par <i>Jules Sandeau</i> . . . . .	2 in-8
La Peau de Tigre, par <i>Théophile Gautier</i> . . . . .	2 in-8
Mademoiselle de la Tour du Pin, par M <sup>me</sup> la comtesse Dash . . . . .	2 in-8
Or et Fer, par <i>Félix Pyat</i> . . . . .	2 in-8.

COMTESSE DASH.

MADAME LA PRINCESSE

DE CONTI

II

CABINET DE LECTURE.  
Librairie ancienne et moderne  
E. DESBOIS & FILS  
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

BIBLIOTHÈQUE  
MUSEUM  
BORDEAUX

DESSART

PARIS  
DESESSART, ÉDITEUR,  
8, RUE DES BEAUX-ARTS.

M DCCC XLVI



## LAURIERS FUNÈBRES.

En revenant à elle, la jeune princesse se trouva dans son lit, entourée de ses femmes. L'impassible visage de la dame d'honneur à son chevet, et mademoiselle Chouin toute en larmes agenouillée à côté d'elle, formaient un contraste si étrange, qu'elle ne put s'empêcher d'en être frappée.

— Ce n'est rien, mignonne, dit-elle à celle qui

souffrait. Madame, ajouta-t-elle en se tournant vers l'autre, faites commander mon carrosse, il faut que je parte sur-le-champ pour Paris.

— Je ferai observer à Son Altesse que le Roi compte la trouver ici demain et que je ne puis me permettre...

— Vous vous permettrez de m'obéir, Madame, je suppose. Qu'on prie monseigneur de vouloir bien monter un instant ici.

Quelques minutes après Monseigneur le dauphin arriva.

— Qu'y a-t-il, ma sœur? Vous êtes malade m'a-t-on dit; ce mal a été bien subit. Aussi comment vous promenez-vous au serein, il n'y a rien de plus dangereux.

— Laissez-nous, ordonna la princesse à sa suite, Chouin, tu peux rester, j'aurai besoin de toi. M. le prince de Conti est de retour, continua-t-elle aussitôt qu'ils furent seuls. Il est descendu à l'hôtel de Condé. Je vais l'y joindre,

Monseigneur, je tâcherai d'être revenue pour le diner du Roi, mais si je ne m'y trouvais pas, je compte sur vous pour m'excuser.

— Soyez tranquille, d'ailleurs le roi trouvera tout simple que vous soyez allée près de votre mari.

— Non pas, car mon mari est en disgrâce.

— Vous avez été bien vivement surprise de cette nouvelle, Madame, poursuivit Monseigneur en riant, bien joyeuse, joyeuse jusqu'à en perdre connaissance.

— Sans doute, sans doute, interrompit la princesse embarrassée, mais ce n'est pas tout, M. le prince de Conti, m'engage à m'armer de courage, sa lettre est triste, il ne me parle pas de mon frère, lui serait-il donc arrivé quelque malheur ?

— J'espère que non, répliqua gravement M. le dauphin, cependant ce sont les hasards de la guerre.

— Vous me faites frémir, Monseigneur. Ne suis-je pas assez malheureuse, sans avoir encore à pleurer mon pauvre Vermandois ?

On avertit la princesse que ses équipages étaient prêts, elle se hâta de se couvrir d'une mante et ordonna qu'on la conduisit au galop à l'hôtel de Condé. Ses réflexions, pendant la route, furent bien douloureuses. Au moment où une passion coupable s'emparait de tout son être, son mari revenait. La veille encore elle était libre, peut-être sa présence l'eût elle sauvée du dangereux bonheur qu'elle avait goûté, peut-être eut-elle été retenue au bord du précipice dans lequel elle descendait déjà. Elle avait défendu qu'on appelât M. de Clermont, par une délicatesse de femme, elle craignait de le rendre témoin d'une réunion dont son amour s'alarmerait certainement.

— Il le saura assez tôt ! pensait-elle.

En entrant dans la cour de l'hôtel, son cœur

battait à outrance. Pour la première fois, elle avait un tort à se reprocher, quelque innocente qu'elle fut encore, sa conscience la bourrelait. Lorsque M. le prince de Conti s'élança au devant d'elle, au lieu de se jeter dans ses bras, elle se courba involontairement comme pour s'agenouiller, il ne lui en laissa pas le temps. M. le prince de la Roche-sur-Yon marchait derrière son frère, mademoiselle de Blois cherchait des yeux le sien.

— Mon Dieu ; dit-elle, où est Louis ? qu'avez-vous fait de Louis ?

— Il est resté blessé à Vienne, ma sœur, interrompit vivement M. le prince de la Roche-sur-Yon.

— Blessé dangereusement ? et pourquoi l'avez-vous quitté ?

— Il n'est pas seul M. de Liancourt est près de lui.

— Je veux partir sur-le-champ, il faut que

je le soigne, pauvre Louis ! à l'étranger sans moi , mais dites-moi donc si la blessure est grave.

— Bien grave, murmura son mari.

— Et vous êtes parti?... il est mort s'écria-t-elle, je vous connais, mon cousin, vous n'auriez pas abandonné Vermandois, il est mort?

Elle éclata en sanglots et en cris. Tout fut en mouvement dans l'hôtel. Cette douleur désespérée d'une sœur qui perd son frère unique, celui qu'elle regardait comme son appui, son ami, sa famille entière, se fit comprendre de tous. Le grand Condé vint près de sa nièce, lui offrir les consolations de son amitié. Elle l'écoutait à peine et continuait à pleurer. Son mari lui baisait les mains, son beau-frère pleurait avec elle. Après quelques heures de spasmes, elle éprouva le besoin d'apprendre des détails. Ce fut le plus jeune des princes qui se chargea de les lui donner.

M. le duc de Vermandois avait cherché la mort depuis le commencement de la campagne; Il avait fait des prodiges de valeur et en était sorti sain et sauf. Enfin, la veille de la dernière bataille, soupant avec ses cousins dans leur tente, il leur avait déclaré qu'il voulait à tout prix être tué le lendemain.

— J'irai plutôt à la bouche d'un canon, avait-il dit, je ne dois, ni ne veux retourner en France. Voici trois lettres que vous remettrez à leur adresse en y retournant. Vous supplierez ma sœur, le seul être de ce monde dont je sois aimé, d'accomplir ma dernière volonté; vous lui porterez mes derniers adieux, ma dernière pensée.

Le lendemain en effet dès le commencement de l'affaire M. le duc de Vermandois se précipita dans les rangs de l'ennemi, il reçut dix blessures à la fois, pourtant il ne tomba pas. Messieurs de Conti le perdirent de vue, en cet

instant, malgré leur extrême désir de le rejoindre, un gros de Musulmans se jeta entre eux et il continua sa course désespérée. Ils ne le retrouvèrent plus. Après la victoire ils parcoururent en tous sens le champ de bataille, visitèrent tous les cadavres dont la plupart étaient dépouillés, enfin ils reconurent son cheval étendu mort au milieu d'un cercle de Turcs et à côté de lui un corps privé de vie, défiguré par un éclat de bombe, mais dans lequel ils crurent retrouver les traits du fils de Louis XIV. Ses gens n'hésitèrent pas à l'affirmer et son valet de chambre surtout jugea qu'il n'y avait pas le moindre doute à conserver. Il fut religieusement enseveli dans un cercueil de plomb, et ses domestiques le ramenaient en France, où il ne tarderait pas à arriver.

Chacun de ces détails était un coup de poignard dans le cœur de mademoiselle de Blois. Elle voulut se bercer d'une illusion dangereuse

et répétait qu'ils s'étaient trompés, que son frère n'était pas mort. M. le prince secoua la tête.

— Ne croyez pas à cela, ma chère enfant, il n'existe plus ; on ne se sauve pas ainsi sans laisser de traces, lorsqu'on est criblé de blessures, en pays étranger. D'ailleurs il n'y avait pas d'erreur possible, votre mari, les domestiques du malheureux jeune homme le connaissaient trop. Lorsqu'un homme a la volonté arrêtée de mourir, il y réussit toujours.

Madame la princesse de Conti rompit le cachet de la lettre qui lui était adressée, elle en contenait une autre, elle lut en frémissant le nom que portait la suscription : à mademoiselle de Rechecourt.

— Comment, pensa-t-elle, comment il lui écrit ! à elle qui a causé sa mort !

Voici ce que lui disait son pauvre frère.

— « Vous ne serez point étonnée, ma sœur,  
« vous qui savez tout. Je devais mourir, car  
« j'avais perdu ce qui attache à la vie, l'amour  
« et l'espoir de l'avenir. Vous, chaste et pure  
« jeune femme, vous ne comprendrez pas que  
« j'aime encore celle pour qui je meurs, vous  
« serez surprise de cette constance dans le  
« malheur qui me poursuit. C'est vous cepen-  
« dant que je charge de lui faire remettre mon  
« testament, le testament de mon cœur ; je vous  
« supplie de n'y pas manquer et de lui donner  
« en même temps tout ce que je laisse de for-  
« tune. Riche elle ne se vendra plus ! Veillez  
« sur elle, Louise, vous qui l'avez tant aimée.  
« Oubliez comme moi sa faute, elle peut en-  
« core revenir à la vertu, elle peut sentir un  
« jour combien je l'aimais et le mal qu'elle m'a  
« fait : alors, ma sœur, si elle se repent, si  
« elle me regrette, adoucissez ses remords,  
« dites-lui qu'elle espère en Dieu, dites-lui que

« je lui pardonne et que je ne veux pas qu'elle  
« soit malheureuse.

« Quant à vous, Louise, vous qui m'aimez  
« tant, vous qui m'aimez si bien, vous allez  
« cruellement souffrir. Soyez bénie mille fois  
« pour la tendresse et les consolations que vous  
« m'avez prodiguées, que le Ciel vous en ré-  
« compense. Vous étiez mon ange sauveur, et  
« si j'avais pu vivre, j'aurais vécu pour vous.  
« Je vous laisse entre les mains d'une mère  
« qui vous adore, que vous n'aimez pas moins :  
« Le roi vous chérit, vous êtes jeune, belle et  
« brillante, vous vous consolerez. Ne m'ou-  
« bliez pas tout-à-fait néanmoins, car mon  
« plus pur et mon plus doux souvenir est pour  
« vous, et mon âme ne vous quittera pas. As-  
« surez Monsieur le dauphin que je meurs son  
« serviteur le plus dévoué. Je remplis mon de-  
« voir en effaçant avec mon sang l'injure faite  
« au nom de Bourbon, injure qu'il m'a si no-

« blement pardonnée. Si le roi daigne me regret-  
« ter un instant , dites-lui que s'il avait voulu  
« être mon père , je serais devenu digne de  
« lui. Que votre mère prie pour moi à présent;  
« peut-être si elle m'avait montré plus d'affec-  
« tion, ne serais-je point à la veille de l'éternité.

« Maintenant adieu , ma sœur, ma bonne  
« sœur, adieu jusqu'au jour où nous nous re-  
« trouverons. Pensez à moi ainsi que je pense-  
« rai à vous jusqu'à ma dernière heure. Je  
« vous embrasse avec tout ce que j'ai dans  
« l'âme de sentiments d'amitié. Soyez à jamais  
« heureuse.

« LOUIS-HENRI-AUGUSTE. »

L'autre lettre était soigneusement cachetée :  
La princesse la plaça sous son oreiller sans la  
montrer à personne.

-- Monsieur, dit-elle à son mari , le duc de  
Vermandois a disposé de sa fortune, il me  
charge de la remettre intacte à une personne

qu'il m'en désigne, sans que ce secret soit révélé, J'espère que vous me permettrez de le faire.

— Vous savez bien, Madame, que vos volontés sont sacrées pour moi.

— Il me faudra retourner à Marly de bonne heure; je veux annoncer à Sa Majesté la mort de mon malheureux frère et peut-être obtenir votre grâce à la faveur de cette triste nouvelle. La souffrance rend plus indulgent. Vous irez pendant ce temps aux Carmélites, remettre à madame de la Vallière les derniers adieux de son fils : nous nous retrouverons ici ce soir.

A dix heures, le carrosse de mademoiselle de Blois entra dans la cour de Marly. Le roi était au conseil; la princesse envoya le premier gentilhomme de sa chambre pour le prévenir qu'elle lui demandait un quart d'heure d'audience avant le dîner.

— Si la princesse de Conti vient me demander le pardon du prince, cette entrevue est

inutile , car je ne l'accorderai certainement pas, vous pouvez le lui dire, Monsieur.

— Sire , madame la princesse de Conti paraît fort triste et fort souffrante , elle a daigné me charger d'assurer au Roi, qu'elle avait un grand évènement à apprendre à Sa Majesté.

— Qu'elle attende alors dans mon cabinet jusqu'à la fin du conseil.

La tendresse de Louis XIV pour sa fille était telle, qu'il fit ce jour-là ce qu'il n'avait jamais fait peut-être, il renvoya ses ministres une demi-heure plus tôt et se hâta de se rendre auprès d'elle ; il trouva la princesse , assise sur un tabouret, la tête cachée dans ses mains, pleurant à chaudes larmes. Toute à sa douleur la malheureuse princesse n'entendit pas l'arrivée de son père ; à l'aspect de ses larmes, il courut à elle et la prit dans ses bras.

— Qu'avez-vous , mon enfant ? demanda-t-il, d'où vient ce désespoir ?

Pour toute réponse, mademoiselle de Blois lui donna la lettre de son frère. En reconnaissant l'écriture, le roi la posa sur la table et ajouta d'un air d'humeur :

— Encore quelque folie de M. de Vermandois ; cela ne finira donc jamais !

— C'est la dernière, Sire, répondit la jeune femme dont le cœur se fendait, car il n'existe plus !

— Il n'existe plus ! cela n'est pas possible, interrompit vivement le roi, qui retrouva une étincelle d'amour paternel.

— Lisez, lisez, Sire, et vous verrez bien.

Louis XIV lut les quelques lignes tracées par ce fils de son amour, par le premier-né de ses enfants naturels, et il lui revint au cœur un souvenir de ce sentiment si beau, le seul véritable de toute sa vie. Il se rappela le jour où celui qui venait de mourir était arrivé au monde, ce jour où il l'avait reçu dans ses bras, ivre de

joie ; il se rappela les baisers qu'il lui avait donnés et les paroles de sa mère : « Sire , aimez mon fils comme vous m'aimez ! » Hélas ? ce vœu n'était que trop accompli ; ainsi qu'il avait abandonné Louise de la Vallière , il avait abandonné Henri de Vermandois : cette lettre lui retraçait tout cela. Le pauvre jeune homme demandait à son père un regret , ce regret devint un remord. Ses yeux se reportèrent vers sa fille qui pleurait et il se sentit au milieu de sa tristesse une sorte de soulagement. Celle-là au moins il l'avait toujours chérie. Son charmant visage lui rappelait celui de sa mère, ses larmes lui rappelèrent en même temps toutes celles que versait depuis tant d'années la pénitente, il serra sa fille sur son sein, en s'écriant :

— Mon enfant , mon enfant , au moins soyez heureuse , vous !

— Mon père , je vous remercie de m'aimer ainsi , mais rien ne me rendra mon frère !

— Cela est au-dessus de mon pouvoir, ma fille, plut à Dieu que cela me fût possible !

— Vouz pouvez au moins me rendre mon mari, Sire ?

Le roi fronça le sourcil.

— En ce moment affreux, voulez-vous donc que je sois seule, mon père, voulez-vous que je n'aye pas une seule consolation ? Mon pauvre Vermandois ! son dernier vœu a été pour moi. Ne l'exaucerez-vous pas, Sire ? Le vœu d'un mourant est sacré.

Pour la première fois, le roi était frappé dans sa postérité, lui qui devait plus tard la voir disparaître presque tout entière. Jusques-là, il avait seulement perdu des enfants au berceau et qu'il connaissait à peine. Il craignait la mort ; cette faiblesse, la seule de ce roi si fort, il la cachait avec soin, pourtant il n'était pas moins dominé par elle. Il entendit donc la

prière faite au nom de la mort, et l'exauça avec une sorte de terreur.

— Eh bien! qu'il reste donc près de vous, mais qu'il ne s'attende à aucune marque d'attention de ma part. Je ferai comme si je ne le voyais pas; c'est tout ce que je puis accorder, et c'est à vous que je l'accorde. Qu'il ne me vienne pas saluer, c'est inutile; il reprendra son rang et ses attributions de prince du sang *en disgrâce*. Je le souffrirai dans votre appartement; dans le parc à Marly, il devra s'abstenir du jeu, du dîner et de la promenade. Vous lui ferez comprendre cela.

La princesse baissa la tête et se tut.

— Il est bien entendu, reprit vivement le roi, que le prince de la Roche-sur-Yon restera en exil.

— Quoi, Sire!...

— Je sais que l'idée de ce voyage est venue de lui seul, d'ailleurs il n'est pas votre mari.

Avez-vous fait connaître à votre mère le malheur qui l'a frappée?

— M. le prince de Conti est allé aux Carmélites, avec la lettre de mon pauvre frère. J'irai moi-même demain, si, comme je l'espère, Votre Majesté me permet de retourner à Paris ce soir.

— Vous le pouvez, Madame, je comprends votre impatience; vous êtes dispensée du reste du voyage. On ne prendra le deuil qu'au retour à Versailles, cela dérangerait tout Marly: cependant, je vais décommander les spectacles.

Un coup frappé à une porte intérieure fit monter la rougeur sur le visage du roi; il prit vivement la main de sa fille et la conduisit jusqu'à l'entrée ordinaire de son cabinet.

— Allez, mon enfant, prenez confiance en Dieu et priez pour l'infortuné jeune homme qu'il nous a enlevé, c'est aussi ce que je vais

faire. Ah ! s'écria-t-il, au moment où la princesse sortait.

Il lui adressa une question à l'oreille ; la jeune femme secoua tristement la tête et répondit de la même manière. Le roi fronça le sourcil et embrassa mademoiselle de Blois sur le front.

La première personne qu'elle rencontra dans le salon d'attente, fut le comte de Clermont-Chatte, pâle et défait : il s'avança vers elle et lui demanda ses ordres d'une voix tremblante.

— Je retourne à Paris, Monsieur, et je n'ai pas besoin de vous, répondit-elle avec autant d'émotion que lui. Je vais rester quelques jours à l'hôtel de Condé, lorsque vous devrez reprendre votre service, je vous ferai prévenir.

Ce congé si cruel auquel la douleur de mademoiselle de Blois donnait un peu d'adoucissement, n'en blessa pas moins M. de Clermont

au cœur ; il s'inclina profondément sans rien répondre. Madame la princesse de Conti le regarda et fut si frappée du désespoir empreint sur tous ses traits , qu'elle en eût elle-même un chagrin plus vif.

— Je vais, avant de partir, chez Monseigneur, vous pouvez m'y suivre, Monsieur, poursuivit-elle ; ensuite vous serez libre. Une fois que j'aurai quitté Marly, les personnes de ma maison ne seront plus tenues d'y rester.

Le Comte se rapprocha et s'inclina de nouveau ; il jeta autour de lui un coup d'œil rapide, et, voyant qu'il ne pouvait être entendu :

— Oh ! Madame , murmura-t-il , ce retour me fait-il donc perdre toute espérance ?

— Soyez prudent, répondit très vite la jeune femme , il faut oublier ce rêve d'hier, ou sans cela nous ne devons plus nous revoir.

Elle le croyait ainsi , elle qui ignorait la passion , elle croyait pouvoir s'arrêter au milieu

de ce torrent qui emporte tout ce qui l'approche; elle ne savait pas qu'une fois engagée dans cette pente, il est presque impossible de retourner en arrière. L'abîme nous attire quoique nous n'en connaissions pas le fond, même lorsque nous savons y trouver la mort.

Monsieur le dauphin reçut dignement la nouvelle fatale. Il avait saisi la nuance si délicate d'un prince, d'un frère, d'un homme d'honneur offensé qui pardonne mais qui n'oublie pas.

— Devant le tombeau, ma sœur, dit-il, tous les ressentiments sont éteints. Je plains de tout mon cœur le comte de Vermandois, c'est mourir bien jeune! Cependant sa carrière était bornée par son imprudence; il ne pouvait être que malheureux avec des passions comme les siennes. Dieu l'a appelé, il faut nous soumettre.

— Hélas! Monseigneur, vous ne le connais-

siez pas comme moi ! sans cette misérable Rechecourt , il ne se fut jamais oublié ainsi . Et il l'aimait encore en mourant !

— C'est qu'elle est bien séduisante, Madame, j'ai eu moi-même bien de la peine à la quitter.

— Et savez-vous ce qu'elle est devenue ? j'ai malheureusement besoin d'en être informée.

— Elle a vécu quelques mois en province , elle est maintenant revenue à Paris, où elle a séduit, je ne sais comment, une vieille présidente , qui l'a retirée chez elle. Elle joue la dévotion ; je suis persuadé que ce n'est qu'un moyen ; il y a dans cette fille trop de la courtisane pour qu'elle puisse jamais s'en dépouiller entièrement.

— Je ne veux plus la voir et cependant je dois avoir des rapports avec elle , comment faire ?

— Prenez un intermédiaire, un de vos domestiques par exemple, quelqu'un de discret, de sûr.

La princesse pensa sur-le-champ au comte de Clermont, et saisit ce prétexte pour le rapprocher d'elle. En quittant l'appartement de monseigneur, au moment où elle allait monter en voiture, elle lui dit :

— J'aurais besoin de vous demain à Paris, Monsieur, trouvez-vous à l'hôtel de Condé vers midi; vous aurez soin de ne pas engager votre journée.

Le retour de la princesse auprès de son mari était attendu avec impatience; chacun l'interrogea dans la famille. Elle raconta ce qui s'était passé, comment M. le prince de Conti était à moitié rappelé, comment M. le prince de la Roche-sur-Yon ne l'était pas du tout; les deux frères acceptèrent cette nouvelle chacun avec leur caractère. L'aîné s'estima heureux de se

rapprocher de son idole ; le cadet pensa qu'il aurait plus de liberté pour ses plaisirs. Monsieur le prince et Monsieur le duc ne voyaient que la disgrâce ; les gens raisonnables regardent toujours le côté sérieux de la vie. Quant à mademoiselle de Blois , partagée entre la perte de son frère et son amour, elle trouvait partout des sujets de tristesse. Monsieur le prince passa la soirée avec elle et la quitta de bonne heure : libre alors de se livrer à ses rêves, elle chercha en vain quelque espérance dans l'avenir, elle n'osait pas en accepter. Tremblante devant une faute, attirée par ces chimères si belles que nous présente toujours une passion naissante, elle ne sentait du refuge qu'en Dieu, aussi le pria-t-elle avec ferveur, comme prient les matelots pendant la tempête.

Lorsque M. le prince de Conti s'était présenté aux Carmélites, chargé de son pénible message, il avait d'abord demandé la mère supé-

rieure et c'est à elle qu'il avait confié la lettre de M. le duc de Vermandois. On avait ensuite appelé sœur Louise de la miséricorde. La prieure lui parla longtemps de la résignation à la volonté du ciel, de la nécessité d'accepter nos chagrins pour la punition de nos fautes. Madame de la Vallière l'écouta pieusement sans l'interrompre. Enfin M. le prince de Conti, lui prenant la main, la supplia d'avoir du courage ; cette main était froide et humide, la mère l'emportait en ce moment sur la sainte.

— Monsieur, dit-elle, par pitié, lequel de mes enfants Dieu m'a-t-il pris ?

Le prince regarda l'abbesse qui lui fit signe de parler.

— Le duc de Vermandois a été victime de sa brillante valeur dans un combat en Hongrie.

La duchesse se jeta à genoux.

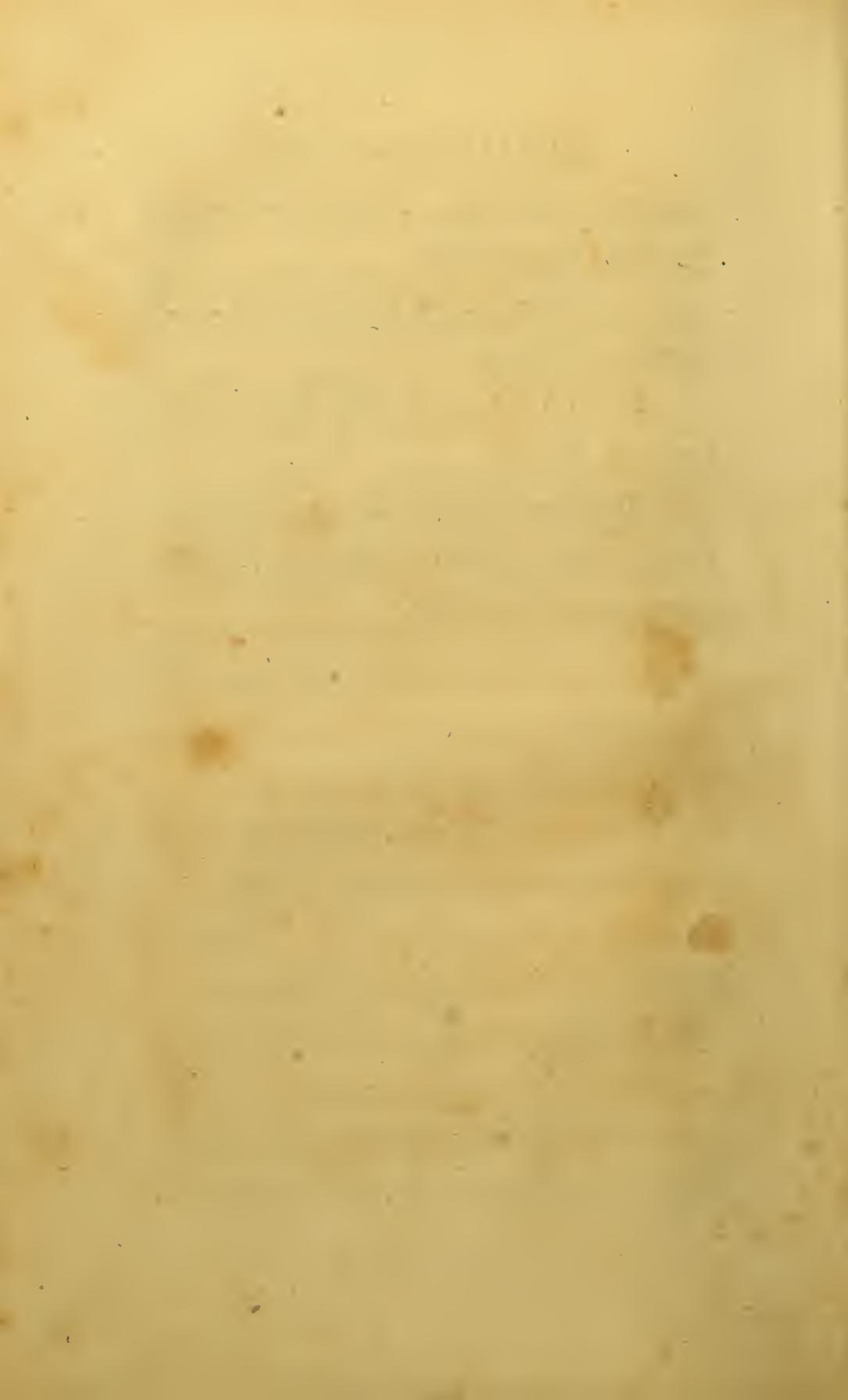
— Hélas ! dit-elle, je pleurais depuis si

longtemps sa naissance ; ce n'était pas assez , il me faut pleurer sa mort !

Elle s'informa ensuite s'il avait reçu les sacrements de l'église.

— Il avait communié la veille de la bataille, avec moi , Madame.

— Que Dieu le reçoive donc dans son sein et me pardonne mes larmes, répliqua la religieuse en se frappant la poitrine.



## II

### LE VER DANS LA FLEUR.

Le lendemain, le comte de Clermont se rendit aux ordres de madame la princesse de Conti. Il arriva dans une toilette dont le bon goût et l'élégance faisaient autant d'honneur à son cœur qu'à son esprit. Sans être en deuil, puisque la cour ne l'avait pas encore pris, il avait choisi un assortiment de gris, de blanc et de violet, qui seyaient admirablement à sa personne, et qui

marquait la part qu'il avait prise à la douleur de la princesse. Elle sentit cette intention et son regard l'en remercia, elle-même était tout en blanc, avec des rubans gris. Aussitôt qu'ils furent seuls, l'amoureux jeune homme se précipita à ses pieds, les couvrit de ses larmes et de ses baisers, en implorant qu'il lui fut au moins permis de la voir.

— Relevez-vous, lui dit-elle, je vous l'ai dit, nous avons rêvé, au réveil on oublie ses rêves, il nous reste une seule espérance, cette espérance ne sera point déçue, si vous le voulez ; Soyez mon ami. L'amitié est permise dans tous les états. Ce sentiment n'a rien dont mon devoir puisse s'alarmer ; il est aussi pur que noble, et si vous saviez combien j'ai besoin de cette amitié ! Je n'avais qu'un frère et je l'ai perdu, remplacez-le, comte, comme lui vous saurez toutes mes pensées, comme lui vous serez l'unique objet de mes affections. Je suis bien seule

en ce monde, ma mère est un ange, mon père est un roi, mon mari...

— Eh ! bien, votre mari, Madame ?

— Mon mari est un saint, qui ne comprend que la perfection, et moi je ne suis pas parfaite, hélas ! Voulez-vous accepter ce titre que je vous propose, cette place, la plus grande de mon cœur, la voulez-vous ?

Le comte était trop adroit, trop expérimenté pour ne pas accepter avec reconnaissance, il montra juste assez de regrets pour en faire naître de plus grands chez la naïve jeune fille, et pas assez pour effaroucher sa pudeur ; il lui jura qu'il mourrait plutôt que de lui déplaire, et obtint, sous le masque de l'ami, un baiser qui eut certainement été refusé à l'amant.

— Notre amitié est bien nouvelle, reprit mademoiselle de Blois, et déjà je vais la mettre à l'épreuve, c'est vous prouver que j'y compte.

— Parlez, adorable princesse, je donnerais

mon sang et ma vie pour une amitié si précieuse.

— Je n'en demande pas tant, grâce au ciel, c'est seulement une mission délicate dont je veux vous charger.

Elle lui expliqua alors ce qu'elle attendait de lui. Elle lui raconta la malheureuse passion de son frère, les suites cruelles qu'elle avait eues, tout, hors la scène entre lui et Monseigneur, dont le souvenir seul la faisait trembler. Elle lui confia la lettre adressée à mademoiselle de Rechecourt, et la protection qu'elle s'était promise de lui accorder.

— On assure qu'elle s'est amendée, Dieu le veuille ! Vous la trouverez chez une présidente, dont voici l'adresse, vous lui donnerez ce testament laissé par ce pauvre Louis, vous lui direz qu'elle recevra bientôt le montant de sa succession, ainsi qu'il l'a désiré, vous lui direz qu'elle peut avoir recours à moi, lorsqu'elle en aura

besoin, je la prie seulement de ne jamais chercher à me voir.

— Je vais me rendre chez elle, Madame, et je reviendrai vous apporter sa réponse.

M. le prince de Conti entra en cet instant, le comte sortit et se fit conduire à l'adresse indiquée.

Mademoiselle de Rechecourt était bien changée depuis le commencement de ce récit, sa beauté avait perdu ce caractère enfantin d'autrefois, et s'était développée avec une richesse et une perfection inattendue. Elle avait acquis ce qui manquait à sa taille en souplesse et en élégance, elle avait acquis le *savoir faire* et le *savoir dire*, c'était maintenant une personne remarquable par la finesse de son esprit et le charme de sa conversation. Il était difficile de rencontrer une plus dangereuse syrène, elle connaissait ses séductions et les ménageait de manière à n'en pas perdre une seule.

Lorsque le comte de Clermont se fit annoncer comme chargé d'un message de madame la princesse de Conti, on l'introduisit sur-le-champ dans un oratoire tendu en violet, coquet jusque dans les saintes images qui l'ornaient, et où le jour arrivait à travers des rideaux épais. Tout y était calculé avec une habileté bien rare et presque toujours sûre de triompher. Si accoutumé qu'il fût aux femmes et aux aventures, il se troubla légèrement à l'aspect d'une beauté si splendide, et d'un champ de bataille si bizarrement nouveau pour lui.

— Madame la princesse de Conti me fait donc l'honneur de se souvenir de moi, dit-elle, avec un ton amer ; puis-je savoir à quoi elle daigne employer ma vieille amitié d'enfance ?

— Madame la princesse de Conti m'envoie vers vous, Mademoiselle...

— Monsieur, on m'appelle Madame, interrompit-elle sèchement.

— Et bien, Madame; je suis envoyé vers vous, dans une bien triste circonstance.

— Qu'y a-t-il, Monsieur? Madame la princesse complètement délaissée de son époux, a-t-elle besoin d'un attachement sans bornes? Est-elle encore assez malheureuse pour adorer cet homme qui ne peut pas aimer?

— Madame la princesse de Conti est, au contraire, adorée de son mari, Madame, je ne comprends pas ce que vous voulez dire, répliqua le comte de Clermont, dont le cœur battait à ces paroles, et qui en attendait l'explication avec anxiété.

— Ah! vraiment, poursuivit-elle, s'apercevant de cette émotion, alors c'est depuis son voyage de Hongrie. Ce n'est pas cela, qu'est-ce donc alors?

— Voici une lettre, Madame, une triste lettre, ce sont les adieux d'un jeune et charmant prince que le ciel nous a enlevé.

— Et quel prince, Monsieur ? s'écria-t-elle, émue, malgré sa double cuirasse de fausseté et d'indifférence.

— Lisez, Madame, vous le saurez.

— M. le duc de Vermandois, mon Dieu ! mort !

— Mort au champ d'honneur, comme un héros, Madame ; mort le plus malheureux des hommes.

Mademoiselle de Rechecourt resta un instant sans parole, cependant elle ne tarda pas à se remettre : elle essuya ses larmes qu'elle n'avait d'abord pu retenir, lut la lettre d'un bout à l'autre, la ploya en silence et la cacha dans son sein.

— M. le duc de Vermandois m'a donc recommandée à Madame sa sœur, Monsieur ? il m'a donc rendu justice ? il a donc reconnu ses torts ?

— Madame la princesse ne m'a point expli-

qué ces détails, je suis seulement chargé de vous remettre cette lettre, Madame, et de vous assurer que les dernières volontés du prince seront scrupuleusement remplies.

— Je suppose qu'il me sera permis de porter le deuil de Monseigneur ?

— Toute la France le portera, Madame, répondit le comte étonné.

— Vous avez l'air de ne pas me comprendre, Monsieur, on ne vous a pas tout dit, vous ignorez quels sont mes droits à la protection, à l'amitié de la princesse ?

— Je sais que vous avez été élevée chez madame Colbert, avec madame la princesse de Conti et M. le duc de Vermandois, je sais que le prince, en mourant, vous a légué toute sa fortune comme gage de cette ancienne affection, voilà tout.

— Puisque mademoiselle de Blois a cru devoir vous taire ce secret, je ne vous le révélerai

point, elle avait sans doute ses raisons pour en agir ainsi, raisons que je respecte sans les connaître, je dirai plus sans les comprendre. Assurez, Monsieur, Son Altesse sérénissime de tous mes respects, je la remercie de son intérêt et je me sou mets d'avance à ce qu'il lui plaira d'ordonner de moi.

— S. A. S. vous prie de ne pas chercher à la voir, à cela près vous pouvez compter sur elle.

— Je comprends, répliqua mademoiselle de Rechecourt, madame la princesse me garde rancune, c'est toujours ainsi. Faites aussi mes compliments à Madame sur le nouveau bonheur descendu dans son ménage : j'y prends bien part, je vous assure.

— Nouveau bonheur ? compliment ? et de quoi, Madame ? demanda le comte de plus en plus surpris.

— Madame la princesse me comprendra par-

faitement, Monsieur, répétez-lui seulement mes paroles.

La porte du cabinet s'ouvrit à deux battants, et un valet de chambre, entièrement vêtu de noir, annonça madame la présidente. M. de Clermont remarqua avec étonnement que mademoiselle de Rechecourt ne quitta point son fauteuil, elle fit une simple inclination de tête, et montra à la vieille femme une chaise placée à sa droite : il y avait d'ailleurs dans ce geste gracieux quelque chose de protecteur, bien éloigné de leur situation respective.

— Mon Dieu ! Madame, dit la présidente la larme à l'œil, il se répand un bruit affreux, en avez-vous des nouvelles ?

— Voici M. le comte de Clermont Chatte, chevalier d'honneur de madame la princesse de Conti, qui m'apporte de sa part une lettre de M. le duc de Vermandois, et les détails de la perte que nous avons faite.

-- Cela est donc bien vrai, Madame?

— Hélas ! oui, Madame la présidente, et je vous serai infiniment obligée de défendre ma porte, je ne suis en état de voir personne.

— Vous serez obéie, Madame, votre douleur est trop légitime pour ne pas être appréciée.

M. de Clermont n'en pouvait revenir, il regardait alternativement les deux femmes, leur rôle lui paraissait interverti : celle qui protégeait semblait la protégée. Les révérences, les compliments de la présidente ne se pouvaient expliquer.

— Madame la princesse de Conti draperait-elle ? demanda mademoiselle de Rechecourt.

— Certainement, Madame, on portera le deuil comme pour un prince du sang.

— Et vous, Madame ? reprit la présidente.

Un regard sévère de la jeune fille fit baisser les yeux à l'indiscrete.

— Vous pouvez rendre ma réponse à made-

moiselle de Blois, Monsieur, je vous prie de lui présenter en même temps tous mes devoirs ; lorsqu'elle voudra m'honorer de ses ordres, elle me trouvera ici, je ne compte pas quitter Paris à présent.

Le comte se leva à ce congé formel, donné d'un air de reine, il était déjà dans l'antichambre lorsque la présidente le rappela : Mademoiselle de Rechecourt ne se leva pas davantage.

— Monsieur, dit-elle, avec une sorte d'embarras qui lui prêta une grâce adorable, j'ai tout à craindre d'une indiscretion ! pour avoir le moins de confidants possible, je désire que vous soyez toujours chargé des communications que madame de Conti aura à m'adresser.

— Je suis trop heureux, Madame, de la permission que vous voulez bien me donner pour ne pas réclamer ce droit, répondit le comte, avec plus de chaleur que madame la princesse de Conti n'eût peut-être voulu lui en voir.

Aussitôt qu'il eût fermé la porte, mademoiselle de Rechecourt dit à la présidente.

— Voilà le seigneur le mieux fait de la cour, et madame la princesse de Conti a fait preuve d'un bon jugement en se l'attachant comme chevalier d'honneur; je me souviens qu'elle l'avait remarqué le jour où l'on signa les articles de son mariage.

La présidente, bonne créature, bornée et crédule, était complètement sous le joug de Renée; cependant elle ne pouvait comprendre sa philosophie dans un pareil moment, elle en exprima sa surprise par quelques phrases plutôt louangeuses qu'épigrammatiques, mademoiselle de Rechecourt l'interrompit.

— M. le duc de Vermandois répare ses torts, Madame, je le lui pardonne en chrétienne, je prierai Dieu pour lui, mais ma douleur n'est que de la résignation, depuis longtemps tous

nos liens sont rompus; ils n'auraient jamais pu être renoués dans ce monde.

De son côté M. de Clermont-Chatte emportait une impression singulière de la visite qu'il venait de faire. Cette femme avait des manières si nobles, si grandes et si pleines de charmes, elle était si belle, si imposante et si *attirante* en même temps, il y avait dans son regard une expression si loyale et caressante, qu'il se promit de cacher à la princesse cette sorte d'admiration, très convaincu qu'elle lui enlèverait ses pouvoirs d'ambassadeur, si elle en concevait le moindre doute. En arrivant à l'hôtel de Condé, il raconta ce qu'il avait vu, les demi-mots, les réticences de la fille d'honneur et il se montra aussi intrigué des uns que des autres.

— Quoi ! dit la princesse, il n'y a dans ce cabinet qu'un seul fauteuil, cette femme veuve d'un président à mortier au Parlement de Paris, lui fait la révérence et elle ne se lève même pas

pour la lui rendre ! Vous me confondez ! quelle histoire a-t-elle pu lui faire ?

— Et cependant, Madame, elle ne m'a parlé de Votre Altesse qu'avec le respect et la convenance la plus parfaite, elle m'a congédié en princesse, après m'avoir tenu trois quarts d'heure sur un tabouret.

— N'est-il pas vrai qu'elle est jolie ? On prétend même qu'elle est singulièrement embellie.

— Pour un cœur plein de son amour, il n'y a rien de beau au monde, Madame.

La princesse le remercia par un regard qui voulait être sévère.

— Ce n'est pas encore là tout ce qu'elle m'a donné à deviner, Madame, elle m'a proposé bien d'autres énigmes.

— Et quoi donc encore ?

— Elle m'a parlé de dissensions dans votre ménage, elle a prétendu que vous aimiez sans

espoir d'être aimée, je n'ose vous dire jusqu'où elle a conduit mon imagination dans ses conjectures.

— Monsieur ! s'écria la princesse en se levant, cette femme est un serpent, ne l'écoutez pas et ne me répétez jamais ses paroles empoisonnées. Je vous aime, je vous aime, comme mon frère, mais mon frère n'eut pas osé me parler ainsi.

Cette colère ne parut pas naturelle à M. de Clermont, il ne répondit rien, plutôt parce qu'il cherchait à pénétrer ce mystère que par obéissance. La princesse apaisée désarma son regard, elle lui fit une question de sa voix la plus douce ; elle aimait, la pauvre femme, toute princesse, toute fille de Louis XIV, toute altière qu'elle fût, et tout cédaient devant ce sentiment immense, le tyran de l'âme, le maître de la vie.

— Pardonnez-moi, Madame, répondit le

comte, je crains tant de vous déplaire ; un reproche de votre bouche est pour moi une douleur si vraie que je ne sais plus où j'en suis. Ayez pitié de moi, je suis votre esclave soumis en tout ce que vous désirez ; je ne vous ferai plus une question, mais vous laissez dans mon esprit un cahos qui le dominera malgré moi. Est-ce donc ainsi que vous entendez la confiance dans l'amitié ? Vous avez des chagrins que j'ignore, vous dévorez vos larmes peut-être loin de moi, si j'étais encore votre amant, ou du moins si j'aspirais à devenir votre amant, je me tairais ; mais un ami, mais un frère, mais un homme qui a renoncé au plus énivrant espoir pour devenir digne de vous, que lui reste-t-il alors ? Songez-y Madame, ce n'est pas là ce que vous m'avez offert, ce n'est pas là ce que j'ai accepté, j'ai immolé mon amour sur un autre autel.

— Non, non, je ne veux, je ne puis pas vous tout avouer, ce n'est pas mon secret,

Jacques, bien que ce soit le secret de toute ma vie. Pourquoi ne pas être heureux de ce que je vous donne, pourquoi exiger ce qui n'est pas à moi? Oui, il y a un malheur dans mon existence, et s'il faut vous le dire, ce malheur je l'ai oublié depuis que je vous connais, depuis surtout que notre pure affection ouvre pour moi cet avenir de cœur auquel j'avais renoncé, que voulez-vous de plus?

— Rien, rien Madame, et je vous remercie, répliqua le comte, en couvrant sa main de baisers. Oh! pensa-t-il, je saurai tout, j'interrogerai cette syrène, elle parlera, il faut que ce secret m'appartienne.

— Jacques, poursuivit mademoiselle de Blois, si je ne vous aimais pas tant je ne vous reverrais jamais, je suis bien la fille de Louis XIV; ce sang royal se révolte dans mes veines à la moindre contradiction. Oh! je comprends à présent pourquoi mon frère voulait tuer Reche-

court, seulement je ne comprends pas comment il l'aimait encore et comment il ne s'est pas vengé d'elle.

### III

#### BRUITS DU MONDE.

Madame la princesse de Conti obtint du roi la permission de prolonger son séjour auprès de M. le Prince ; lequel était alors fort souffrant. La jeunesse et les saillies de mademoiselle de Blois le réjouissaient , elle le suivit à Chantilly. M. le prince de la Roche-sur-Yon , dont le caractère s'accordait absolument avec celui de sa belle-sœur, s'attacha à elle dans son exil , au point de rendre M. de Clermont jaloux. Ils sor-

taient ensemble , ils avaient de ces bouderies de la première jeunesse qu'on regrette toujours. Ils jouaient comme deux enfants, en courant dans les jardins, et mademoiselle de Blois retrouvait en lui ce frère qu'elle pleurait. Elle le retrouvait , non plus mélancolique , rêveur , doutant de lui-même et des autres, mais franc, étourdi, jovial, spirituel, plein de confiance en son étoile ; enfin, celui qui fut plus tard un héros, le digne neveu du grand Condé, et son remplaçant sans doute, si les intrigues de cour et la mort l'avaient permis.

Ils avaient été à Saint-Cloud, chez Monsieur : de tous les enfants légitimés de Louis XIV, mademoiselle de Blois était la seule que Madame pût supporter.

— Elle est maintenant princesse du sang, disait-elle ; et puis elle ressemble tant à son père, et puis elle a la modestie de sa mère. On ne la croirait jamais bâtarde légitimée.

Cette fière princesse aimait la fille de mademoiselle de la Vallière, peut-être un peu en haine des enfants de madame de Montespan, et surtout de madame de Maintenon, leur gouvernante, pour laquelle elle professa toute sa vie la haine la plus déterminée. Elle recevait donc souvent à Saint-Cloud ses cousins de Conti et la jeune princesse ; elle ne craignait rien de ses grâces :

« Car, disait-elle, elle est mariée ; le duc de Chartres ne l'épousera pas. »

Pauvre princesse Palatine ! elle était loin de prévoir qu'un jour elle aurait pour belle-fille un de ces mêmes bâtards adultérins qu'elle détestait si fort.

Donc, ce jour, à Saint-Cloud, mademoiselle de Blois, dégagée de l'étiquette de Versailles, joua et courut toute la matinée dans le parc avec ses cousins et son beau frère ; elle fut

d'une folie étourdissante, et si belle et si gracieuse et si légère.

— Oh ! si j'avais été l'ainé, dit le prince de la Roche-sur-Yon, en la regardant former des pas sur le gazon, aussi aérienne, aussi gracieuse qu'une sylphide.

Ce propos ne fut pas perdu ; deux personnes surtout le retinrent en leur mémoire : M. de Clermont-Chatte, parce qu'il touchait à son amour, le chevalier de Lorraine, parce qu'il touchait à sa passion haineuse, la plus forte de toutes les passions chez lui. Chacun d'eux le répandit avec des commentaires, il arriva que toute la cour le répéta de même, et que huit jours après c'était le sujet des conversations.

— Je soutiens, disait le chevalier de Lorraine, à Monsieur, que le prince de la Roche-sur-Yon, est jaloux de son frère, donc il est amoureux de la princesse. Elle a bien quelques

raisons de se plaindre de son mari, et alors, alors !.....

— Taisez-vous, Monsieur, c'est une infamie, répondait Madame, qui détestait le chevalier de Lorraine, favori de Monsieur : je le dirai à M. le prince.

— Vous pouvez bien le dire, Madame, M. le prince sait tout cela.

Madame était trop Allemande pour y manquer, et M. le prince trop Français pour le cacher à son neveu, à celui qui s'y trouvait le plus intéressé, le prince de Conti. Celui-ci devint rouge comme une cerise et assura à son oncle qu'il mettrait un terme à cela.

— Et vous ferez bien, mon neveu ; si feu M. de Longueville en avait fait autant pour ma pauvre sœur, les calomnies de la Fronde n'auraient pas duré si longtemps. Si seulement j'avais été en France, moi ! Une princesse, une

femme doit être protégée par son mari ou par son frère, et la pauvre petite n'a que vous.

— Ces bruits sont absurdes, Monsieur.

— Je le sais bien, c'est un ange, et la Rochesur-Yon un enfant.

Huit jours après, M. le prince de Conti se promenait dans les jardins de Versailles, où, en sa qualité de disgracié, personne ne faisait attention à lui. Le comte de Clermont le croisa dans une allée, le prince l'appela.

— Monsieur, lui dit-il, vous êtes à madame la princesse de Conti, allez-moi quérir le chevalier de Lorraine que voici là-bas avec M. de Marsan, amenez-les moi sans bruit dans l'allée d'Apollon, et revenez avec eux\*.

Aussitôt que le prince de Conti vit approcher les seigneurs qu'il avait mandés, il s'arrêta et les attendit.

— Monsieur, dit-il au chevalier de Lorraine,

\* Édition Montmerqué, lettre 818.

je trouve à propos de vous annoncer que je vous veux faire l'honneur de me battre avec vous : vous avez tenu des propos qui me déplaisent sur madame la princesse de Conti et sur mon frère.

— Monsieur, croyez bien que j'en suis incapable ; ce sont des calomnies.

— Ce sont des vérités, Monsieur ; vous l'avez dit à Monsieur, devant Madame, et M. le prince qui le tient d'elle, me l'a répété afin que je me conduise en gentilhomme, c'est ce que je ferai. Vous pouvez prendre pour second M. de Marsan, que voilà, cela ne sortira pas de la famille.

— Monsieur, reprit M. de Marsan, veuillez me donner le comte de Soissons ; depuis longtemps nous sommes ennemis et je serai charmé de cette circonstance pour vider tranquillement notre querelle.

— Je n'y vois point d'obstacle. M. de Cler-

mont vous préviendrez le comte ; le rendez-vous est pour demain à onze heures dans le bois de Meudon, personne ne nous soupçonnera là.

— Je vous remercie, Monsieur, de l'honneur que vous voulez bien me faire, je ne l'ai pourtant pas mérité, reprit le chevalier de Lorraine, en s'inclinant.

— Je n'ai pas besoin, Messieurs, de vous recommander le secret, continua le neveu du grand Condé, nous y sommes tous intéressés, et vous M. de Clermont, vous me répondez que madame la princesse de Conti ne sera instruite de rien.

— Je vous en donne ma parole, Monseigneur.

— C'est bien, à demain donc, Messieurs, à onze heures ; ceux qui reviendront pourront être de retour pour le dîner du Roi.

— Ou se mettre en route pour la frontière, Monseigneur, répondit le comte de Marsan.

Mille idées diverses s'étaient élevées dans l'esprit du comte de Clermont à cette scène. La plus dominante fut une jalousie effrénée au sujet du prince de la Roche-sur-Yon. Depuis le retour du prince, mademoiselle de Blois restait beaucoup à Paris, elle n'avait vu que deux fois son *ami* et encore à la dérobée. Il attribua cette séparation à une indifférence subite et n'hésita pas à en accuser un autre sentiment, suivant les dires du chevalier de Lorraine; il envia ardemment à M. le prince de Conti la possibilité de venger son injure et il aurait payé bien cher le droit de croiser son épée avec son rival imaginaire. Une longue conversation chez mademoiselle de Rechecourt, l'avait mis au fait du secret de ce ménage. Son amour et son espoir redoublèrent, il jura de réussir et l'adroite fille reçut la confidence de ses projets; elle les encouragea, lui donna des conseils, lui fit promettre de la tenir au courant de tout, aussi ce jour-là n'eut-

il rien de plus pressé que d'aller lui raconter le duel et ses causes, elle l'écouta en silence, puis elle secoua la tête.

— Cette rencontre n'aura pas lieu, dit-elle.

— C'est impossible maintenant, Madame, j'ai moi-même prévenu le comte de Soissons, tout est arrangé.

— Elle n'aura pas lieu, vous dis-je, je connais le chevalier de Lorraine et sa prudence, il n'a pas de preuves de bravoure à faire, elles sont connues, il ne se battra pas, il préviendra Monsieur, Monsieur préviendra le Roi, on défendra le combat et les choses en resteront au même point, si ce n'est que M. le prince de Conti se sera posé en Don Quichotte de la vertu de madame sa femme, et qu'on se moquera de lui.

— Mais, Madame, et M. le prince de la Roche-sur-Yon ?

— M. le prince de la Roche-sur-Yon, rira

plus fort que les autres, et continuera à courir les grisettes et les filles d'Opéra.

— Il n'aime donc pas madame sa belle-sœur ?

— Que voilà bien une question d'amoureux ! Soyez-donc tranquille, Monsieur, vous êtes aimé et chaque chose viendra en son temps.

Ce que mademoiselle de Rechecourt avait prévu arriva de point en point. Le Roi, instruit par M. le duc d'Orléans, manda M. le prince et lui ordonna d'empêcher le duel.

— Je ne le veux pas, dit-il, d'abord pour l'exemple et pour ma fille elle-même, les propos ne feraient que redoubler. Votre neveu se donne des airs inouis depuis ses lauriers de Hongrie, je vois qu'il faut rabattre ce caquet et, de par le ciel, je le ferai ; j'espère, cependant, qu'il n'y a rien de vrai dans les discours du chevalier de Lorraine ?

— Absolument rien, Sire, ce sont deux en-

fants qui jouent à la cligne-musette. Monsieur et Madame le diront à votre Majesté.

— N'importe , envoyez le jeune ménage à l'île-Adam pour quelques semaines et emmenez le frère à Chantilly , cela apaisera tout ; il faut que cette séparation s'opère naturellement, sans avoir un air d'exil ou de fait exprès.

— La princesse de Conti part demain pour rester avec Monseigneur à Choisy, mes neveux avaient formé le projet d'une grande chasse dans nos bois, ne serait-ce pas la même chose ?

— Ne dérangez rien alors, cela est mieux ainsi, j'aime à voir ma fille avec M. le dauphin, cela est bon pour l'avenir.

Le même coup frappé à la même porte intérieure qui avait déjà interrompu l'audience de madame la princesse de Conti , se renouvela en ce moment ; le Roi congédia brusquement M. le prince, en lui recommandant d'accomplir de suite la mission dont il l'avait chargé, puis

il courut à l'issue familière et l'ouvrit. Le père La Chaise et madame de Maintenon entrèrent. Tous les deux saluèrent profondément, tous les deux avec une mesure différente d'orgueil et d'ironie : le Roi leur répondit par le plus aimable sourire.

— Nous dérangeons le Roi peut-être, dit madame de Maintenon, le révérend père a insisté pour avancer l'heure de notre conférence, sur ce que je lui ai confié de l'état de madame la dauphine, il a cru essentiel d'en prévenir votre Majesté.

— Qu'a donc la dauphine, Madame? que lui est-il arrivé?

— Madame la dauphine est réellement malade et ce n'est pas sans cause : Monseigneur passe sa vie à Paris, il la délaisse complètement et son caprice pour mademoiselle Raisin, ses assiduités près de madame de Brou, sont encore les moindres de ses torts.

Madame de Maintenon détestait le dauphin, qui lui donnait hautement des marques de son mépris et jamais elle ne manqua l'occasion de le desservir ; cette fois, elle avait encore un autre motif, plus personnel, comme on le verra. Le Roi qui tournait à la dévotion, voulait l'imposer à tous ; les dérèglements auxquels il ne se livrait plus, l'importunaient dans les autres. Fatigué de madame de Montespan, dont les exigences le lassaient, il soupirait après l'instant de s'en débarrasser et préparait à cette intention une réforme générale. Madame Scaron voulait cette place, mais elle ne la voulait pas telle que l'avaient occupée ses rivales ; elle y fondait des bases solides, elle s'emparait petit à petit de toutes les facultés de Louis XIV, afin de le dominer ensuite complètement et de gouverner le royaume. Son grand esprit, ses vues immenses l'en rendaient susceptible. Si elle eût aimé le roi, si elle eût eu du cœur et non de

l'ambition, elle eut conduit la fin de ce grand règne d'une manière digne de son début, elle n'eût pas jeté la France à deux doigts de sa perte et commencé par la réaction les désordres de la régence.

Un de ses grands moyens était d'éloigner le Roi de M. le dauphin, de semer la défiance entre eux et d'empêcher l'héritier du trône d'entrer dans les affaires. Tout était calcul et dissimulation chez cette femme. Elle cachait même sa beauté sous des coiffes et des dentelles noires, afin de n'être *elle-même* sous aucuns rapports. Ce jour-là elle désirait amener Louis XIV à tracer la conduite de son fils sur la sienne propre, afin de la justifier par un exemple. Aidée par le père La Chaise, bon et honnête homme, qui obéissait au double ascendant de la favorite et de sa compagnie, et ne voyait là qu'un seul but : la conversion entière de son illustre pénitent.

— Oui, Sire, reprit-il, Monseigneur délaisse madame la dauphine et se plonge dans tous les déportements, c'est un scandale que vous devez faire cesser.

— J'y aviserai, mon père ; vous m'aviez parlé cependant d'un attachement honnête, il me semble ?

— Sans doute, M. le dauphin, comme votre Majesté, avait d'abord paru se plaire dans la société intime d'une amie sûre et pieuse, où il n'aurait trouvé que de bons conseils, et nous en bénissions le ciel.

— Une fille d'honneur de la princesse de Conti, je crois ?

— Oui, Sire, mademoiselle Chouin.

— Mais n'était-ce pas un remède bien dangereux. Une jeune personne ! il pouvait s'y attacher de manière à donner des craintes plus sérieuses à la dauphine.

— Mademoiselle Chouin est jeune, c'est vrai,

Sire, mais elle n'est pas jolie et d'ailleurs elle est, avant toutes choses, esclave de sa vertu ! Elle aime le prince d'une tendresse pure, elle veut sa gloire et son bonheur, elle ne cherche qu'à lui inspirer des sentiments dignes de lui et du grand Roi dont il est fils ; Plût à Dieu ! qu'il s'attachât à elle.

Le Roi sait , poursuit le confesseur , et il le sait par expérience, quelle consolation, quelles forces on trouve près d'une amie de ce genre, il sait qu'un pareil attachement peut être sans reproches. Madame la dauphine suivant l'exemple que la reine lui donne avec tant de joie, reconnaissait comme elle le bienfait d'une pareille liaison , malheureusement Monseigneur s'en éloigne.

— Il faut l'y rappeler, mon père, pourtant à son âge, elle est bien plus difficile qu'au mien, je me souviens du passé.

— Monseigneur n'est pas son illustre père,

Sire, et mademoiselle Chouin ne ressemble pas à mademoiselle de la Vallière.

Ce plan avait été adopté par madame de Maintenon ; la position était identiquement la même à l'âge près, et elle comprenait qu'en soutenant mademoiselle Chouin elle se soutenait elle-même. Tout ce qu'elle n'osait pas demander pour elle, elle le demandait pour la fille d'honneur, l'application s'en suivait naturellement. Elle bénissait les circonstances qui avaient amené ce hasard favorable et elle se promettait d'en profiter, dans toute son étendue. Ce fut de la sorte qu'elle conduisit le grand Roi si loin en s'autorisant toujours d'un exemple qu'elle dirigeait à sa guise.

— Monseigneur part demain pour Choisy, il y mène la princesse de Conti, sans doute mademoiselle Chouin sera du voyage, je ne vois rien de mieux, ajouta Louis XIV.

— Oui, Sire, et madame la dauphine a séché

ses larmes, lorsque je lui ai annoncé cette nouvelle ; elle sait que son noble époux lui reviendra plus tendre, comme cela est toujours lorsqu'il a goûté quelque temps les sages entretiens de son amie.

— Si la dauphine le voulait, elle n'aurait pas besoin de cet auxiliaire ; un peu plus de complaisance, plus de gaieté dans son intérieur et elle y retiendrait facilement son mari : que ne lui dites-vous cela, Madame ?

Madame de Maintenon sentit que le terrain devenait glissant, elle tourna la difficulté.

— Dieu seul est le maître des affections, Sire, il a placé ailleurs celle de M. le dauphin, il n'y a rien à faire qu'à se soumettre et à prier ; c'est ce que fait madame la dauphine.

— Et ce qu'a toujours fait la Reine, poursuit le bon homme de père La Chaise, ce sont deux saintes personnes.

Le roi et madame de Maintenon baisèrent les yeux et ne trouvèrent rien à répondre.

## IV

### CHOISY-LE-ROI.

Les intrigues se croisaient à la cour, ce pays où chacun vit pour soi, où l'on est attentif aux démarches des autres afin d'en profiter, était dans toute son agitation. M. le Dauphin restait en dehors de tout cela, il ne songeait qu'au plaisir et à trouver près de mademoiselle Chouin l'oubli de l'intérieur si guindé de madame la dauphine. Ils partirent pour Choisy,

ainsi qu'il l'avait annoncé, et la troupe qui le suivit était la plus joyeuse du monde. Madame la princesse de Conti, sans oublier sa douleur, se laissait aller aux distractions de son âge et de sa passion encore innocente, elle emportait en cette partie, la certitude de vivre quelque semaines près de M. de Clermont. L'absence de son mari faisait taire sa conscience, déjà bien apaisée par le voile d'amitié dont elle l'avait couverte; elle fut si gaie pendant la route qu'elle fit rire même madame de Buri, malgré la préoccupation de son procès avec la maison de Grignan, incident qui lui avait valu le surnom de comtesse de Pimbèche, que son extérieur justifiait assez bien du reste.

Choisy-le-Roi était alors une magnifique demeure; ce que la fureur révolutionnaire épargna, et ce qui reste debout au milieu de ces ruines, nous en montre encore la magnificence. Bâti par la grande Demoiselle, qui venait de le céder au

roi, pour M. le dauphin, il dominait la Seine et offrait des points de vue aussi variés que pittoresques. Mademoiselle de Montpensier y avait tracé de magnifiques jardins, mais son plaisir favori dans cette résidence, était la promenade sur l'eau. Elle avait fait construire un charmant navire, tout mignon et tout coquet, sur lequel elle se laissait aller à la rêverie, au temps de son amour avec Lauzun, le seul homme qu'elle eut voulu accepter pour époux, elle qui avait pu choisir parmi les rois de l'Europe, elle qui n'avait pas voulu être impératrice d'Allemagne! La pauvre princesse n'y trouva que le malheur.

En arrivant au château, en entrant dans son appartement, le même qu'avait habité sa cousine, mademoiselle de Blois trouva madame Dupont occupée à ranger les armoires; son air soucieux, presque chagrin la frappa au milieu de sa gaité et y jeta comme une sueur de glace.

— Qu'as-tu, mimi Dupont? lui demanda-t-elle.

— Madame est bien bonne, je me porte à merveille.

— Je pense que tu te portes bien, mais tu es triste et j'en veux savoir la cause.

— Oh ! Son Altesse sérénissime ne me comprendra pas, il est vrai que je suis triste, ce sont des souvenirs, et à l'âge de Madame on n'a pas encore de souvenirs.

— C'est juste, tu as été ici au service de Mademoiselle, tu étais jeune dans ce temps-là et tu le regrettes.

— Ce n'est pas ma jeunesse que je regrette, Madame, ce sont toutes les larmes que j'ai vu répandre là où vous êtes, à une bonne princesse que j'aimais tant.

— Elle a donc bien pleuré, mimi Dupont? continua la princesse devenue sérieuse.

— Je l'ai dit à Votre Altesse sérénissime

déjà, lorsqu'elle m'a fait l'honneur de me questionner là-dessus.

— N'importe, répétes-le.

— Oh ! Madame, elle aimait tant M. le comte de Lauzun ! elle aurait tout fait pour lui et comme il était ingrat !

— Mais, Dupont, Mademoiselle avait quarante ans et M. de Lauzun était jeune ?

— C'est vrai, Madame, et cependant là n'était pas le mal, c'était dans l'inégalité. Une princesse, la petite fille de Henri IV descendre jusqu'à un simple gentilhomme ! Il en a abusé, cela devait être.

— Et pourquoi cela ne pouvait-il être autrement ? reprit la princesse avec aigreur ; il ne l'aimait pas, voilà tout ; s'il l'eût aimée, il eût eu de la reconnaissance.

— Non, Madame, parce que l'amour passe et qu'alors le courtisan reparaît. Ah ! Mademoiselle a été bien heureuse que le mariage soit

manqué et qu'on ait envoyé M. de Lauzun à Pignerolle, sans cela elle serait morte.

— Morte ! mimi Dupont, tu es folle ! On ne meurt point lorsqu'on est princesse et qu'on est offensée , on se venge et on oublie.

Mademoiselle de Blois prononça ces paroles avec tant de force, que madame Dupont en fût frappée ; elle la regarda et trouva dans son visage une émotion qui augmenta son étonnement. La jeune fille se mit alors à chanter un air de l'opéra de Proserpine , très à la mode, et ne parut plus songer à cette conversation, madame Dupont , voyant cette légèreté crut s'être trompée.

Les premiers jours se passèrent en courses dans les environs, en promenades sur l'eau, ce n'était que fêtes et festins. Le comte de Clermont par le devoir de sa charge suivait partout sa maîtresse, mais il ne partageait pas la gaieté générale. En vain la princesse employait-elle

ses plus séduisantes manières pour amener un sourire sur ses lèvres, il se contentait de baisser les yeux comme pour le fuir, et pour montrer qu'il se complaisait dans sa douleur. Un jour, qu'ils marchaient un peu en avant des autres, elle se décida à l'interroger.

— Ne me demandez rien, Madame, lui dit-il, il n'est pas au pouvoir du roi même, de m'ôter ma tristesse, je l'aime, j'en veux mourir et j'en mourrai.

— Vous mourrez, Monsieur ! sans ma permission, vous cherchez à m'effrayer, je sais bien que cela ne se peut pas.

— Cela sera, Madame, répondit le comte, mais j'en suis heureux, je ne changerais pas mes souffrances pour une couronne.

— Enfin, vos souffrances, quelles sont-elles ? Vous oubliez donc nos conditions ! Nous ne devons rien nous cacher l'un à l'autre.

— Vous m'avez bien caché vos jeux avec M.

le prince de la Roche-sur-Yon, Madamè, interrompit-il d'un ton de reproche.

— Je n'avais rien à vous apprendre à cet égard, Monsieur, êtes-vous donc si confiant dans le chevalier de Lorraine? Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, voyons, qu'avez-vous?

J'ai mon amour, Madame, j'ai mon amour qui me tue, car il ne peut se soumettre à la loi que vous lui avez posée, je la respecterai cependant, mon dévouement et mon amitié sont trop au dessus de l'égoïsme, pour ne pas me faire un devoir d'y obéir aveuglément.

— Comte, répliqua-t-elle en rougissant ce n'est pas bien.

— Aussi, Madame, vous m'y avez forcé, je ne voulais pas vous parler ainsi, j'avais juré de me taire à jamais.

— Et vous vous tairez à l'avenir.

— Oui, Madame, mais ne me demandez plus pourquoi je souffre.

A dater de ce moment, mademoiselle de Blois perdit sa gaité; malgré tous ses efforts elle ne put ramener son esprit à cette charmante folie qu'elle avait montrée jusque là. Le comte ne fit pas semblant de s'en apercevoir, et seul de tous les courtisans il n'en fit paraître aucune surprise.

Un matin la princesse n'avait pu dormir, elle quitta son lit de bonne heure, et appelant mimi Dupont, elle lui ordonna de s'apprêter à la suivre.

— Appelle seulement un valet de pied, ne réveille personne, ni dame, ni filles d'honneur, allons un peu comme autrefois à la maison de cette bonne comtesse Louise. Elle n'y est plus, c'est égal, je reverrai avec plaisir ce jardin, cette petite chambre où nous avons tant ri : oh! si j'étais encore à ce temps-là.

Madame Dupont suivit son élève et toutes deux, parcourant à pied la longue avenue, se rappelaient les jours passés.

— Tiens, Dupont, voilà la grille verte, comme il y a six ans, voilà Fidèle, le chien du concierge, un peu moins lesté qu'il n'était seulement. Il me semble que je vais apercevoir là-haut cette jolie petite Antoinette venant au devant de moi.

— La maison est habitée, Madame, nous laissera-t-on entrer ?

— Je l'espère bien, je veux faire un pèlerinage complet.

Le laquais ouvrit la barrière, Fidèle aboya, la princesse le flatta de sa main, il se tut. Au bruit de la sonnette, le concierge vint à la porte, il reconnut mademoiselle de Blois et madame Dupont.

— Nous voudrions revoir la maison, cela est-il possible, demanda la jeune femme.

— Madame, il y a un locataire, il est absent, et d'ailleurs je pense qu'il ne le refuserait pas. Si Votre Altesse veut me suivre ?

— Non, non, j'irai seule avec madame Dupont, je retrouverai mieux mes souvenirs ; quel est votre locataire ?

— C'est M. Anselme, attaché à la maison de Monseigneur ; il vient rarement, lorsqu'il n'est pas de service seulement.

— S'il me surprenait ici, il me connaît sans doute, vous lui diriez ce que j'y viens faire.

La princesse monta le petit escalier en échelle, elle entra dans la salle à manger et y retrouva la même table ronde autour de laquelle elle s'était si souvent assise.

— Oh ! dit-elle avec émotion, voilà ma place ; à côté de moi était notre poète qui faisait et qui chantait de si charmants couplets ; là était le docteur, dont la science était toute aimable et qui était si bon ; puis les autres ici, et le marin joyeux, bon convive, brave et spirituel, ce pauvre chevalier de la Vieilleville ! Te les rappelles-tu, Dupont ?

— Oui, Madame, et je sais que Votre Altesse riait ici de bien bon cœur.

— Ah ! voilà la chambre de l'excellente chanoinesse, voilà le jardin avec sa tourelle en pampres, les carrés de légumes, la niche du chien, les fleurs et les arbres à fruits. Voilà le fauteuil où elle travaillait à côté de sa table, entre les deux fenêtres, et celui qu'on me donnait auprès d'elle; tout est encore là, il y manque seulement la cage de ces jolis oiseaux étrangers, que nous lui avons donnés, Vermandois et moi, elle les a emportés sans doute. Tiens, Mimi, laisse-moi un instant seule ici, je veux m'asseoir où je m'asseyais autrefois, je veux me rappeler ces affections envolées et combien c'était doux d'être libre et d'être aimée ici.

Madame Dupont sortit, la princesse restée seule se laissa aller à cette vague rêverie, le plus dangereux des pièges qui soient tendus

dans cette carrière semée de pièges que nous parcourons la moitié de notre vie. De ces amis absents et regrettés , elle se transporta à sa position présente. Elle se rappela son mariage , les espérances qui l'avaient entourée ; elle déplora la perte de ces espérances , la mort de son frère , l'isolement de son avenir et son cœur se brisa. L'amour du Comte , comme la colombe de l'arche , planait seul , le rameau d'olivier au bec , au-dessus de ce naufrage ; elle sentit que malgré elle , elle se raccrochait à cette branche , et l'espoir enfin se rapprocha d'elle.

— Oh ! oui , se disait-elle , il m'aime bien , et cet amour n'est point éphémère , il dure depuis tant d'années et a résisté à tant d'épreuves , à tout , même à mes refus. Ne l'ai-je point banni ? ne lui ai-je pas ordonné d'imposer silence à sa passion ? il l'a fait , il a accepté le titre de mon ami , il n'a pas prononcé un mot dont mon devoir ait pu s'alarmer et il aimerait

mieux mourir que de désobéir à mes ordres.

Jamais son âme ne fut plus disposée à la tendresse, jamais elle ne fut plus près d'oublier ses serments et sa vertu. Il est rare que le démon néglige une occasion semblable, aussi ne le fit-il pas, et au moment où, se complaisant involontairement dans ses pensées, elle invoquait la présence du Comte, il parut à ses yeux.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle honteuse, car il lui semblait qu'il lisait dans son imagination, que voulez-vous, Monsieur ?

— Je suis mille fois trop heureux, Madame, mais je ne suis pas coupable. Comment vous supposer ici, chez moi ?

— Chez vous ! reprit la princesse en se levant, je suis chez M. Anselme, un des officiers de bouche de monseigneur.

— Et M. Anselme est devant vous, Madame.

— Que signifie cette mascarade, Monsieur ?

— Pardonnez-moi, Madame, mais n'était-ce pas bien naturel? Navez-vous pas parlé de cette petite maison comme d'un endroit qui vous est cher? N'avez-vous pas dit que vous y aviez été bien chérie? J'ai dès lors regardé ce réduit comme un temple, et j'y ai rétabli l'idole qu'on y avait adorée. J'ai relevé cet autel, chaque jour j'y suis venu pleurer et gémir. Voilà, Madame, quel est mon crime. Je n'ai rien dérangé, rien changé à ce que vous aviez vu. Je respectais vos regards, qui s'étaient reposés tout autour de moi. Ne comprenez-vous pas cela, Madame?

— Jacques! répondit-elle, les larmes aux yeux en lui tendant la main, qu'il couvrit de baisers, vous avez une âme belle et grande. Vous m'aimez bien ainsi que je désirais être aimée!

Hélas! hélas! la barrière était rompue, l'amour était accepté, il n'était plus possible de

revenir à l'affection fraternelle. M. de Clermont le sentit et se fortifia dans sa position, pour ne pas en être chassé.

— Oh ! s'écria-t-il, je vivrai maintenant !

— Oui, disait la jeune femme, oui vous vivrez et nous serons heureux, mon ami ; je ne veux plus songer qu'au bonheur d'être aimée ainsi ; je l'ai tant désiré ! j'ai tant souffert de mon abandon et de mon isolement ! non, Dieu ne peut blâmer un sentiment si pur. Ce n'est pas de l'amitié, je le sens trop, j'en suis trop heureuse, c'est de l'amour, mais un amour chaste et innocent, un amour qui mettra sa gloire à rester toujours sans reproches. N'est-ce pas ? N'est-ce pas ?

Le comte se garda bien de la contredire. Sur maintenant de son triomphe, il trouvait d'ailleurs un grand charme à entendre ces douces paroles d'une si belle bouche, à penser qu'il était choisi par la fille du plus puissant roi

du monde. Son amour-propre savourait cette conquête, il était trop habile pour la brusquer. M. de Clermont avait beaucoup vécu, quoiqu'il n'eût pas trente ans. Les voyages et la cour forment vite un homme admirablement beau, car les occasions ne lui manquent pas. Sa passion pour mademoiselle de Blois était donc très loin de ressembler à celle qu'il lui avait inspirée. Toute ardente qu'elle fût elle ne lui ôtait aucune de ses facultés, il calculait jusqu'à la moindre démarche, il ne s'abandonnait pas, il voulait envahir cette jeune âme si dévouée et de si bonne foi : ce n'était pas difficile, elle se donnait sans réserve, elle allait d'elle-même au devant du joug. Depuis un an son innocence l'avait défendue, mais en ce jour elle avait porté à ses lèvres la coupe de la passion, elle devait la vider tout entière.

— Combien ces lieux vont m'être plus chers encore ! oh ! j'y reviendrai, mon ami ! Si je

pouvais comme vous y rester inconnue, que de longues heures nous y passerions. A présent il me faut vous quitter, madame Dupont est là qui m'attend, elle peut entrer d'un instant à l'autre, elle ne doit pas soupçonner...

— Soyez sans inquiétude, Madame, je dois vous avouer que madame Dupont et le valet de pied sont retournés au château, nous avons devant nous, deux ou trois heures d'entretien en toute liberté.

— Comment ? qu'avez-vous fait, Monsieur ? voulez-vous me perdre aux yeux de mes gens ?

— Vous perdre ! Est-ce que votre honneur ne m'est pas plus cher que le mien ; non, non, il n'y a rien à craindre. Mademoiselle Chouin a tout fait comme si je l'en avais priée. Elle se promenait dans le petit bois en face de cette maison, je ne sais pas si un auguste personnage ne l'avait pas accompagnée, mais elle en est sortie seule avec une de vos femmes. Ma-

dame Dupont restait devant cette porte et le laquais à quelques pas, j'ai paru dans l'avenue, toute votre maison se trouvait réunie là par hasard. Mademoiselle Chouin rougit d'être surprise, moi je savais que vous étiez ici, je vous avais suivie de loin, mademoiselle Chouin n'y pensa pas, elle se troublait, je la tirai d'embaras par un mensonge hardi.

— Mademoiselle, lui dis-je, Son Altesse Sérénissime me fait dire à l'instant qu'elle désire rester encore quelques heures dans sa retraite, elle y a été rejointe par une personne avec qui elle veut avoir un entretien important. Cet entretien doit être secret, à neuf heures nous reviendrons tous la chercher, et elle ne sera sensée sortir qu'alors, avec nous. Ce sont ses ordres.

— Mais, Monsieur le Comte, reprit madame Dupont, vous avez donc vu madame la princesse depuis moi ?

— A l'instant , dans cette maison , j'y ai conduit par le jardin la personne qu'elle y attendait. Je vous le répète , si on connaissait cette entrevue les suites en seraient des plus graves. En restant ici , nous donnerions des soupçons, rentrons au château.

Nous rentrâmes tous en effet. Madame Dupont est persuadée que vous recevez au moins le Père Lachaise , mademoiselle Chouin ne songe qu'à son secret, elles se tairont, soyez tranquille , moi , je suis revenu. J'ai envoyé mes concierges faire une commission lointaine, ils vous croient partie en même temps que vos gens, nous sommes seuls, seuls avec le bonheur et l'espérance.

La princesse voulut bien trouver cette fable convenable, et vraisemblable surtout, quand on aime on est si crédule ! Ils rirent ensemble de l'espièglerie qui les réunissait. Peu à peu la conversation prit une tournure plus intime

encore, plus tendre. Mademoiselle de Blois prêtait l'oreille et le cœur à ces discours enivrants qui nous entraînent, elle oubliait ses sages résolutions, elle regardait avec moins de crainte le gouffre couvert de fleurs où son amour l'entraînait en souriant; enfin l'ange gardien s'envola en se voilant la face.

A neuf heures, les personnes désignées vinrent chercher madame la princesse de Conti ainsi qu'elle en avait donné l'ordre. Elle était soucieuse et malade de s'être levée d'aussi bonne heure sans doute, car elle, ordinairement si affable, ne parla point. Arrivée au château, elle se mit au lit et y resta pendant quelques jours avec la fièvre. Monseigneur s'inquiétait de cette indisposition, et venait sans cesse chez sa sœur qui, hors lui, ne recevait personne; on lui apportait chaque matin plusieurs billets, auxquels elle n'eut pas d'abord la force de répondre, elle le fit néanmoins après une se-

maine, et le dimanche suivant elle parut à la chapelle. On la félicita sur son rétablissement, et le soir M. le dauphin donna une grande fête dans ses jardins, avec une illumination et une promenade sur l'eau. Madame la princesse de Conti aimait passionnément les fleurs, elle portait ce jour-là un bouquet admirable, bien que ce ne fût pas l'usage du temps. Après le souper le bouquet n'était plus là, elle l'avait laissé tomber dans la rivière, disait-elle. Mademoiselle Chouin, à qui rien n'échappait, remarqua que M. de Clermont exhalait de dessous sa veste une forte odeur de tubéreuse, et qu'il n'en était pas ainsi au commencement de la soirée.

Quelques semaines se passèrent, la santé de madame la princesse de Conti reprenait toute sa vigueur, sa gaité redevenait aussi brillante, aussi vive que jamais. Le séjour de Choisy convenait tout-à-fait à ses goûts. Elle acheta la

maison de la comtesse Louise, voulant, disait-elle à Monseigneur, être propriétaire à côté de lui. Elle s'y retirait souvent dans l'intimité, et nul ne venait alors troubler sa solitude. Le moment de retourner à Versailles arriva à son grand déplaisir. M. le prince de Conti, impatient de la revoir, s'y rendit de son côté. Elle le reçut froidement, avec embarras, et lorsqu'il lui en demanda la raison, elle fondit en larmes.

— Ne me parlez pas ainsi, Monsieur, lui dit-elle, il y a dans mon âme des douleurs qu'il ne faut pas réveiller.

Le prince crut la comprendre et se tut. Il devint aussi triste qu'elle-même, et jamais ménage n'offrit un plus malheureux tableau. Le roi, charmé de voir sa fille reprendre sa vie ordinaire, crut qu'elle s'adonnait aux plaisirs de la cour, et qu'ils suffisaient à ses vœux. Il

l'aimait toujours tendrement et ne savait rien lui refuser.

Monseigneur s'attachait chaque jour davantage à mademoiselle Chouin, dont les excellentes qualités la rendaient digne de son choix. On en parlait beaucoup dans le monde, et madame de Maintenon avait soin de répandre le bruit de cette liaison et d'en vanter l'innocence. Elle comblait la fille d'honneur de bontés, autant pour flatter M. le dauphin que pour marquer l'estime qu'elle faisait d'elle. Madame la dauphine, indifférente pour son mari, retirée dans son intérieur, avec des Bavarroises et des Allemandes qu'elle avait amenées, ne s'occupait point des infidélités du prince, quoiqu'en ait dit madame de Maintenon. Monseigneur ne bougeait de chez madame la princesse de Conti, et rien n'égalait la faveur à laquelle elle était parvenue auprès de lui.

Un matin la princesse se promenait à Saint-

Cloud, où elle avait été visiter Monsieur et Madame, elle était seulement accompagnée de madame de Buri et de mademoiselle Chouin. Elles rencontrèrent au coin d'une allée une sorte de rheitre en uniforme, au teint brûlé du soleil, à la longue et épaisse barbe noire et à la tournure martiale ; il portait une jambe de bois et une emplâtre sur l'œil, son visage, sillonné de blessures, aurait peut-être été beau s'il n'eût pas été si glorieusement défiguré. Il s'approcha de la princesse et lui remit un placet ployé sur son chapeau. Elle lui parla alors. Il lui répondit dans un jargon intraduisible, moitié allemand, moitié espagnol. Elle s'enfuit en riant, et dit à mademoiselle Chouin d'ouvrir la pétition aussitôt qu'elle fut de retour dans son appartement.

— Cette adresse porte, en très bon français, pour madame la princesse de Conti seule, Madame. Faut-il passer outre ?

— Sans doute, ouvrez, ma belle, cela est curieux.

Mademoiselle Chouin lut :

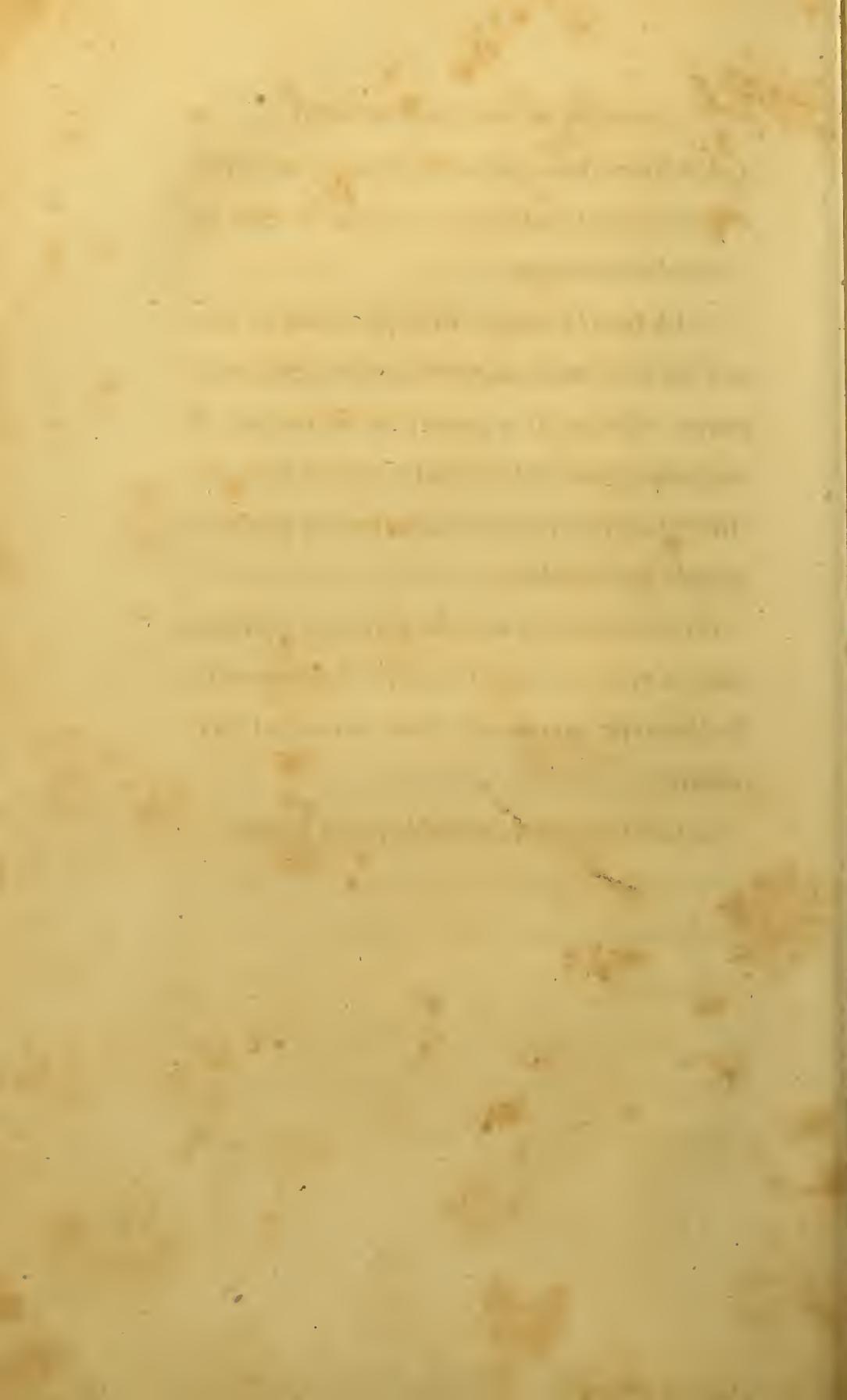
« Madame la princesse de Conti doit être  
« heureuse et tranquille, elle est entourée d'a-  
« mis, mais qu'elle sache bien qu'il en existe  
« un autre, inconnu à elle et à tous. Il est prêt  
« à sacrifier sa vie pour la défendre et la sauver,  
« il veille sur elle, il l'aime plus que tout au  
« monde, il n'aime qu'elle au monde, et il le lui  
« prouvera dans toutes les occasions possibles.  
« Si elle a des chagrins, il les partagera; si on  
« l'offense, il la vengera. Il est plus puissant que  
« tous, car il n'a ni craintes ni espérances. Ma-  
« dame la princesse ne le connaîtra jamais, un  
« serment solennel l'engage, mais si elle voulait  
« le rendre le plus heureux des hommes, elle  
« porterait le jour de la fête du roi un bracelet  
« en pierreries avec un nœud d'amour qu'elle

« doit avoir dans son écrin, L'inconnu se rap-  
« pellera quelquefois au souvenir de Son Al-  
« tesse Sérénissime. »

— Eh bien ! Chouin, dit la princesse en éclatant de rire, voilà une déclaration. Si c'est ce pauvre rheître, il a raison de se cacher. Je voudrais qu'on l'interrogeât, c'est un fou peut-être. Qu'on le cherche dans tout le jardin, il ne doit pas être loin.

On fit en vain le tour du parc, on s'informa dans la ville de Saint-Cloud, il fut impossible de découvrir la moindre trace du soldat mercenaire.

— C'est singulier, pensa la jeune femme.





## LE CHEVALIER MYSTÉRIeux.

Mademoiselle Chouin plaisanta ce même soir avec madame la princesse de Conti au sujet du rheitre, et la princesse, tout en accueillant la plaisanterie, se montrait plus sérieuse que le sujet ne le comportait peut-être. M. de Clermont-Chatte en fit la remarque.

— Vous raillez admirablement, Mademoi-

selle, dit-il, mais il me semble que Son Altesse Sérénissime ne rit que du bout des lèvres. Il se pourrait que la tournure martiale du héros lui parut moins plaisante qu'à vous.

— Je suis intriguée, je l'avoue, et j'aurais voulu interroger cet homme. La lettre n'était point de lui, il n'était sans doute qu'un commissionnaire, et la preuve, c'est qu'il ne sait pas un mot de français. Et puis cette phrase : *Un serment solennel m'engage au silence.*

— Voilà bien les femmes, dit M. de Clermont, l'inconnu, le mystérieux, avec cela on les mène loin.

La conversation s'arrêta là, le comte avait visiblement de l'humeur. Sa jalousie ne déplaisait pas à la princesse, d'autant plus qu'il la montrait sans s'expliquer clairement. Toutes les femmes sont heureuses de la jalousie qu'elles inspirent, c'est une preuve d'amour. Louise était trop altière pour se lais-

ser dominer par qui que ce fût, même par son amant, mais elle était bien aise de jouir de sa douleur, de le tourmenter un peu. Une très jeune personne a encore quelque chose de l'enfant, elle est cruelle avec ses joujoux. Elle ignore la souffrance, car ce n'est que lorsqu'on l'a éprouvée soi-même qu'on devient pitoyable et qu'on cesse d'être coquette. On redoute de faire du mal, l'expérience nous a appris à le connaître. Quelquefois cependant, mais il nous faut avoir épuisé tous les désespoirs, cette même connaissance produit l'effet contraire. Nous cherchons une vengeance, nous la voulons à tout prix, quand tout est épuisé dans le cœur, nous croyons trouver une émotion dans les tortures que nous faisons naître.

Madame la princesse de Conti passa un mois tout entier à Saint-Cloud, sauf quelques visites à Versailles. Madame, malgré sa haine pour les bâtards, s'était laissé séduire par ce char-

me incroyable qu'elle portait en elle. S. A. R. la retenait le plus longtemps possible, et la jeune femme aimait la vie de Saint-Cloud, où l'on était infiniment plus libre qu'à la cour. Elle courait dans le parc et laissait madame de Buri au château. Le comte ne la quittait pas, sa charge lui servait de prétexte et sa gaiété de voile. M. le dauphin venait souvent chez Monsieur ainsi que les autres princes de la famille royale.

Un soir, Monsieur, inquiet, du chevalier de Lorraine son favori, qu'il attendait de Paris et qui n'arrivait pas, en impatientait Madame dont le prince lorrain était la bête noire.

— Il sera resté à s'amuser quelque part votre chevalier. Monsieur, en vérité vous avez bien de la bonté de vous occuper ou de nous occuper tant de lui, cela devient fatigant.

— Je vous dis, moi, qu'il lui est arrivé quelque malheur, autrement il serait ici!

je le connais mieux que vous, Madame.

— Et surtout plus que je ne voudrais le connaître. Mais voici un carrosse, c'est peut-être ce cher chevalier. Non, c'est l'abbé de Choisy, il nous donnera quelques nouvelles.

— Je suis envoyé près de Monsieur, répondit l'abbé après avoir rendu ses devoirs aux princes et princesses, avec les excuses de M. le chevalier de Lorraine.

— Vous voyez donc bien qu'il n'est pas mort !

— Non, Madame, mais il ne s'en est guère fallu : il a la poitrine percée de part en part d'un coup d'épée.

— Et comment ? s'écria M. le duc d'Orléans, et où est-il ? il faut que je le voie.

— Il est à l'hôtel de Guise, Monsieur, et il y reçoit tous les soins nécessaires à son état. Votre Altesse Royale peut être tranquille.

— J'espère, Monsieur, que la blessure n'est pas dangereuse ?

— On l'a crue mortelle, à présent Maréchal répond du malade.

— Enfin, reprit Madame, plus curieuse qu'inquiète, comment et pourquoi cela est-il arrivé ?

— J'ai tout vu, Madame, je puis raconter le fait, quant à l'expliquer je ne m'en charge pas. M. le chevalier de Lorraine se promenait hier aux Tuileries avec M. le marquis de Villars, le chevalier de Grignan, M. le duc de Brancas et moi. Nous avons déjà fait quelques tours, lorsqu'en arrivant près du pont tournant, un abbé à cheveux blonds, avec des lunettes vertes et une charmante tournure, s'approcha de nous. Ses sourcils et ses cils noirs tranchaient d'une manière étrange avec sa chevelure. Il avait une espèce de marque sur le front et le teint rouge comme un suivant de Bacchus.

L'abbé s'approcha de nous, et demanda en italien à M. le chevalier de Lorraine la permission de lui parler. Le chevalier l'accorda avec la courtoisie qui le caractérise, nous allions nous reculer.

— Restez, Messieurs, dit-il, je n'ai point de secrets.

— Mais moi, Monsieur, j'en ai, reprit l'abbé.

— Alors c'est différent. Messieurs, je suis à vous dans cinq minutes.

Et ils s'écartèrent de quelques pas. L'abbé parla à voix basse, le visage du prince lorrain exprima le plus vif étonnement.

— Quoi ! Monsieur, s'écria-t-il, et nous l'entendîmes, quoi donc ! un cartel. Vous, dans les Ordres et inconnu, à moi le chevalier de Lorraine !

— D'abord, Monsieur, répliqua l'abbé du même ton, je ne suis pas dans les Ordres, et si

vous voulez bien m'écouter, je vous prouverai, j'é l'espère, que vous ne dérogerez pas en croissant votre épée avec la mienne.

Ils s'éloignèrent encore. La conversation continua fort animée. L'abbé montra des papiers, le chevalier en prit lecture et ses manières changèrent entièrement. Il devint attentif, sérieux, et lorsqu'il nous rejoignit, après avoir échangé un salut avec l'étranger :

— Monsieur, dit-il à M. de Villars, j'ai demain un duel, voulez-vous bien me servir de second ?

— Un duel ? avec cet abbé ?

— Un duel avec cet abbé, je n'aurais pu le refuser sans déshonneur. Ne me faites aucune question. Ma parole est engagée, je dois me taire. Vous ne connaîtrez ni le motif, ni l'adversaire de ce combat. Je vous prie même, Messieurs, de ne le point répandre, car je le nierais et la Bastille ne me ferait pas parler.

Ce matin M. le chevalier et M. de Villars, sont allés au bois de Boulogne, ils y ont trouvé l'abbé et un de ses amis, Italien comme lui et gentilhomme, à ce qu'il paraît. Le prince Lorrain a reçu un coup d'épée, ainsi que j'ai eu l'honneur de le dire à Monsieur, et voilà tout ce que je puis savoir.

— Il faut prévenir le roi, s'adresser à la police, cet affreux abbé doit être châtié, s'écria Monsieur.

— M. le chevalier de Lorraine est engagé d'honneur, il supplie son Altesse Royale de ne pas tenter de démarche inutile. Il sait d'ailleurs que son adversaire a quitté Paris immédiatement après le combat, il doit sortir de France.

— Voilà qui est étrange, dit Madame, en réfléchissant ; un Italien ! qui cela peut-il être ? Et à qui donc ressemblait-il ?

— A personne, Madame, un peu à l'abbé Têtu peut-être.

— Etait-il jeune ou vieux ?

— Entre deux âges , quarante à cinquante ans.

— Il y a là de quoi faire parler huit jours à Versailles. Le roi voudra tout savoir, il forcera le chevalier à avouer.

— On ne le forcera pas, Madame, il a sa réponse toute prête pour Sa Majesté. L'exil, la prison, tout ce qu'il plaira au roi, mais il ne trahira pas sa parole.

— Pauvre chevalier ! continua Monsieur, il a tant d'honneur !

— Il ne lui manquerait plus que de renier la première vertu d'un gentilhomme, dit Madame. Je le reconnais bien là, il veut se donner des airs de Romain ; n'aurait-il pas mieux valu cacher tout-à-fait la chose, plutôt que de le crier sur des toits et de résister ensuite afin de passer pour un héros.

On parla toute la soirée sur ce sujet. Le len-

demain de bonne heure, on apporta une lettre à madame la princesse de Conti. Un laquais en livrée l'avait remise au suisse de la grille d'en bas le même matin avant le jour. Le cachet portait pour emblème un astre caché par des nuages. Elle l'ouvrit fort intriguée de ce qu'elle pouvait contenir, et y trouva ces mots de la même écriture que celle du rheitre.

« Un homme vous avait offensée par de sots  
« propos. Votre défenseur naturel a été forcé  
« de renoncer à la vengeance. Mais moi qui n'ai  
« rien à attendre de personne, j'ai fait ce qu'il  
« n'a pu faire. Il en sera toujours ainsi, soyez  
« tranquille. Si vous croyez me devoir quelque  
« reconnaissance, ne parlez de moi à qui que  
« ce soit au monde. On chercherait à me con-  
« naître. On n'y réussirait pas, mais cela me  
« forcerait à des mesures auxquelles je répugne  
« surtout à cause de vous. Contentez-vous de  
« vous savoir chérie et gardée en secret, comme

« aucune femme ne l'a été peut-être, Si jamais  
« vous avez besoin de moi, portez à votre coif-  
« fure ce même nœud d'amour en pierreries  
« dont je vous ai parlé, quelques heures après  
« vous saurez où me donner des ordres. »

Et pas de signature , aucun indice , la chose commençait à devenir sérieuse. On demandait le mystère dans l'intérêt même de la princesse, elle réfléchit longtemps ; enfin elle se résolut à se taire. Peut-être craignait-elle d'être raillée en attachant de l'importance à cet espionnage anonyme. Cependant, la blessure du chevalier de Lorraine était là, on ne pouvait la révoquer en doute ; le secret qu'il faisait du nom de son vainqueur se rapportait absolument à celui qu'on exigeait d'elle. Quant au nœud de pierreries, il avait été remis à madame la princesse de Conti, à son jour de naissance, avec d'autres présents; elle l'attribuait à Monseigneur, bien que celui-ci l'eût toujours nié. Il

lui parut maintenant que l'auteur des lettres pouvait être aussi celui du cadeau. Elle alla chercher ce bijou, l'examina dans tous les sens, et ne trouva rien qui pût confirmer ou détruire ses soupçons. C'était un magnifique assemblage de pierres de couleurs, au milieu desquelles surtout brillait un admirable rubis ballais, un rubis d'une valeur incalculable et digne d'une reine.

Elle pensa au prince Maximilien de Bavière; mais cette idée se dissipa promptement. Le prince était à Munich, marié, et près de sa famille.

— C'est donc alors le roi de Maroc, se dit-elle en riant.

Quoiqu'il en fut, cet incident l'occupa. M. de Clermont-Chatte, en sa qualité d'amoureux lucide, s'en aperçut promptement. Il en demanda envain la raison et en conçut quelque jalousie. Elle le rassura à demi, juste assez pour qu'il ne

se fâchât pas. Pendant plusieurs mois, la princesse n'entendit plus parler de son chevalier inconnu. Plusieurs fois elle fut tentée d'arborer le signal, afin de le faire revenir, la crainte de s'avancer trop la retint, elle n'osa pas.

Dans un autre voyage à Saint-Cloud, elle se rencontra avec le chevalier de Lorraine, après qu'il fut guéri de sa blessure. Le temps était superbe et on formait des projets de promenade pour le lendemain.

— Ne vous occupez pas de cela, Mesdames, dit-il, car demain il pleuvra toute la journée.

Chacun se récria sur la beauté du ciel et sur l'impossibilité.

— Je vous assure qu'il pleuvra et je n'en puis douter. Mon dernier coup d'épée m'a laissé la faculté très commode d'indiquer le temps deux jours à l'avance; je ne me trompe jamais et je vous assure qu'il pleuvra.

Madame la princesse de Conti ne put s'em-

pêcher de le regarder et de sourire légèrement. Quelque imperceptible que fût le sourire, le chevalier l'aperçut.

— Ah ! Madame, lui dit-il tout bas, vous savez tout et vous ne m'avez pas averti, c'est mal. Et qu'est-il devenu ? avez-vous de ses nouvelles ?

La jeune femme profita de cette erreur, espérant apprendre ainsi ce qu'elle ignorait.

— Non, répliqua-t-elle, et vous ? Je ne sais où il est, il m'aura oubliée sans doute ; les passions sans espoir passent vite.

Le chevalier se retourna étonné.

— Ah ! poursuivit-il, vous croyez cela ?

— N'est-ce pas tout naturel, et me supposez-vous obligée d'encourager le premier venu qui veut prendre ma défense ? J'ai pourtant bonne idée de sa naissance et de sa fortune ; vous ne lui auriez pas fait l'honneur d'accepter son cartel, si ce n'eût pas été un gentil-

homme de grande maison. Un prince , sans doute ? ajouta-t-elle en voyant qu'il se taisait.

— Madame, j'ai toujours admis l'égalité devant les armes. Nous nous battons bien à la guerre avec le premier soldat venu , sans la moindre raison personnelle , pourquoi n'en ferions-nous pas autant lorsqu'il y a des motifs particuliers ?

La princesse comprit qu'elle était devinée, et que par conséquent son projet échouait. Elle ne poussa pas plus loin l'entretien. Le soir même , elle retourna à Versailles, Madame la dauphine étant alors tout près d'accoucher de son troisième enfant , les princesses s'écartaient peu du château. Il était ensuite question de guerre, madame la princesse de Conti voulait tenter un dernier effort pour faire rentrer son mari en grâce et lui obtenir un commandement. A la sortie de la messe, le matin suivant, elle s'approcha du roi, de manière à être remar-

quée. Il lui sourit comme à l'ordinaire. Elle en profita et risqua sa demande. Louis XIV pâlit de colère.

— Je vous ai défendu, Madame, de jamais revenir sur ce sujet. Une fois pour toutes, je vous le répète, tant que je vivrai, le prince de Conti n'obtiendra aucune faveur de moi. Il est donc inutile de m'en parler. Si vous tenez à sa tranquillité, si vous voulez rester avec lui ce que vous êtes, tâchez que je l'oublie, ou sans cela, je mettrai mes anciennes menaces à exécution.

Les courtisans s'étaient écartés par respect pour cette conversation du roi et de sa fille. Ils n'entendirent point les paroles, mais ils virent le visage du maître irrité et la confusion de la jeune femme; aussi, lorsqu'elle retourna dans son appartement, trouva-t-elle une vaste solitude; on s'écartait à son passage, on la saluait respectueusement de loin, elle, l'idole de la

cour! M. le dauphin vint chez sa sœur, elle lui raconta cet abandon, et ils en rirent ensemble.

— Ce soir, au jeu, ils reviendront, vous les verrez accourir, car sûrement, d'ici là, ils auront découvert que personnellement vous êtes plus en faveur que jamais. Ma chère princesse, nous irons faire nos adieux à Choisy. Le roi l'échange décidément avec Meudon, et j'en suis contrarié, j'étais plus chez moi là-bas. C'est justement ce que Sa Majesté trouve mauvais. Meudon est à la porte de Versailles, on me surveillera mieux. Madame de Maintenon n'aura pas si loin à envoyer pour son espionnage, ce sera plus commode.

— Comment vous plaignez-vous d'elle, Monsieur? Elle vous sert merveilleusement auprès du roi. Elle accable Chouin de ses prévenances, et, enfin, elle a amené Louis-le-Grand à causer chaque jour plusieurs minutes avec

une obscure fille d'honneur. Vous devez la remercier.

— Oui, je sers de poupée à son ambition. Elle me représente au roi comme un exemple d'un côté, elle met un obstacle à tous mes plaisirs de l'autre, et cela pour amener mon père à se laisser dominer tout-à-fait. Elle a essayé de conduire aussi la dauphine, mais son indolence aidant, elle n'a pu lui inspirer d'ardentes passions, et j'ai la paix de ce côté là. Meudon est charmant, j'en conviens, je vous en apporte le plan, et s'il n'était pas une succursale de Versailles, je l'accepterais de grand cœur. La position en est plus belle que celle de Choisy, les forêts plus considérables, la chasse meilleure. Pourtant tout cela ne vaut pas la liberté. Et votre petite maison, qu'en ferez-vous ?

— Je la conserve, Monseigneur, répondit la

princesse en rougissant ; j'y tiens, elle me rappelle des souvenirs.

— Je vous en ferai bâtir une à Meudon, pour vos retraites, à condition que vous m'y recevrez.

— A toutes les heures, Monseigneur.

— Eh bien ! j'en prends acte et j'en profiterai.

— Voyons donc ce plan de votre nouveau séjour.

— Vous vous rappelez la position, n'est-ce pas ? on découvre Paris, Vincennes et toute la vallée. Voici maintenant l'avenue et une grille dorée au bout. Elle mène à la terrasse fort élevée et fort grande qui sert comme vous le voyez d'avant-cour. L'édifice est imposant, il se compose d'une façade et de deux ailes, ornées de pilastres et de colonnes. Il y a en bas une galerie soutenant un balcon, qui continue tout autour du bâtiment. Le pavillon

du milieu un peu arrondi, avance plus que les autres, il est garni d'un second rang de pilastres et de bas-reliefs, représentant les saisons. Ce pavillon est surmonté d'une couverture octogone, sur laquelle se trouve encore une autre terrasse. Quant à l'intérieur il a besoin d'être remis à neuf, nous y aviserons, et je ne connais que vous, chère sœur, qui puissiez entrer dans le cabinet de glaces dont madame de Louvois parle tant. Jusqu'au parquet tout est en miroir.

— Je m'en garderai bien, Monseigneur, et je crois que vous feriez mieux de le changer. Et les jardins, comment sont-ils ?

— Dessinés par Le Nôtre, princesse, Mansard a aussi travaillé au château, l'ancienne construction a été faite sur les dessins de Philibert Delorme, par les ordres du cardinal de Lorraine, sous Henri II.

Voilà en effet ce qu'était Meudon encore avant la révolution de 89. Ainsi que Marly,

Choisy et d'autres belles résidences, il tomba sous la hache des vandales. Il n'en reste que ce que nous voyons aujourd'hui, c'est bien peu de choses pour donner une idée du reste.

## VI

### DEUX LITS DE MORT.

Ce même jour, madame la dauphine accoucha de son troisième fils, M. le duc de Berri, mort très jeune, après avoir épousé la fille de M. le duc d'Orléans, depuis régent de France. Il est à remarquer que ce titre de duc de Berri n'a été porté que trois fois pendant les deux derniers siècles : par ce duc de Berri petit fils de Louis XIV; par l'infortuné Louis XVI,

avant d'être dauphin, et par M. le duc de Berri assassiné de nos jours. Ils moururent tous les trois bien malheureusement. L'un fut, dit-on, empoisonné, s'il faut en croire les bruits du temps, les deux autres tombèrent sous le couteau révolutionnaire, il y a vraiment d'étranges fatalités.

Madame la dauphiné ne fit que languir depuis sa couche, elle succomba après deux mois de souffrances. Il faut rendre justice à Monseigneur, il la soigna avec un zèle et une patience admirables, il embellit ses derniers moments de tout ce que l'affection a de plus tendre, il ne la quitta que pour ses devoirs indispensables, et montra toute la bonté de son cœur.

— Vous vous remarierez, mon ami, lui disait-elle, vous épouserez une princesse plus digne que moi de vivre avec vous, sans doute. Elle vous donnera d'autres enfants, oh ! je vous en conjure, ne les préférez pas aux miens.

— Je ne me remarierai jamais, Madame, jamais une autre femme ne porterait le titre de dauphine, soyez-en sûre, si j'avais le malheur de vous perdre.

— Je ne reçois pas ce serment, je veux avant tout que vous soyez heureux. Vous avez une amie à laquelle je vous lègue, dans ces premiers moments de votre douleur ; car vous me regretterez, n'est-ce pas ? Ce beau Meudon, je ne le verrai point, je l'avais pressenti. Je ne suis pas née pour le bonheur, il me faut mourir au moment où vous me donnez tant de preuves d'amitié, c'est là un chagrin à offrir à Dieu pour l'expiation de mes fautes. Mon pauvre petit Berri, continuait-elle, en embrassant le jeune prince, vous me coûte bien cher.

En vain, M. le dauphin et ceux qui entouraient la princesse, lui répétèrent-ils chaque jour qu'elle se trompait sur sa maladie, qu'elle n'était point mortelle et qu'avec un peu de re-

pos elle se remettrait. Elle demanda à voir le roi, car elle sentait son dernier moment venir. Elle lui recommanda encore ses enfants, les personnes de sa maison et ses pauvres.

— Quant à Monseigneur, Sire, je n'ai qu'une chose à vous dire : faites qu'il soit heureux. Les volontés des mourants son sacrées et celle-là est ma dernière et ma plus formelle. Ne lui refusez rien de ce qui se pourra faire sans nuire à l'État, comme il est d'ailleurs incapable de vous le demander. S'il veut un second mariage, laissez-le choisir ; s'il n'en veut pas, laissez-le libre, qu'il vive enfin à sa guise et que chacune de vos bontés, lui rappelle la femme qui mourrait de bon cœur pour qu'il fût au comble de ses vœux.

— Je vous le promets, ma fille, et je tiendrai cette parole.

— Maintenant, Sire, je ne m'occuperai plus que de mon salut, je suis tranquille et j'ai foi en votre Majesté. Elle se souviendra toujours

que le dauphin est son fils et que mes enfants sont les siens.

En effet, depuis ce moment, la pieuse princesse ne vit que son confesseur. Elle reçut les derniers sacrements, devant toute la cour et mourut le soir même dans les bras de Louis XIV, qui lui ferma les yeux en pleurant.

Monseigneur partit aussitôt pour Meudon, madame la princesse de Conti l'y suivit. Il était réellement affligé et les consolations de sa sœur qu'il aimait tendrement lui étaient fort nécessaires. Mademoiselle Chouin se conduisit avec une mesure parfaite, elle ne montra point une douleur exagérée, à laquelle personne n'eût ajouté foi, mais elle fut convenable en tout; sans fuir M. le dauphin avec affectation, elle s'arrangea de manière à ne le voir qu'en particulier, pendant les premiers jours. Madame de Maintenon lui fit insinuer qu'elle eût à faire usage de son empire sur M. le dauphin, pour

le ramener à son parti. La fille d'honneur fut très digne et répondit que Monseigneur savait mieux qu'elle ce qui lui convenait, et qu'elle ne se permettrait pas de lui donner des conseils.

Le deuil fut grand à la cour, bien que la perte de Victoire de Bavière n'y fit pas un grand vide, mais depuis la mort de la reine, elle seule avait tenu les cercles et il n'en faut pas davantage pour déranger les courtisans. Madame la princesse de Conti aimait madame la dauphine, elle n'oubliait pas les consolations qu'elle en avait reçues à l'époque de son malheureux mariage, et elle conserva une grande vénération à sa mémoire. Son temps se passait entre Meudon, Versailles et Chantilly. Depuis plusieurs mois, elle avait été forcée de laisser souvent M. de Clermont-Chatte loin d'elle. Quelques mots sur leur liaison s'étaient répandus à l'OEil-de-Bœuf, il lui importait que le roi n'en entendit pas parler, et elle n'ignorait pas qu'elle

avait dans madame de Maintenon une ennemie, qui ne l'épargnerait point dans l'occasion.

Un jour du mois de juillet, M. le prince de Conti la quitta à Meudon, pour aller retrouver M. le prince à Chantilly. Il était plus triste encore que de coutume, il l'embrassa à plusieurs reprises avant de monter en carrosse et la regarda longtemps, vêtue de ses vêtements noirs.

— Le deuil vous sied bien, Louise, vous êtes encore plus belle ainsi, vous devriez le porter toujours.

— Me préserve le ciel ! Armand, de remettre de longtemps ces habits pour une cause semblable.

— Si Dieu m'exauçait, vous ne tarderiez pas à les reprendre ; la vie m'est bien à charge. Et à vous aussi peut-être, ma vie vous pèse.

— Taisez-vous, Monsieur, interrompit-elle en tremblant, il me semble que vous blasphèmez.

Quelques jours après, la princesse avait oublié cette conversation, elle dormait profondément une nuit, et se réveilla en sursaut en apercevant M. le dauphin auprès d'elle.

— Qu'y a-t-il, Monseigneur? dit-elle avec inquiétude.

— Ma sœur, je reçois à l'instant une lettre de M. le duc. On ne voulait pas que je vous la montrasse, mais je vous connais trop pour y manquer. Le prince de Conti a la petite-vérole d'une malignité horrible. M. le duc ne vous dit pas de venir le soigner, il vous laisse libre de votre volonté, tout en croyant, avec raison, que vous devez être prévenue sur-le-champ. Si vous redoutez la maladie, on vous enverra soir et matin un bulletin ici. Le mal a pris presque subitement et d'une telle force qu'il a déjà fait des progrès immenses.

— Le prince est donc en danger?

— On le craint, c'est un fléau si terrible!

— Je vous remercie, Monseigneur, de m'avoir bien jugée, et d'avoir su d'avance ce que je voudrais faire. Madame de Buri, donnez des ordres pour mon carrosse. Je ne force personne à me suivre, celles de ces dames qui ont quelques craintes, peuvent rester ici. Quel bonheur ! Pensa-t-elle, que le comte soit demeuré à Paris !

— Quoi, Madame, disait madame de Buri, pendant qu'on habillait la princesse, quoi ! vous ne pensez pas à votre beauté ! à votre vie même ! Vous soignerez M. le prince de Conti !

La princesse ne répondit pas. En cet instant elle ne sentait que les remords. Ni la mort, ni les souffrances, ne lui semblaient suffisants pour expier sa faute, elle aurait voulu la racheter avec tout ce qu'elle possédait de grâces et de jeunesse. En face du danger de son mari, son ancienne affection se réveilla. Elle sentit tout ce qu'elle aurait pu goûter de bonheur

dans cette union , si les circonstances eussent été différentes, elle sentit tout ce qu'elle avait rêvé ! Mademoiselle Chouin voulait absolument la suivre, elle lui ordonna de retourner à Paris.

— S'il y a du danger, si ce danger doit m'atteindre, il faut vous conserver, vous, pour Monseigneur. Que deviendrait-il, s'il perdait ainsi presque en même temps les personnes qu'il aime ? Non, je vous sais gré de votre amitié, de votre dévouement ; toutefois, je ne l'accepte pas.

La princesse monta en voiture, et partit pour Chantilly, où elle arriva dans la matinée. M. le prince, M. le duc et M. le prince de la Rochesur-Yon vinrent la recevoir au perron. Ils employèrent tous leurs efforts à l'empêcher d'entrer dans la chambre de son mari. Elle resta ferme dans sa résolution.

— Vous dites que c'est un spectacle horrible,

qui doit y assister si ce n'est moi ? qui lui doit des soins, si ce n'est moi ! Prévenez le prince, pour éviter la surprise, et appelez-moi aussitôt. Je ne le quitterai plus.

M. le prince de la Roche-sur-Yon, alla trouver son frère et lui annonça avec ménagement l'arrivée de la princesse.

— Je ne veux pas qu'elle paraisse, s'écria-t-il, le venin est mortel, je le défends. Mon Dieu ! si elle allait être frappée !

— Me voici, Armand, et vous savez bien que je resterai près de vous, quelque chose qui puisse arriver.

La princesse entra, malgré ces défenses, et dans ce moment elle était plus belle que jamais, belle de son dévouement, de son repentir, de tout ce qu'il y a de grand et de noble dans notre nature. Les princes de Condé lui prirent la main et la baisèrent avec respect. Le prince de la Roche-sur-Yon, était assez attendri pour

avoir les larmes aux yeux , il s'approcha de la jeune femme :

— Ma sœur, dit-il, ce que vous faites-là est bien, c'est généreux ; Dieu vous en récompensera et nous tous nous ne l'oublierons jamais.

— Mon Dieu ! répondit-elle , vous êtes trop bons, il n'y a rien là que de très simple, je remplis mon devoir, je suis l'instinct de mon cœur et voilà tout.

Depuis ce moment madame la princesse de Conti s'établit auprès du lit du prince et ne le quitta ni le jour, ni la nuit, en vain la conjurait-on de prendre du repos, en vain le malade lui-même employait-il les plus tendres prières pour la décider à s'occuper d'elle-même, elle s'y refusa toujours.

— Quand vous serez guéri, je me soignerai, répliquait-elle.

Et elle restait. Les médecins les plus célèbres avaient été appelés, ils étaient tous d'accord sur

la malignité de la maladie et sur le danger imminent qu'elle présentait, il y avait alors à Paris un grand nombre de charlatans, qui trouvaient créance par suite de quelques cures heureuses. On proposa de les appeler.

— Vous le pouvez, dit Félix, un des médecins du roi, il n'y a plus d'autre espoir.

On communiqua cette réponse à la princesse, en en retranchant l'arrêt de la science.

— Oh ! s'écria-t-elle, ils demandent d'autres conseils, ils s'abandonnent aux empiriques, si je savais où trouver mon docteur de Choisy, il le sauverait bien, lui ! allons qu'on appelle l'Anglais, le chevalier Talbot et le frère Ange.

On les envoya chercher, l'un après l'autre bien entendu, ils proposèrent chacun un remède, on les soumit aux médecins, ils choisirent celui du frère Ange. Madame la princesse de Conti exigea qu'on l'instruisit positivement de l'état du prince ; elle craignait par-dessus

tout d'être induite en erreur et les ménagements lui semblaient odieux, en ce qu'ils rendaient plus douloureux le coup qui devait la frapper ensuite.

— Eh ! bien, Madame, lui dit le brusque et honnête Maréchal, le remède du frère Ange adoucira les derniers moments de Son Altesse sérénissime, elle souffrira moins, mais il ne la sauvera pas, Dieu seul fait des miracles.

— C'est bien, Monsieur, je vous remercie ; murmura-t-elle en sanglotant, j'aime mieux le savoir.

— On assure que le prince ne s'aveugle pas sur son état, il n'a cependant pas demandé à le connaître entièrement ; je crois devoir le prévenir, afin qu'il prenne ses dernières dispositions, Madame m'y autorise-t-elle ?

— Oui, Monsieur, oui, je suis sûre qu'il vous en saura gré, il faut qu'il mette ordre à

sa conscience, bien pure, grand Dieu! car c'est un ange; néanmoins, parlez-lui.

Le chirurgien, accoutumé à de semblables scènes, ne fit aucune difficulté d'obéir.

— Monseigneur, dit-il, avant de prendre le remède de frère Ange, Votre Altesse n'a-t-elle rien à faire?

— Je vous comprends, Monsieur, qu'on appelle mon confesseur.

Le prince ne montra point d'émotion, il semblait presque heureux de quitter la vie, il resta seulement une demi-heure avec son directeur, prit le remède, puis il demanda la princesse; elle vint tout en larmes et se jeta à genoux près de son lit, il la regarda avec des yeux brillants déjà de la béatitude éternelle; il venait de recevoir les sacrements.

— Pourquoi pleurer ainsi, Louise? voulez-vous donc assombrir mes derniers instants? Je ne me suis jamais senti mieux depuis que je

suis au monde, je ne souffre plus, cet élixir a porté du baume dans mon sang, j'éprouve une quiétude et une tranquillité parfaite, je ne croyais pas qu'il fût si doux de mourir.

— Vous avez toujours été un saint, Monsieur, que pourriez-vous craindre à cette heure suprême?

— J'ai cependant un chagrin, un remords, Louise, qui trouble ce repos, et je l'emporterai dans la tombe, car rien ne peut malheureusement me l'arracher.

— Vous un remords, Armand! et lequel? cela n'est pas possible.

— Vous êtes trop généreuse, mon amie, pour le croire et cependant! Le remords, le chagrin c'est de n'avoir pas été pour vous ce que vous étiez en droit d'attendre, moi qui vous aimais, qui vous aime tant; j'aurais donné ma vie pour vous, je l'aurais donnée mille fois, soyez-en bien persuadée, et vous ne vous êtes

jamais plainte, et vous avez été si angélique!

— Monsieur! Monsieur! s'écria la princesse, dont les sanglots redoublaient.

— Non, je dois, je veux vous demander pardon pour le sort que je vous ai fait. Vous étiez fille d'un grand roi, belle, adorable, et je vous adorais; vous m'aimiez, j'ai perdu votre amour sans qu'il y eût de votre part ni légèreté, ni inconstance, c'est l'ouvrage de la fatalité, accordez-moi donc un généreux oubli, vous ma victime dont bien involontairement j'ai empoisonné l'existence, c'est vous qui êtes une sainte, et devant qui je devrais être à genoux.

— Grâce, Armand, grâce, vous m'accablez.

— Vous avez seule arrêté la colère du roi, je ne l'ignore pas. Vous avez refusé de rompre ce triste lien, je le sais aussi; vous avez employé tout votre crédit pour moi, pour ma fortune et mon bonheur. Et malgré les séductions qui vous entouraient, malgré les excuses que votre

position vous offrait, vous êtes restée pure de toute souillure, vous êtes restée le modèle des femmes et des princesses.

— Mon Dieu ! c'en est trop, je n'y résisterai pas.

— Soyez donc bénie mille fois et pardonnez-moi pour amortir un peu ce regret accablant qui devait tôt ou tard me donner la mort, un mot, un mot, je vous en conjure.

— Eh bien ! reprit-elle, en se levant et en essuyant ses yeux, je le dirai ce mot, car il faut une punition aux fautes et les innocents ne doivent pas souffrir pour les coupables.

— Non, non, je ne veux pas que vous souffriez ! vous allez être libre et vous pourrez devenir heureuse.

— Laissez-moi parler, interrompit-elle, la tête à moitié perdue. Vous me brisez le cœur, Monsieur, vous m'humiliez au point de me faire baiser la poussière de vos pieds, sans oser

lever les yeux sur vous. Vous me demandez pardon, vous implorez ma générosité lorsque je suis coupable, lorsque je ne mérite ni votre pitié, ni votre indulgence.

— Vous ! vous , coupable , Louise , est-il bien possible ?

— Oui, oui, j'ai trahi mes devoirs, mes serments, je vous ai trompé, j'ai trompé le monde, j'en aimais un autre, et...

— Assez, s'écria le prince, assez, je n'en veux pas savoir davantage ; c'est trop encore, laissez-moi seul un instant, il me faut quelques minutes pour me remettre, allez , Louise, je vous rappellerai.

La jeune femme sortit sans oser répondre. Ses sanglots la suffoquaient et sa poitrine semblait prête à se briser, à peine fut-elle à la porte, que le malade, touché de ce désespoir irrésistible, prononça son nom. Elle courut à lui et se prosterna devant cette couche de mort.

— J'ai été surpris, Louise, voilà pourquoi j'ai paru cruel. Hélas ! en pareille circonstance la cruauté est des deux côtés à la fois, nous nous blessons mutuellement. Votre conscience vous accuse, et moi je dois vous absoudre. Ce n'est pas si près du terrible passage que je verrai les choses de la terre avec un espoir de vengeance, l'aveu que j'ai entendu m'a causé une atroce douleur et cependant, après ce que je vous disais moi-même, si vous aviez pu le retenir vous n'eussiez pas été digne de mon pardon. Abuser jusque dans la mort, cela eût été d'une âme sans noblesse et sans élévation. Vous vous êtes avouée coupable parce que mes éloges vous humiliaient, cela devait être. Quelle a été votre faute ? je veux, je ne veux pas le savoir, je crois fermement qu'un égarement de cœur est tout ce dont vous pouvez vous accuser ; une autre à votre place eût été bien plus loin encore, elle ne m'eût pas prodigué ses soins, elle n'eût pas ex-

posé pour moi sa vie et plus que sa vie, sa beauté. Croyez-vous qu'un semblable dévouement s'oublie ? croyez-vous qu'il ne puisse pas tout effacer ? Non, soyez heureuse, soyez tranquille, vous êtes pardonnée, à ce moment encore, je vous dis : Soyez bénie ! Je prierai pour vous près de Dieu, où je serai bientôt j'espère, alors je connaîtrai toutes les pensées de votre cœur et je suis certain de n'en pas trouver une qui ne lui soit honorable. Relevez-vous, Louise, et venez dans mes bras, je ne me souviens que de ma tendresse pour vous, que de celle dont vous m'avez donné tant de preuves, le reste, je l'ignore, je sais seulement que je vais vous quitter pour jamais et je suis avide de vos regards, de vos paroles : hélas ! je dois bientôt perdre un bien si cher.

— Vous êtes sublime comme le Christ, qui pardonnait à ses bourreaux, s'écria la princesse, et je ne suis pas digne de tant de bonté.

Il la releva usant de ses forces éteintes et la fit asseoir auprès de lui, puis il prit une de ses mains dans les siennes et lui parla avec tant de tendresse, tant d'amour, avec une indulgence si céleste, qu'elle fut prête à lui jurer de ne jamais revoir le comte, il l'arrêta.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut faire une semblable promesse, c'est à Dieu, c'est à votre directeur, s'il l'exige. Je ne suis point votre juge, je suis seulement votre ami. Je ne demande point de sacrifices, je n'en veux pas recevoir. Reprenez courage, à votre âge l'avenir est grand. Votre position vous permet un espoir qui vous serait interdit dans une plus élevée ou une moindre, et ne pleurez pas ainsi, Louise, félicitez-moi plutôt, je sens que je vais mourir.

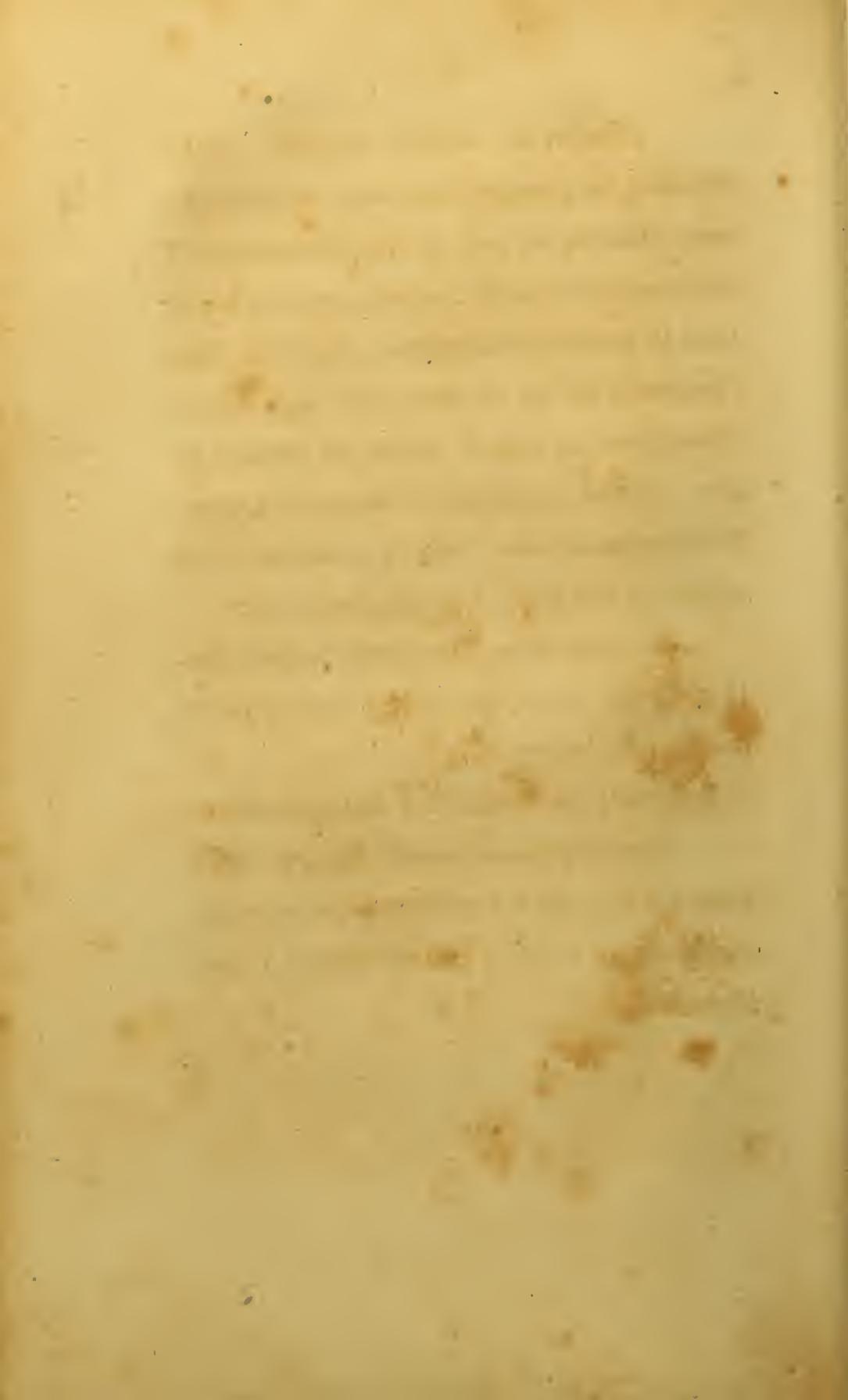
Il y avait dans son regard une telle sérénité qu'elle eût fait envie aux plus heureux de ce monde. Son agonie n'en était pas une. Le remède du frère Ange composé de calmants les plus

efficaces, lui procurait une sorte de bien-être, assez commun du reste au dernier moment. Il avait cependant perdu connaissance une fois et toute la famille était accourue près de lui. Dans l'intervalle de ses spasmes, qui se renouvelèrent toute la nuit, il trouva les phrases les plus propres à adoucir la douleur des siens. Il recommanda sans cesse la princesse à ses parents, à son frère, il fut admirable enfin.

— Oh ! mon Dieu ! murmurait Louise à l'instant où elle reçut son dernier soupir, que ne puis-je mourir avec lui !

Maréchal, qui entendit ces mots répondit :

— Votre Altesse sérénissime n'a rien négligé pour cela et si elle n'y parvient point ce ne sera pas sa faute. Il faut à présent songer à vous, Madame !



## VII

### COMMENT ON OUBLIE,

Madame la princesse de Conti resta quinze jours chez M. le prince, pendant les premiers moments de son deuil. Elle était d'ailleurs horriblement malade et l'on craignit qu'elle n'eut gagné la petite vérole. Heureusement ces craintes se dissipèrent et ce joli visage ne courut pas le risque d'être défiguré. Depuis son départ pour Chantilly elle n'avait pas vu le comte de

Clermont et ne lui avait écrit aucune lettre. Il lui en adressait sans cesse, elle n'avait pas la force de les refuser, elle les lisait toutes et, malgré elle, elle se sentait heureuse d'être aimée. Cependant elle se promit à elle-même de rompre ces liens si chers ; par respect pour la mémoire de son mari, elle voulait demander au comte de vendre sa charge et de perdre ainsi les occasions de se trouver sans cesse avec elle. Ce sacrifice était affreux, elle en comprenait toute l'étendue, mais elle croyait le devoir à celui qui s'était montré si généreux. Elle reçut un jour une lettre désespérée, son cœur se brisa, elle y répondit et sa réponse ne put être dure.

—Ce sera pour la première lettre, pensa-t-elle.

A la première lettre, elle se dit qu'une semblable nouvelle ne s'envoyait pas de loin. Elle n'avait rien à reprocher au comte, c'était par vertu qu'elle le quittait, elle ne lui en devait pas moins des égards. Il fallait donc s'ex-

pliquer de vive-voix ; et le préparer à ce coup affreux, en amortir la violence. Elle voulait conserver au moins un ami, elle qui n'en avait pas au monde. Elle revint à Versailles enfin et la première personne qu'elle trouva dans son appartement ce fut lui. Elle tremblait à faire pitié, plutôt de bonheur peut-être que de crainte. Ils ne purent se voir seuls pendant plusieurs jours. Les compliments d'étiquette occupèrent le temps de la noble veuve, il lui fallut recevoir mille gens et leur répondre, il fallut rendre les visites aux princesses. D'ailleurs cette chambre tendue comme un catafalque, tout ce noir dont elle était entourée ne lui donnaient que des idées tristes. L'ombre de son mari la poursuivait au milieu de ce deuil et si elle y fut restée davantage, sans doute elle eut trouvé le courage de mettre sa résolution en pratique. Mais Monseigneur, par le conseil des médecins, l'emmena à Meudon. On prit le prétexte de ré-

parations à faire et d'un séjour provisoire pour ne pas draper l'appartement. M. le dauphin, en deuil lui-même, ne recevait personne, ils restèrent en famille avec leur service seulement et cette solitude était bien plus dangereuse que le tourbillon de la cour.

La première fois que les amants se réunirent, la princesse était décidée à aborder le terrible sujet. En se trouvant auprès de Jacques, après une si longue absence, elle oublia tout et ne comprit plus que le bonheur et l'amour. Elle se reprocha sa faiblesse lorsqu'elle fut seule, elle voulait se promettre d'être plus forte à l'avenir, elle sentit que c'était impossible. Mille raisonnements se présentèrent à elle pour la convaincre. Son amour n'était pas coupable, puisqu'elle était libre ; qui l'empêchait de le légitimer complètement par un mariage secret ? Elle n'avait besoin pour cela du consentement de personne et le comte serait certainement

trop heureux d'accepter sa main. Le prince lui-même n'y avait-il pas fait allusion à son dernier moment? Cette idée une fois entrée dans sa tête y germa et en chassa les autres. L'exemple de Mademoiselle ne l'effrayait pas. Le comte n'était pas un Lauzun, se répétait-elle, et elle avait aussi confiance dans ses charmes, dont la puissance lui était chaque jour révélée.

M. de Clermont ne se doutait pas de l'honneur qu'il devait recevoir. Il avait craint un instant de perdre sa belle maîtresse, et, comme cela arrive ordinairement, son amour avait redoublé. Il était depuis quelques jours, inquiet d'une lettre qu'on avait remis à la princesse devant lui et dont elle refusait de lui faire connaître l'auteur : cette lettre venait de l'étranger mystérieux. A propos de la mort de M. le prince de Conti, il parlait comme l'ami le plus tendre ; ses consolations étaient justes et délicates ; il montrait à la jeune femme un avenir ouvert

devant elle. Il la suppliait de se dire qu'elle n'était pas abandonnée et qu'elle avait en lui un défenseur, un appui qui ne lui faillirait jamais. Elle pensait souvent à cet inconnu, dans lequel elle trouvait un sentiment si d'accord avec les siens et sa curiosité ne pouvait percer le nuage dont il s'enveloppait sans cesse. Elle se surprenait à le chercher autour d'elle, et ses conjectures ne s'arrêtaient sur rien.

Pendant ce temps, Monseigneur s'attachait de plus en plus à mademoiselle Chouin. Ce lien prenait depuis la mort de madame la dauphine une teinte tout-à-fait sérieuse. Il commençait à sentir le besoin de le consolider d'une manière plus intime. Il lui proposa donc de quitter le service de sa sœur et d'habiter à Paris une maison à elle où il irait la voir chaque jour.

— Non, Monseigneur, lui répondit-elle, on croirait que je suis votre maîtresse et que l'intérêt me guide. Non, je ne veux rien accepter

de votre Altesse Royale. Laissez-moi près de ma princesse, nous nous rencontrons aussi souvent et j'ai au moins la satisfaction de penser que vous êtes sûr d'être aimé pour vous-même.

— Mais, Mademoiselle, on parle de mon départ pour l'armée, je puis être tué, vous me permettrez bien au moins d'assurer votre sort.

— Monseigneur, si j'avais le malheur de vous perdre, les mille écus de rente que je tiens de mon père suffiraient pour payer ma dot dans un couvent; c'est tout ce qu'il me faut, je n'ai besoin de rien.

— Vous ne me laisserez donc pas le bonheur d'enrichir ce que j'aime le plus au monde ?

— Si j'étais votre égale, Monseigneur, j'accepterais tout de vous, car moi aussi je serais heureuse de vous tout devoir; mais dans mon obscurité, c'est déjà trop d'être aimée d'un grand prince, je ne veux que cette seule gloire.

— Eh bien ! dit-il, je vous forcerai bien d'en

accepter une autre , et nous verrons si celle-là vous la repousserez encore.

— Je ferai tout pour vous, je vous le répète, Monseigneur, tout ce que peut faire un cœur où vous régnez en maître, excepté de dégrader à mes yeux et aux vôtres l'amour que je vous porte.

Madame de Maintenon en était enfin arrivée à son but. Elle faisait depuis quelque temps circonvenir le prince par deux de ses menins, ses créatures à elle ; et sans qu'ils s'en doutassent, ils contribuaient à sa propre élévation. Ils répétaient à Monseigneur qu'il avait rempli ses devoirs envers la France en lui donnant trois princes, qu'il pouvait maintenant vivre à sa guise et choisir pour lui une compagne selon ses vœux. Elle n'avait pas besoin d'être de sang royal. elle ne demanderait certainement pas à être déclarée, elle lui rendrait son intérieur tel qu'il l'avait rêvé, joyeux, sans étiquette. Elle ne serait point exigeante ; il pourrait à son gré

régler sa vie et ses habitudes ; ils lui firent le tableau le plus séduisant de ce bonheur *bourgeois* après lequel il avait tant soupiré, que le nom de mademoiselle Chouin et le désir de jouir de cette béatitude , se présentèrent en même temps à son imagination. Il n'opposa plus que de faibles obstacles aux propositions de MM. d'O et de Chiverni ; il prononça enfin cette dernière objection où l'attendaient ses amis intéressés :

— Le roi ne le permettra pas.

On lui répondit alors qu'il avait toujours douté de la bonne volonté de madame de Maintenon à son égard , que cette bonne volonté était telle, qu'elle obtiendrait certainement pour lui cette grâce , elle ne demandait d'autre récompense que de convaincre M. le dauphin du respectueux dévouement qu'elle lui portait. Si le prince daignait y consentir, on lui parlerait de sa position, et sans qu'il eut aucune démar-

che à faire, les choses s'arrangeraient d'elles-mêmes. Monseigneur vit bien où tendait ce discours, mais il se croyait trop sûr du caractère de Louis XIV, pour qu'il consentit jamais à épouser la veuve de Scaron, dont la galanterie n'était un mystère pour personne. Ainsi nous sommes tous, et la parabole de l'Évangile, au sujet de la poutre et de la paille, restera une éternelle vérité.

Comme elle l'avait annoncé, la favorite obtint le consentement de Louis XIV. Elle lui représenta combien il était nécessaire de ramener M. le dauphin aux bonnes mœurs; elle assura qu'il n'existait pas d'autre moyen, et que d'ailleurs celui-là ne présentait aucuns dangers.

— J'en vois un grand, Madame. Si après ma mort, cette fille exigeait d'être déclarée reine, car de mon vivant elle ne sera pas dauphine, je vous en réponds, son empire sur mon fils est très grand, elle l'obtiendrait peut-être.

— Vous ne la connaissez pas, Sire ; elle n'aime que l'obscurité et la retraite, elle a horreur des affaires de l'état, et elle a toujours refusé de demander à Monseigneur la plus légère grâce même pour ses amis intimes.

— Vous comprenez, Madame, que si elle vient à Versailles, elle n'y sera traitée que comme mademoiselle Chouin.

— Elle n'y viendra pas. Je la vois d'ici ménagère à Meudon, présidant les petits soupers de son mari, où on rit beaucoup, car elle est rieuse, et ne songeant pas même à réclamer le moindre cérémonial. Je répète au roi qu'on ne trouverait pas une autre fille de ce genre dans toute la France.

— Lorsque les princes et princesses iront à Meudon, ils s'arrangeront avec Monseigneur pour les fauteuils ; je déclare d'avance que je ne m'en mêlerai point. Mais, mon Dieu ! que dira Madame !

— Elle jettera feu et flamme, et puis elle se taira lorsqu'elle l'aura appris à tous les princes et princesses de l'Europe par sa correspondance. Vous savez bien, Sire, qu'il en est toujours ainsi.

— Qu'il soit donc selon ce que vous voulez, Madame. Faites-le dire vous-même à Monseigneur ; il saura qu'il vous doit ma condescendance.

Monseigneur, une fois sûr de l'autorisation de son père, prévint mademoiselle Chouin, qui n'en pouvait croire ses oreilles. Avant d'accepter, elle réclama vingt-quatre heures de réflexion, que l'impatient amoureux eut bien de la peine à lui accorder. Elle alla sur-le-champ près de madame la princesse de Conti, et lui fit part de cet évènement singulier. La princesse l'écouta au comble de la surprise.

— Quoi ! le roi l'a permis !

— Le roi l'a permis, Madame.

— Eh bien ! ma chère , il faut accepter , et sur-le-champ . Ne faites pas comme Mademoiselle , ne lui donnez pas le temps de se démentir . Puisque Monseigneur vous aime , puisque vous l'aimez , d'où vient votre hésitation ? On est si heureux d'arriver à un mariage d'amour , c'est si rare !

— Mais , songez-vous , Madame , à mon obscurité ? Mon père est à peine gentilhomme , je n'ai pas en moi une seule des choses qui excusent un pareil coup de tête , tout le monde blâmera Monseigneur .

— Que lui importe , puisqu'il vous aime ?

— Cela m'importe , à moi , Madame . Il n'y a pas de plus grand supplice , pour une âme délicate , que d'appeler le ridicule ou le blâme sur un être que l'on chérit , que l'on respecte ; et lorsqu'une femme s'y soumet sciemment , elle donne ainsi la preuve d'amour la plus écla-

tante, celle à laquelle on se résigne le plus difficilement.

— Je sais cela comme vous, mais vous n'en êtes pas là ; croyez-moi, hâtez-vous de dire *oui*.

— J'y veux encore penser, Madame.

Le résultat de ces pensées, fut le mariage de mademoiselle Chouin, avec Louis, dauphin de France, fils de Louis-le-Grand, qui se célébra à minuit, dans la chapelle de Meudon, peu de jours après, en présence de madame la princesse de Conti, de madame et mademoiselle de Lislebonne, de MM. d'O et de Cheverni, menins de Son Altesse Royale. Le lendemain, le roi en reçut la nouvelle, et le père La Chaise l'en complimenta au nom de la religion. A dater de ce moment, mademoiselle Chouin habita un entresol dans le château de Meudon, au-dessus de l'appartement de son mari. Elle déclara qu'elle ne ferait aucunes visites, qu'elle ne se trouverait jamais chez Monseigneur quand il

lui en viendrait, qu'elle recevrait dans ses particuliers, ses amis et ceux du prince, qu'alors elle serait traitée, non pas avec les honneurs qu'on rend à la dauphine, mais avec les égards qu'on doit à une grande dame, dans sa propre maison. Elle bannissait toute étiquette ; ainsi elle suppliait madame la princesse de Conti de garder son fauteuil, seulement elle en aurait un aussi, au lieu du tabouret qu'on lui donnait autrefois. M. le dauphin consentit à tout cela, il ajouta cependant qu'il entendait laisser à sa femme la faculté de recevoir ceux des princes ou princesses qui le demanderaient, qu'alors ils la traiteraient en dauphine, n'ayant que des tabourets devant elle, ou tout au plus des chaises à dossier, c'est-à-dire, Madame seulement. Cette grande affaire réglée on ne s'occupa plus que d'arranger une joyeuse existence dans ce charmant château. Madame la princesse de Conti y passait sa vie. Elle médi-

tait aussi un hymen secret et n'en parlait à personne, pas même à son amant. Elle voulait d'abord rendre sa vie complètement indépendante, pour cela il fallait se faire rembourser son douaire et obtenir du roi la libre disposition de sa dot. Elle comptait ensuite faire construire un château à l'endroit où fut plus tard celui de Mesdames, filles de Louis XV, sur les hauteurs de Bellevue et que la révolution a détruit. Elle aurait été là entre Paris, Meudon, Saint-Cloud, tout près de Versailles, libre et maîtresse chez elle, et elle se sentait assez de force pour se faire à elle seule une existence selon son cœur, pour renoncer à la cour et au monde, si le monde et la cour n'acceptaient pas cette existence.

Le jour de son anniversaire elle reçut comme l'année précédente un présent mystérieux. C'était un portrait de mademoiselle de La Vallière telle qu'elle était à son arrivée à la cour; de

l'autre côté du médaillon, entouré d'émeraudes d'un prix inestimable, on la voyait en habit de carmélite, avec des larmes dans les yeux et les mains jointes. Une lettre jointe à cet envoi expliquait le sens. Elle était belle aussi. Elle aima un égoïste, un homme sans cœur, elle devint une pénitente, séparée et oubliée de tous. La morale à tirer de cela voulait-elle qu'on n'aimât pas dutout ou qu'on fixât son choix sur celui qui le méritait? L'inconnu ne s'expliquait pas. Toutefois la princesse le comprit ainsi. Elle ne douta pas que sa liaison ne fût connue et qu'on employât ce moyen pour l'en détourner. Elle ne vit dans ce conseil que de la jalousie, peut-être n'y avait-il pas autre chose.

M. le dauphin, après une lune de miel fort raisonnable, recommença ses voyages à Paris. Sa femme eut le bon esprit de ne pas être jalouse et de ne pas chercher la moindre information sur sa conduite.

— Qu'il s'amuse, disait-elle, je ne m'y opposerai jamais. Lorsqu'il voudra être véritablement aimé, lorsqu'il voudra trouver le bien-être de l'âme, il me reviendra, c'est tout ce que je demande.

L'histoire nous offre peu de caractères plus sympathiques que celui de mademoiselle Chouin. Dans ce qui me reste à raconter, dans ce qui fait la catastrophe de ce livre, elle a été injustement mêlée. Des documents inédits et certains m'ont donné la preuve de cette erreur. Je n'en avais jamais douté. En effet, comment accuser de pareilles infamies une personne dont chacun s'accorde en même temps à vanter le désintéressement, la piété, la raison, la bonté, je dirai plus l'esprit? cela ne pouvait cadrer ensemble, il n'y avait pas moyen d'y croire. Les vices qui partent d'une âme basse ne sauraient s'allier avec des qualités semblables et avec

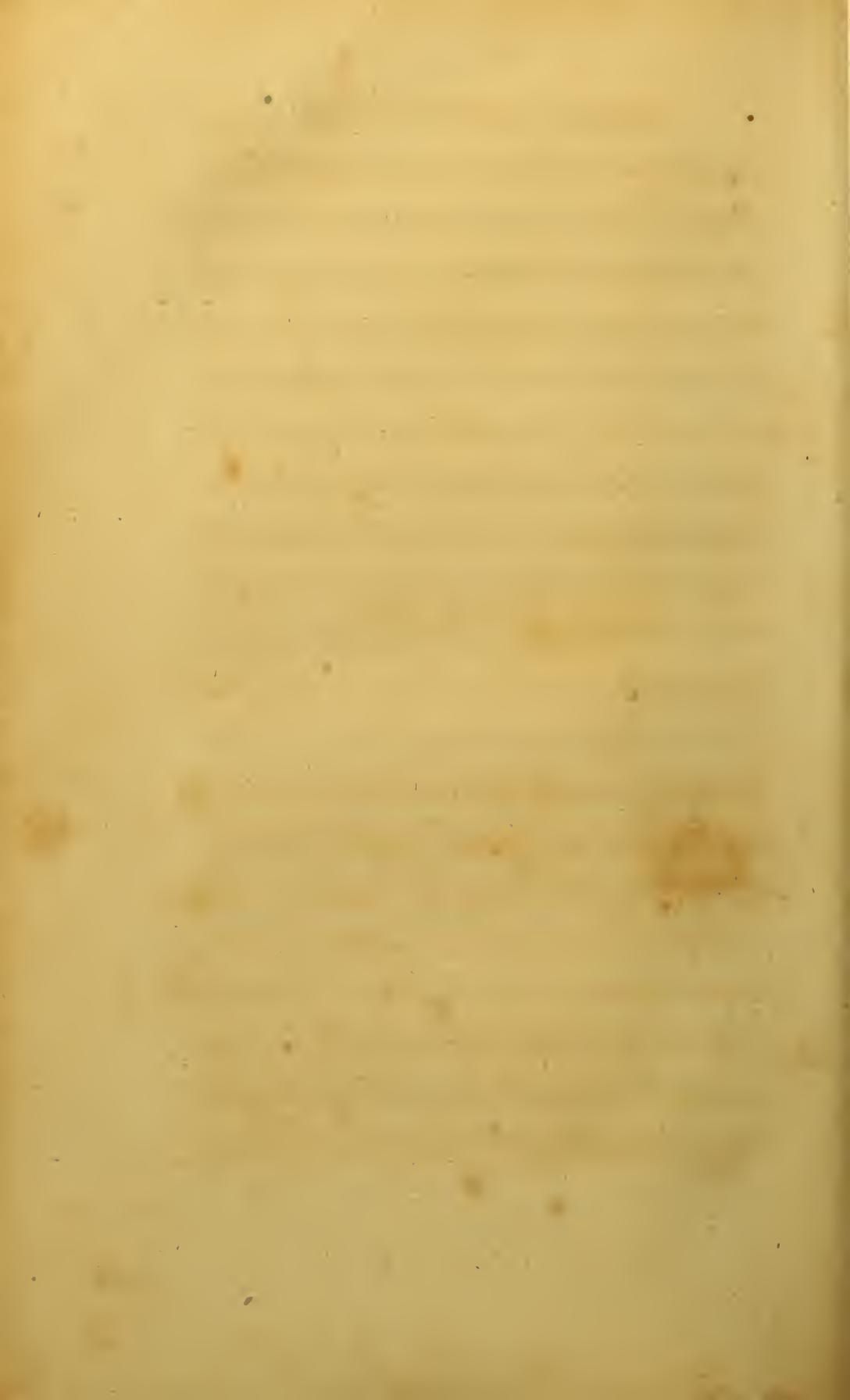
toute une vie telle que celle de mademoiselle Chouin.

Elle souffrait certainement des absences répétées de Monseigneur, mais ce fut sans le lui montrer jamais. Aussi semblait-il avoir des remords et revenait-il à elle, tendre et empressé, lorsque l'impulsion n'était pas trop forte. Madame la princesse de Conti employait toute son amitié à consoler son ancienne fille d'honneur. Elle aussi n'était pas sans peine. M. de Clermont lui semblait moins amoureux. Elle n'avait pas à s'en plaindre positivement : il lui eût peut-être été difficile de dire sur quoi elle fondait ses doutes. Elle le sentait, c'était cet instinct du cœur, qui nous égare quelquefois, et qui plus souvent encore nous éclaire. Il faut nous en défier sans chercher à l'éteindre, car il est précieux. Ce n'était plus elle qui craignait de se compromettre en le gardant à son service. Il parlait, très en l'air, il est vrai, de se défaire de sa charge.

On le remarquait, disait-il, le roi ne lui faisait plus aussi bonne mine; madame de Maintenon le regardait à peine, et derrière lui, au jeu du roi, elle avait blâmé les officiers qui oubliaient le service actif pour rester dans les maisons des princes et princesses.

La fierté de la jeune femme se trouva blessée, et pour rien au monde elle n'eût cherché à le retenir. La guerre allait bientôt commencer. Le comte ne faisait nul mystère de son désir d'y prendre part. Fatiguée de le lui entendre perpétuellement répéter, elle pria un jour Monseigneur de faire avoir à M. de Clermont la lieutenance des gendarmes-dauphins que le marquis de Sévigné voulait vendre. Cette affaire s'arrangea sur-le-champ : la princesse lui fit donner aussi un brevet de retenue sur la charge qu'il laissait vacante dans sa maison, et lorsque vint le moment du départ, elle poussa le stoïcisme

jusqu'à retenir ses larmes en disant adieu à son  
amant. Digne fille de son père, son orgueil im-  
posa silence à son cœur.



## VIII

### LA GRILLE DU PARLOIR.

Au moment où Monseigneur allait partir pour l'armée, ses équipages étaient prêts, où ses dispositions prises, le roi changea tout-à-coup d'avis et lui fit dire qu'il désirait le garder près de lui. M. le dauphin, accoutumé à une obéissance passive, ne murmura pas quoiqu'il fût excessivement contrarié. Louis XIV n'aimait pas la gloire des autres ; il tint ainsi toute sa vie son

filz éloigné du conseil et les prinées de son sang encore davantage. Hors le duc du Maine, dont son aveugle tendresse voulait faire un héros, il ne leur permit d'entrer en campagne qu'après des sollicitations sans nombre, et encore les rappelait-il dès qu'on commençait à parler d'eux. Malgré ses efforts il ne parvint pas à inculquer le courage à son précieux bâtard. Tout le monde connaissait sa poltronnerie et l'on en parlait tout haut à la cour.

—Une armée taillée en pièce par M. le duc du Maine ! J'en voudrais bien voir les morceaux, disait le comte de Grammont à Versailles, un jour qu'on racontait devant lui un prétendu haut fait du prince.

Ce mot seul donne la mesure de l'opinion, et l'on connaît l'anecdote du roi cassant sa canne sur les épaules d'un valet du serdeau parce qu'il avait dérobé un biscuit. Ce jour-là, Le Vienne, son baigneur, le seul homme qui osât lui tout

dire, lui avait révélé, à force de questions, la conduite de son fils chéri à l'armée de Flandres où il était alors. Il avait fallu l'emporter du champ de bataille, évanoui de peur, à la honte de nos soldats et du nom français. Le grand monarque en fut tellement blessé, que, pour la première fois de sa vie, il oublia sa dignité en frappant lui-même un valet de pied.

Monseigneur était brave comme les Français en général, comme tous les Bourbons. Il souffrait donc de se voir éloigné de la gloire et cherchait à s'en consoler avec les plaisirs. Il se rendit à Paris plus fréquemment que jamais. Il y resta même plusieurs jours de suite ; mademoiselle Chouin ne se plaignit pas. Madame la princesse de Conti resta avec elle pendant cette absence ; tristes toutes les deux, elles s'entendaient à merveille. L'appartement de la demi-dauphine était le plus agréable du monde. Elle y avait réuni à profusion les tableaux et les objets d'art dont

elle raffolait, et malgré ses chagrins, elle y retrouvait souvent encore des étincelles de gaieté. La princesse, depuis qu'elle était malheureuse, avait éprouvé le besoin d'une confidente et mademoiselle Chouin savait tout. La sage et tranquille raison avait consolé cette âme abattue ; elle lui avait communiqué un peu de sa bonté, de son indulgence ; elle lui avait appris à pardonner. Les lettres de la jeune femme à M. de Clermont se ressentaient de cette disposition nouvelle. Rien n'était plus tendre, plus dévoué, plus conciliant ; elle se faisait esclave, pour ainsi dire, elle, la fière dominatrice. Mademoiselle Chouin était toute heureuse de sa victoire.

Un matin, la princesse reçut un message de madame de La Vallière, qui la priait de venir aux Carmélites. Ce message la troubla, car il était bien loin des habitudes de sœur Louise, elle qui s'imposait, par esprit de pénitence, de

ne point voir sa fille. La jeune femme se hâta donc de se rendre à cette invitation pressante. Elle trouva le visage de la duchesse empreint d'une mélancolie plus grande encore que d'habitude, et une sorte d'inquiétude se montrant dans son regard. Elle examina la princesse avec un soin presque soupçonneux.

— Je me suis rendue à vos commandements, ma mère, dit enfin son altesse sérénissime, voyant que le silence se prolongeait.

— Je vous en remercie, Madame. J'ai à causer avec vous sur un sujet très délicat. D'abord avez-vous un ami obscur et dévoué ?

La princesse rougit, elle pensa à l'inconnu.

— Non, et oui, Madame ; c'est selon ce que vous voulez entendre.

— Avant-hier on vint me prévenir qu'un ecclésiastique étranger au couvent demandait à me voir pour une affaire importante. Je fis répondre que je n'avais point d'affaires et que je

ne pouvais le recevoir. Il insista de nouveau, et enfin il se servit de votre nom ; je crus devoir l'entendre alors. Cet homme, que je n'avais jamais vu, m'inspira tout d'abord de la confiance tant son air était convenable, tant ses manières étaient douces.

— Ma sœur, me dit-il, je suis chargé près de vous d'une commission ; j'ai promis de la faire *à la lettre*, et je vous remercie de m'avoir mis à même de la remplir.

— De quoi s'agit-il ? monsieur l'abbé.

— Un jeune homme s'est confessé à moi ; après sa confession il m'a dit : Mon père, si vous voulez faire une bonne œuvre, et sauver une âme précieuse, vous irez aux Carmelites et vous répéterez mes paroles à madame la duchesse de La Vallière : La personne qu'elle aime le plus est en grande voie de se perdre. Elle a conçu une passion pour un homme indigne d'elle ; elle médite de se l'attacher par un

mariage secret et ce serait le malheur de sa vie. Que madame de La Vallière voie la personne dont il est question, qu'elle la soutienne, qu'elle la console, car avant peu cette personne sera cruellement frappée. Elle seule peut l'aider, dans ce moment pénible, de ses conseils et de son affection. Si madame de La Vallière néglige cet avis, elle aura à s'en repentir pour toujours. Quant à vous, mon père, je vous confie cette mission dans ce saint tribunal : c'est vous dire qu'elle doit rester secrète. — Je le promis et je suis venu vous avertir, ma sœur : le reste vous regarde ; et à présent j'oublie ce que j'ai entendu.

Le prêtre s'est levé, moi je suis restée tremblante après cette étrange communication. Elle ne pouvait regarder que vous seule, ma fille. J'ai prié toute la nuit, et je vous ai appelée pour apprendre de votre bouche si je dois en croire ce prophète de malheur. Parlez-moi en toute

assurance : nous ne serons point dérangées , madame la supérieure me l'a promis. Cela est-il vrai ? auriez-vous donné votre amour à un homme, pauvre enfant ? N'ai-je donc pas payé pour nous deux le tribut à l'infortune ?

— Ma mère ! ma mère ! s'écria la jeune femme en fondant en larmes.

— Oui, ma fille, oui, votre mère dont le cœur appelle le vôtre, chez laquelle vous trouverez les secours et les consolations de l'amitié et de la religion, votre mère à qui il faut tout dire.

La princesse se replia sur elle-même, car une réflexion lui vint. Si elle avouait sa passion, sœur Louise n'en instruirait-elle pas le roi ? Ne la séparerait-on pas du comte. N'allait-elle pas porter ainsi un coup mortel à cette liaison qui était devenue sa vie ? Et puis, il faut le dire, de tout ce qu'elle venait d'entendre une seule chose l'occupait ; elle n'avait retenu que

ces mots : Bientôt elle sera douloureusement frappée. Elle voulait surtout interroger la duchesse à ce sujet : elle se remit donc de son attendrissement.

— Je n'ai rien à vous dire, ma mère, rien absolument. Ce prêtre et ce péritent mystérieux sont des visionnaires. Je n'aime personne, je ne songe point à me remarier, et quant au malheur qui me menace, il m'est impossible de le prévoir. On ne vous a rien appris de plus à cet égard ?

— Rien, Madame, rien du tout, continua la religieuse en secouant tristement la tête. Un pressentiment me dit que vous n'êtes pas franche, et vous avez tort ; plus tard vous vous en repentirez, ma fille !

— Je suis franche, je vous assure, Madame.

— Non, il y a trop d'inquiétudes dans mes pensées ; Dieu permet que je sois ainsi prévenue. Je vous en supplie, avouez tout. Oh ! si

j'avais eu ma mère , moi , je n'aurais pas été coupable, j'en suis sûre ; je l'aurais écoutée ; elle m'aurait retenue. Une mère ! c'est si bon , cela console de tant de douleurs ! Mes bras vous sont ouverts , ma fille, venez-y chercher un asile contre la perdition. Je vous conduirai vers Dieu, le grand consolateur, le grand soutien. Il m'inspirera ce que je dois faire pour vous sauver, pour vous arracher au péril, petite brebis égarée. Parlez donc.

— Je parlerais certainement si j'avais réellement un secret à confier , ma mère ; mais , je vous le répète, on vous a trompée.

— Plut au ciel ! mon enfant. Mon enfant, n'aimez pas, n'aimez jamais !

— Vous avez raison, Madame, l'amour est une chimère, tous les hommes sont ingrats.

La Carmélite fixa un long regard sur sa fille comme pour chercher dans sa conscience si ces mots étaient le fruit de l'expérience ou bien

une simple maxime bannaie : la jeune femme resta impénétrable.

— Puisque vous me dites non, il faut que je vous croie, Madame, reprit la duchesse. Je n'en prierai pas moins le Seigneur de vous préserver de tous maux, et de vous inspirer de la confiance en moi.

Madame la princesse de Conti ne répondit plus que d'une manière distraite aux épanchements de cette âme tendre qui avait tant aimé et tant souffert. Elles ne se comprenaient pas, dans ce moment surtout. La nature de la princesse n'avait pas l'entière sensibilité de l'âme de sa mère. Elle s'était mélangée de la hauteur de Louis XIV, et certainement elle n'eût pas supporté, comme l'angélique Louise, les superbes dédains d'une rivale. Il y avait donc entre elles une sorte de barrière que la fille ne voulait pas laisser franchir à sa mère et qu'elle défendait

contre elle. La Carmélite se soumit à la volonté de Dieu.

— Pourvu que le malheur ne me la ramène pas ! pensa-t-elle.

En sortant du couvent, madame la princesse de Conti reçut des mains de sa dame d'honneur un billet.

— Qu'est-ce ceci, Comtesse ? demanda-t-elle.

— Madame, un de vos valets de pied vient de me remettre cette lettre ; il la tenait d'un laquais fort proprement vêtu, qui reconnaissant votre livrée à la porte, a prétendu que cela lui épargnerait un voyage à Versailles ou à Meudon, et il a donné ce papier pour Votre Altesse Sérénissime.

La princesse ouvrit le billet :

« Si vous n'avez pas de confiance en la sœur  
 « Louise ; si vous sortez de chez elle avec votre  
 « secret, il n'y a plus qu'un seul moyen de vous

« sauver. Restez à Paris ce soir, à six heures,  
« sortez en carrosse, sans livrée et sans armoi-  
« ries, donnez ordre au cocher de suivre une  
« autre voiture qui se trouvera devant la  
« porte. Vous verrez alors ce que j'aurais tou-  
« jours voulu vous cacher. N'ayez aucune  
« crainte, il ne vous arrivera aucun mal. Pre-  
« nez avec vous votre valet de chambre de con-  
« fiance : d'ailleurs je serai là. »

C'était l'écriture de l'inconnu. Madame la princesse de Conti resta ensevelie dans ses réflexions, oubliant tout ce qui l'entourait : enfin s'apercevant que ses chevaux prenaient la route de Versailles, elle se tourna vivement vers madame de Buri :

— A l'hôtel de Condé, Madame. Je reste à Paris jusqu'à demain. Je ne recevrai ni ne sortirai : vous pouvez donc faire de votre soirée ce que bon vous semblera.

Jusqu'au moment du rendez-vous, la princesse se perdit dans un monde de conjectures. Elle n'eut pas même l'idée de ne point y aller. Sa confiance dans son mystérieux protecteur était entière. Depuis près de deux ans elle l'avait éprouvé, et sa curiosité était si forte qu'elle lui aurait fait braver tous les dangers possibles. A l'heure indiquée, la princesse se fit habiller très simplement, prit avec elle son valet de chambre et madame Dupont, et suivit de point en point les instructions indiquées. Les carrosses roulèrent longtemps. Ils s'arrêtèrent dans un endroit désert à cette époque, le plus fréquenté de Paris aujourd'hui, à peu près à la hauteur du boulevard des Italiens. Un homme descendit de la première voiture, il avait un masque et un manteau ; derrière lui un autre homme non masqué eut l'air de prendre ses ordres et s'approcha ensuite de la princesse.

— Madame, lui dit-il , respectueusement , si vous voulez suivre mon maître dans cette maison que voici, vous apprendrez le secret que vous êtes venue découvrir. Vous pouvez emmener vos deux domestiques, ceci vous prouve que vous ne courez aucun danger. Mon maître y met une seule condition , c'est que vous ne cherchiez pas à le voir et que vous ne lui adresserez pas un mot. Si vous avez quelques questions à faire, je suis chargé de répondre.

L'homme qui avait parlé le fit avec un accent allemand très prononcé. Madame la princesse de Conti remarqua cette circonstance elle n'hésita pas à descendre de voiture.

— Monsieur, dit-elle, vous voyez que j'ai confiance, mon cocher va m'attendre, n'est-ce pas ?

— Sans doute, Madame. Les ordres de Votre Altesse Sérénissime seront exécutés.

L'autre étranger s'avança alors et présenta la main à la princesse. Cette main tremblait à faire pitié.

-- Madame, continua l'interprète, le plus grand silence est nécessaire : il faut prendre garde d'être découverts ici.

Ils marchèrent quelques instants le long des murs d'un jardin. Quand ils furent arrivés à une petite porte, le muet tira une clé de son sein et la fit tourner doucement dans la serrure. Il resta auprès jusqu'à ce que tout le monde fût entré, puis il la referma de même. Une pelouse de gazon se présenta à eux, ils y marchèrent sans s'inquiéter des allées. A travers les arbres on apercevait une vive lumière. C'était vers ce point qu'ils se dirigèrent en droite ligne. Ils cheminaient doucement et dans le plus grand silence. L'homme masqué les conduisait. Parvenus à une charmille, il leur fit signe de s'arrêter et écouta. Aucun bruit ne se faisait entendre : on eût dit le

palais de la Belle-au-Bois dormant. Ils reprirent leur marche, mais en sens oblique et se tinrent cachés derrière les branches et les quinconces. Parvenus à une espèce de grotte en coquillages, où les étrangers étaient entrés les premiers, ils se trouvèrent en face d'un pavillon dont les grandes fenêtres étaient ouvertes sur le jardin et en laissaient parfaitement distinguer l'intérieur.

Le pavillon octogone, percé de croisées à ses huit faces, avait de la prétention au style oriental ; mais à cette époque l'art français entraînait exclusivement dans toutes les constructions et leur ôtait leur couleur locale. Des lustres, chargés de bougies, éclairaient à profusion une tenture de damas à crépines d'or, avec les fauteuils et les rideaux semblables. Un divan régnait autour de cette pièce assez grande, et une table magnifiquement servie en argenterie, vermeil, porcelaines et cristaux, portait seulement deux cou-

verts. Il y avait là plus de luxe et d'éclat qu'à la cour. En face de la princesse, un grand portrait peint par Mignard, représentait un jeune homme dont il lui fut impossible de distinguer les traits ; ils étaient couverts d'une gaze. La grotte où ils se trouvaient était dans l'ombre, dans une ombre d'autant plus obscure qu'elle avoisinait une grande lumière : ils pouvaient donc tout voir et tout entendre sans être aperçus. Il n'y avait encore personne. Après une attente plus longue en imagination qu'en réalité, une voix de femme, fraîche et jeune, chanta dans le jardin ce même air d'Atys que le comte soupirait autrefois derrière la statue. Quelques secondes après, cette femme entra.

Elle était vêtue à la turque, de la même manière que son pavillon oriental, c'est-à-dire, avec de nombreuses fantaisies ; mais rien n'égalait la richesse de son costume et des bijoux

dont elle était couverte. Ses longs cheveux noirs tombaient en nattes et en boucles sur ses épaules d'une blancheur éclatante. Elle était admirablement belle, non pas de la beauté pudique et chaste d'une vierge ou d'une jeune épouse ; mais de la beauté provoquante d'une courtisane , d'une bayadère.

— Madame , dit tout bas l'interprète , vous allez reconnaître cette femme , gardez-vous de toute marque d'étonnement.

Il était temps, car la princesse allait laisser échapper un cri à l'aspect de mademoiselle de Rechecourt, mille fois plus séduisante et plus jolie qu'elle ne l'avait vue autrefois. Elle simulait la prêtresse de ce temple enchanté et se regarda longtemps dans une glace de Venise placée en face du portrait.

Tout-à-coup une cloche sonna. Un rayon de joie parut sur son visage. Ce n'était pas le bonheur d'un amour satisfait, non , il y avait dans

son regard un feu méchant et vil, quelque chose d'ardent et de sombre tout à la fois.

— Le voilà ! et je suis belle, dit-elle à demi-voix.

Des pas retentirent sur le sable de l'allée, un homme monta les marches du pavillon.

— Vous connaissez aussi cet homme, Madame ; prenez garde ! dit la même voix à l'oreille de la princesse.

C'était M. le dauphin !

Jamais surprise ne fut égale à celle de la princesse. L'étonnement, à défaut de la prudence, l'aurait rendue muette. Elle se prépara à écouter, à regarder pour ne rien perdre de cette scène, dans laquelle elle se sentait intéressée.

— Monseigneur ! dit l'enchanteresse, en courant au devant du prince,

— Ma belle amie ! répondit-il, et il lui baisa la main. Je suis de parole, j'espère, et vous

devez m'en remercier, car ce n'a pas été sans peine. Comme vous voilà ravissante ! quel charmant costume ! Jamais odalisque plus adorable ne fit le bonheur d'un sultan.

— Il fallait bien honorer vos présents, Monseigneur, vous me comblez.

— Il m'est arrivé aujourd'hui une bien singulière aventure à cet égard ; voulez-vous que je vous la raconte avant souper, elle vous mettra en bonne disposition ?

— De tout mon cœur, Monseigneur, car personne ne raconte mieux que Votre Altesse.

— J'avais besoin d'argent, cela arrive à tout le monde par ce temps-ci, même à l'héritier du royaume de France. J'envoyai chercher un joaillier, et je lui remis des pierreries que je voulais vendre, en le chargeant d'en tirer le meilleur parti possible. Il y a de cela quinze jours. Ce matin à Meudon, on m'annonce madame de Montespan, je l'ai toujours aimée cette

pauvre marquise, et j'avais raison. vous allez voir. Le joaillier m'avait donné une somme considérable sur mes bijoux et je n'y pensais plus. Jugez de ma stupéfaction lorsque madame de Montespan, ouvrant un coffre qu'elle tenait à la main, me montra mes diamants et mes perles.

— Monseigneur, me dit-elle, un hasard heureux m'a fait connaître l'embarras dans lequel se trouve Votre Altesse Royale ; j'ai racheté ces bijoux et je vous les apporte. C'est une restitution, se hâta-t-elle d'ajouter, je suis assez riche des bienfaits du roi pour qu'il me soit permis de vous rendre un léger service.

— Marquise, je ne puis souffrir...

— Reprenez cette boîte, Monseigneur, et si votre délicatesse s'en offense, lorsque vous aurez la possibilité de me rendre cette somme, vous la distribuerez en aumônes. Elle me profitera dans le ciel, mais ces pierreries ne doi-

vent pas être vendues, comme si vous étiez le fils d'un maltotier qui fait niche à son père.

Je trouvai qu'elle avait raison, je repris les bijoux et les voici. Je les ai vendus, on me les a payés, il ne peuvent rester chez moi, je vous les apporte.

Il tira de sa poche une poignée de diamants, de perles et de pierres précieuses ; il y en avait pour une somme énorme. Renée sauta de joie.

— Quoi ! à moi tout cela ! quel bonheur ! quelle joie ! Comment vous remercier ?

— En étant toujours belle comme à présent, toujours heureuse comme à présent : c'est tout ce que je vous demande. Mais n'est-ce pas là un beau trait de madame de Montespan ? Cette Maintenon n'en ferait pas autant.

— Et pourquoi me donner ces magnificences, Monseigneur ? d'autres y avaient plus de droits peut-être.

— Parce qu'il faut être belle pour supporter l'éclat de ces pierreries, mon adorable, et que certaines personnes ne devraient jamais se parer.

— Pauvre Chouin, pensa la princesse !

La folle créature tournait, dansait, prenait des positions gracieuses devant son miroir, et fredonnait divers refrains d'opéra avec sa voix sonore. Les yeux du prince brillaient d'amour et de passion. Madame la princesse de Conti sentit qu'on lui pressait la main, une voix parla dans son oreille.

— Vous voyez, Madame, cette femme qui a tué votre frère, vous la voyez se prostituant aujourd'hui comme alors pour des pierreries, pour de l'or. Le portrait voilé est celui du duc de Vermandois, dont elle ne craint pas d'outrager la mémoire. Retenez bien ce qui s'est passé : ceci est le premier acte d'une tragédie dont vous viendrez voir le second quand il en

sera temps. Vous y êtes plus directement intéressée que vous ne le pensez. Il est temps de vous retirer maintenant : veuillez me suivre. Gardez le silence avec votre amie et attendez que vous sachiez tout ; alors vous serez libre d'agir selon votre volonté, et n'en doutez nullement, vous serez aidée. Cette maison est la même qu'occupait autrefois à Paris cette syrène avec le pauvre jeune homme qu'elle avait ensorcelé. Je vous remets tout cela devant les yeux, parce que je sais combien vous avez aimé votre frère, parce que je veux vous faire connaître l'infamie de votre compagne d'enfance, tout le mal qu'elle a causé à vous et aux vôtres, afin que lorsque viendra le moment, vous ne faiblissiez pas. Vous savez quel dévouement, quelle tendresse vous suit partout. Comptez sur le bras et le cœur qu'on vous a offerts : puisque vous êtes venue ici, vous n'y compterez pas en vain, partons maintenant.

Ils retournèrent comme ils étaient venus :  
la princesse rentra à l'hôtel de Condé épuisée  
de corps et d'esprit.

## XI

### L'ANTICHAMBRE DE L'ENFER.

En rentrant chez elle, madame la princesse de Conti n'avait pas encore repris sa tranquillité ordinaire ; elle ne se coucha que fort tard, préoccupée des évènements qui s'étaient succédés si promptement et ne pouvant trouver le mot de cette énigme. Quel était cēt homme ? de quelle puissance disposait-il pour découvrir les choses les plus cachées ? quel intérêt ,

quel sentiment l'attachait à elle? Elle avait beau chercher dans ses souvenirs : rien ne lui rappelait la tournure et la voix de cet étranger. Il est vrai que son manteau dissimulait l'une, et qu'il est très facile de contrefaire l'autre. Le prince Maximilien avait à peu près cette taille! mais quelle apparence qu'il eût quitté son pays et sa famille pour venir faire ainsi le beau ténébreux? Elle se perdait en conjectures.

Le lendemain de bonne heure elle retourna à Meudon, Monseigneur n'y était pas revenu. Elle en savait la raison : toutefois elle se garda bien de le dire. Mademoiselle Chouin presque résignée, voulait être heureuse de ce que son mari lui accordait. Il y eût eu une sorte de barbarie à troubler cette existence douce et calme : la princesse se contenta de la plaindre. Vers le milieu de la journée Monsieur le dauphin arriva, accompagné de Monsieur le duc de Chartres, fils de Monsieur et de Madame, qui fut depuis

duc d'Orléans et régent du royaume, pendant la minorité de Louis XV. Jamais un prince ne fut plus diversement jugé : il méritait tous ces jugements, excepté ceux qui l'accusent de crimes infâmes. C'était à la fois un homme d'un esprit et d'une intelligence supérieure, un savant, un soldat brave jusqu'à la témérité, un bon général, un excellent et noble cœur, et un débauché, sans caractère, sans respect pour son sang, faible jusqu'à la lâcheté morale, incapable d'affaires sérieuses : il était tout cela en même temps. Les actions les plus contradictoires, en apparence, s'accordaient chez lui. A cette époque c'était encore presque un enfant, il allait épouser mademoiselle de Blois, seconde fille du roi et de madame de Montespan. Ce mariage était encore un mystère, mais celui de mademoiselle de Nantes, sœur de la future duchesse de Chartres, avec le duc de Bourbon, avait déjà aplani la route et l'on espérait

qu'excepté Madame, personne ne s'opposerait à la conclusion.

M. le duc de Chartres tout jeune qu'il fut, aimait déjà les plaisirs et les fêtes autant qu'il les aima dans la suite. Il venait rarement à Meudon. Ce qu'il appelait la pruderie de mademoiselle Chouin l'en éloignait. Ce jour-là il avait rencontré Monseigneur à Paris et il n'avait pu se dispenser de le suivre. Madame la princesse de Conti, préoccupée de ce qu'elle avait vu la veille, gardait le silence le plus profond. La réunion était d'autant plus triste que Monseigneur, dont la conscience n'était pas tranquille, portait avec lui cette crainte continuelle d'une découverte. Mademoiselle de Lislebonne, une des amies favorites de mademoiselle Chouin, fit pourtant sortir la conversation de cette langueur.

— Est-il vrai, Monsieur, dit-elle à Monsieur

le duc de Chartres, que vous avez trouvé la pierre philosophale ?

— Mon Dieu, Mademoiselle, je la cherche depuis plusieurs années, je l'avoue, et cela n'a servi jusqu'ici qu'à me faire dépenser de l'argent.

— Vous croyez à cela, mon cousin ? reprit Monseigneur, il y a longtemps qu'elle serait découverte si elle existait.

— Ceci est une question, Monseigneur, et je ne veux pas entrer d'avance dans une discussion ennuyeuse.

— Est-ce que vous admettez la magie, Monsieur ? demanda madame la princesse de Conti.

— Me parlez-vous sérieusement, Madame ?

— Sans doute, mon cousin, pourquoi donc plaisanterions-nous ?

— Eh ! bien, Monseigneur, puisque votre Altesse royale désire aussi connaître mon opinion, je dirai : oui.

— Et quelle preuve en avez-vous ?

— Oh ! quelle preuve , quelle preuve !... je n'en ai pas , je n'ose pas en avoir.

— Et pourquoi ?

— Parce que si j'en arrivais aux preuves , elles détruiraient toutes les idées reçues et qu'il faut vivre avec son siècle.

— Est-ce que vous ne pourriez pas nous montrer une de vos expériences , Monsieur ?

— Je vous montrerais quelque chose de bien plus curieux si j'étais sûr de votre silence.

— Vous comprenez , mon cousin , que si vous parlez de secret toutes ces dames mourront de curiosité.

— C'est que ce n'est pas un petit secret : il s'agit du parlement , de la chambre ardente , et de tout l'attirail des sorcières.

— Parlez , parlez , Monsieur , nous serons muettes.

— Monseigneur , dois-je obéir ?

— Je suis aussi intrigué que la princesse, achevez donc, mon cousin.

— Eh ! bien, ce n'est rien moins que le fils de la Voisin, héritier de ses talents, et, dit-on, plus lucide et plus merveilleux qu'elle.

— L'avez-vous donc vu ?

— Je dois avouer ma faiblesse, j'ai reculé devant cette épreuve. Si vous voulez la tenter avec moi, je serai peut-être plus hardi.

— De tout mon cœur, répondit madame la princesse de Conti : dès demain si vous voulez.

— Pourquoi pas dès ce soir ? reprit Monseigneur. Nous sommes tout-à-fait disposés aux aventures. Prenons des carrosses sans armoiries, déguisons-nous et partons.

— Des carrosses ? un carrosse, s'il vous plait, Monseigneur : n'emmenons personne : de cette manière nous serons plus sûrs de ne pas être découverts.

— Soit, Madame, dit-il à Charlotte, com-

mandez un de vos vis-à-vis. Vous n'y avez voulu aucun insigne, c'est le plus sûr incognito que nous puissions trouver.

— Vous serez notre guide, Monsieur, poursuit madame la princesse de Conti : nous nous remettons entre vos mains. Puisque vous êtes un peu sorcier, vous devez être une bonne protection à la cour de Lucifer.

— Meilleure qu'à celle de Louis XIV, ajouta en riant le dauphin. Mon pauvre cousin, vous et moi nous sommes à l'index de la favorite.

— Depuis que je suis ici, Monseigneur, je me demande si vous êtes instruit de ce qui s'est passé hier à Versailles : ceci me prouve que vous l'ignorez.

— Je suis absent depuis deux jours. Ce matin M. de Meaux est venu ici, on lui a répondu que j'étais à Paris. Si c'est quelque événement extraordinaire, il était sans doute chargé de me l'apprendre.

— D'autant plus qu'il y a joué un rôle. Mais si votre Altesse daigne me le permettre, je préférerais laisser à un autre le soin de lui transmettre ce que je tiens de Monsieur. Allons d'abord chez M. Voisin. peut-être vous le dira-t-il.

— Essayons : je puis bien attendre quelques heures sans impatience la nouvelle d'un événement de cour. Cependant si le devin reste muet le serez-vous aussi ?

— Je promets à monseigneur de lui éclaircir l'oracle.

-- Alors, partons.

Ils montèrent en voiture, suivis du seul valet de chambre de M. le dauphin, déguisé et méconnaissable. M. le duc de Chartres avait pris une casaque de laquais, les princesses des vêtements de femme de chambre et Monseigneur un habit d'intendant. Ils étaient tous joyeux, de tristes qu'ils se sentaient d'abord : chacun faisait ses conjectures et ses projets pour se dé-

guiser mieux. On arriva en peu de temps à la porte du prophète. Avant de quitter le carrosse, M. le duc de Chartres arrêta les dames.

— Vous allez voir, Mesdames, un singulier personnage, tout confit en dévotion, persuadé que sa mère est une sainte, morte martyre, et qu'elle lui a laissé son esprit de divination. Ne jouez pas avec lui, ne l'irritez pas, car il deviendrait dangereux. Ecoutez tout, croyez tout, du moins ayez en l'air et vous serez parfaitement contentes.

L'ancre du sorcier était au troisième étage, sur la cour. La fenêtre, donnant sur l'orient, restait hermétiquement fermée dès que le soleil était levé. La porte couverte de fer et de clous à grosse tête, s'ouvrait par une sorte de coulisse, qui en garantissait encore la solidité. On y frappait par un marteau en croix, dont le bruit retentissait au loin. Quelques minutes s'écoulèrent sans que l'on reçut de réponse : en-

fin un judas s'entr'ouvrit et une tête passa par l'ouverture.

— Que voulez-vous si tard ? dit une vieille femme, dont on n'aperçut que le bout de la coiffe.

— Parler à M. Voisin, ma bonne mère, répondit M. le duc de Chartres, en lui tendant une bourse qu'elle repoussa.

— M. Voisin ne reçoit pas à cette heure, revenez demain.

— Nous sommes des campagnards et nous ne pouvons disposer que de ce moment, Madame, reprit la douce voix de madame la princesse de Conti.

— Ouvrez, ouvrez, interrompit-on de l'intérieur : êtes-vous folle de faire attendre ainsi des hôtes de cette importance ?

Les verroux furent tirés et la porte s'ouvrit toute grande. Une salle noire et enfumée éclairée par une seule chandelle se présenta devant

les visiteurs. Un homme jeune et d'une figure intéressante les attendait sur le seuil. Il se rangea pour les laisser passer et les salua profondément. La vieille marcha devant eux avec sa lumière ; elle leur fit traverser plusieurs pièces obscures, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à une espèce d'oratoire, n'ayant pour tous meubles qu'une table, une armoire et quelques chaises de bois noir, un crucifix et une tête de mort accrochée à la muraille, et un miroir de Venise, taillé à facettes et entouré d'un cadre doré.

— Que souhaitez-vous de moi, Messieurs et Mesdames ? demanda le sorcier, en les regardant les uns après les autres.

— On nous a beaucoup parlé de votre talent dans la science de l'avenir, repliqua M. le duc de Chartres, qu'on semblait par un accord tacite avoir choisi pour interprète ; et nous voudrions en essayer.

Il ne reçut pas de réponse.

— Quoique nous ne soyons que des bourgeois, nous vous payerons bien, continua-t-il.

Le silence continua, la vieille leur fit signe de s'asseoir et de se taire. Le visage du jeune homme prenait peu à peu une expression étrange. Son regard fixé sur la glace semblait y deviner mille choses inconnues. Son front s'illuminait pour ainsi dire.

— Lire dans l'avenir, murmurait-il, et sans doute j'y lis, lorsque l'esprit de ma sainte mère descend sur moi. Depuis ce matin je suis tourmenté d'une vision : la voici accomplie cette vision. Le fils de celui qui aurait pu lui faire grâce, et qui l'a laissé mourir, il est là : il veut que je lui annonce ce qui l'attend.

Les princes se regardèrent au comble de la surprise.

— Ce qui l'attend. Oh ! mon Dieu ! notre sort à tous. Des injustices, des mécomptes et puis la mort. Ne faut-il pas tous mourir. Seule-

ment il mourra dans son lit, et non pas sur un bûcher, comme la pauvre victime. Oh ! du poison ! du poison, oui, et on ne l'accusera plus elle, non ; mais on s'en prendra à un plus noble sang, au plus noble sang de France.

Il s'approcha de M. le duc de Chartres, lui posa la main sur la tête, puis sur la poitrine et puis enfin prit sa main dans la sienne. Une larme tomba de ses yeux et il y eut une expression sublime de pitié dans ses traits.

— Pauvre âme tourmentée ! C'est vous qui serez en butte aux injustices et aux traits de l'envie. Mais cela est horrible ! Comment, un, deux, trois, quatre, cinq, presque six morts ! Oh ! ma mère sera bien vengée : il souffrira plus qu'elle, son bourreau, le maître de ses bourreaux.

Il quitta un instant la main du prince et alla vers l'armoire ; il y prit une fiole soigneusement cachetée.

— Il faut que vous croyiez en moi, lui dit-il,

car de là dépend votre salut à vous et celui de la France. Pour vous donner cette croyance, je vais vous dire une chose que vous connaissez seul. Tout à l'heure, lorsque j'ai compté les morts qui doivent avoir lieu dans votre famille, chaque numéro vous a porté comme un coup de poignard à la tête et au cœur. Cela est-il vrai ?

— Parfaitement vrai.

— Lorsque j'ai dit *presque six*, vous n'avez ressenti qu'une faible atteinte, suivie d'un bien-être aussi grand que la douleur précédente avait été vive.

— C'est encore vrai.

— Me croyez-vous à présent ?

— Je vous crois.

— Eh ! bien, prenez cette fiole, et la première personne malade, la première personne auguste, royale, faites-lui prendre ce remède et

vous la sauverez. Si vous ne le faites pas, cette personne mourra et bien d'autres après elle.

— Et qui est cette personne ?

— Ne me le demandez pas, je ne veux, je ne dois pas le dire. Pauvre France ! Que de pertes, que de malheurs ! Ce règne commencé si glorieusement il finira..... Oh ! c'est trop, c'est trop affreux !

— Vous êtes bien lugubre, mon ami, interrompit le dauphin, un peu troublé, et vous nous parlez là des malheurs de la France, des princes : cela ne nous regarde pas. Parlez-nous de nous : nous vous payerons bien, on vous l'a déjà dit.

— Pourquoi essayer encore de me tromper ? Je sais qui vous êtes, vous l'avez bien vu. Rien n'est caché pour moi dans mes révélations, ni le passé ni l'avenir. Ces dames, je les connais aussi. En voici une qui porte un anneau royal et qui le cache, elle cache aussi ses chagrins. Celle-ci croyait que les grands de la terre

étaient à l'abri des souffrances, eh bien ! celle-ci, elle souffre aussi en secret et elle va souffrir bien davantage.

— Evidemment nous n'avons que des malheurs à attendre. Et moi ? continua en riant mademoiselle de Lislebonne.

— Vous , Mademoiselle ? je ne vois rien. Tout mon esprit est tourné vers cette race illustre dont je suis entouré. Revenez seule une autre fois, je vous entretiendrai mieux. Madame, ne révélez pas ce que vous avez vu hier : il se tournait vers madame la princesse de Conti. Ne brisez pas un pauvre cœur déjà brisé. Attendez, les circonstances vous dicteront votre conduite.

— Cet homme sait tout, glissa la princesse à l'oreille de M. le dauphin.

— Oui, je sais tout. Un pavillon oriental, un tableau voilé, un jardin, une grotte de coquillages, n'est-ce pas cela ?

Monseigneur et la princesse tressaillirent.

— Soyez tranquille, je n'irai pas plus loin. Je m'arrête à temps. Je souffre moi-même des douleurs que j'impose.

— N'en saurons-nous pas davantage aujourd'hui ?

— Non, je dois me taire. Un autre jour peut-être..... Cependant je ne le crois pas. Je ne veux pas avoir de commerce avec les gens de cour, ils m'enverraient à la grève, comme elle ! Cependant, attendez, un mot encore à madame. Confiez-vous dans celui qui vous a écrit et que vous ne connaissez pas. Il vous aime, il vous défendra, il vous vengera... si l'occasion s'en présente.

— Et ne pourriez-vous me révéler son nom ?

— Son nom ? je le sais : vous devez l'ignorer, vous, et l'ignorer à jamais. Vous courriez un grand danger, et lui aussi, si vous l'appreniez.

— Allons, ma cousine, quittons la place, reprit M. le duc de Chartres, qui craignait de frapper l'esprit des dames, nous reviendrons à notre premier voyage. Le devin sera peut-être de meilleure humeur.

Voisin s'était laissé tomber sans cérémonie sur un siège ; M. le dauphin s'approcha de lui, il dormait profondément. On déposa la bourse à ses côtés : il ne s'éveilla point.

— Que vous semble de cet homme ? demanda mademoiselle Chouin lorsqu'ils furent dehors. Pour moi, il m'a fait peur ; il est réellement extraordinaire. Que signifiait son pavillon oriental, son jardin, toutes ces belles choses qu'il vous a dépeintes, Monseigneur ?

— Je l'ignore en vérité. Quelque rêve, puisqu'il dormait.

— Enfin, il nous a parlés à tous en énigmes et nous a parfaitement reconnus.

— Quant à cela, c'est tout simple : nos visages

sont affichés dans toutes les galeries, et il n'y a pas un Parisien qui ne connaisse ses princes.

— C'est égal, répétait M. le duc de Chartres en rêvant, il y a là un problème scientifique inconnu. Il faudra que j'étudie cet homme et que j'en parle à mes professeurs.

## X

### L'ENTRESOL DE MEUDON.

Aussitôt qu'ils furent remontés en carrosse, Monseigneur s'adressa à M. le duc de Chartres.

— Puisque notre oracle a été muet à l'endroit de votre nouvelle, Monsieur, j'espère que vous allez nous la faire connaître. Elle est sans doute plus importante que des rêveries de visionnaire.

— Si importante, Monseigneur, que je n'y ajouterais pas foi, que je ne la répéterais pas à Votre Altesse Royale, si je ne la tenais de Monsieur, auquel Bontems l'avait apprise en secret ce matin même.

— Eh bien ! qu'est-ce enfin ?

— Hier au soir, à six heures, madame de de Maintenon et Sa Majesté ont été unis par l'archevêque de Paris, dans la chapelle de Versailles, en présence de M. de Meaux, de Bontems et du Père Lachaise.

Monseigneur devint pâle d'émotion et de colère.

— Vous êtes sûr de cela, mon cousin ? Monsieur vous l'a dit ! Elle en sera donc enfin venue où elle voulait en venir : nous la verrons incessamment sur le trône : quant à moi, je ne remets pas le pied à la cour. Épouser une pareille femme ! Le roi m'a envoyé M. Bossuet, mon ancien précepteur, pour m'arracher mon

approbation, je ne la donnerai jamais, et je ne reconnaitrai pas une semblable belle-mère.

— Vous oubliez, Monseigneur, qu'elle vous a aidé aussi à une mésalliance, reprit mademoiselle Chouin, et que vous n'avez pas le droit de reprocher à votre père ce que vous avez fait vous-même.

— Et c'est là son art infernal, à cette femme, elle a voulu s'assurer mon silence au moins. Mais quelle différence ! vous êtes un ange, vous, modeste autant que bonne : vous refusez tous les honneurs, vous vous contentez d'être ma femme, la compagne de ma vie. Vous ne songez pas à être dauphine, vous m'aimez enfin sans intérêt et sans ambition. Elle au contraire, elle n'a dans la tête que des idées égoïstes, elle voudra être reine, vous dis-je. Mon malheureux père est tellement subjugué qu'il y consentira, et la gloire de Louis-le-Grand sera perdue.

— Je ne puis croire à une pareille audace, Monseigneur. Elle ne le fera pas : vous, Monsieur, moi et tous les princes, nous protestations.

— Que lui importe mon union ! ne connaît-elle pas notre haine ? ne l'a-t-elle pas bravée ? Oh ! je ne me remettrai pas de longtemps de ce coup affreux.

Le lendemain, à son réveil, Monseigneur reçut la visite de l'évêque de Meaux qui, de la part du roi, lui confirma la nouvelle du mariage, en ajoutant que Sa Majesté attendait de lui des égards et de l'affection pour la marquise.

— Elle ne sera pas déclarée, ajouta Bossuet, mais Sa Majesté a décidé qu'on lui rendrait dans son appartement les mêmes honneurs qu'à la feue reine. Elle ne se levera pour personne et personne n'aura le fauteuil.

— Ceci m'importe peu, Monsieur, et je n'en-

treraï jamais dans cet appartement, répondit sèchement M. le dauphin.

L'ancien précepteur chercha par les raisonnements les plus captieux, par les sophismes les plus habiles, à ramener son ancien élève à des sentiments plus tendres et plus modérés : il ne put y réussir, et il le quitta dans des dispositions très hostiles.

Quelques jours après cet entretien, mademoiselle Chouin était assise dans son cabinet à Meudon, seule avec une jeune fille, la fille de sa nourrice, qu'elle faisait élever et qui ne la quittait jamais. Ainsi que je l'ai dit, ce cabinet était un séjour charmant, plein de calme et de goût : tout y inspirait le repos et une douce quiétude d'esprit. Le luxe ne s'y montrait ni dans l'or, ni dans les profusions. On y avait dépensé des sommes énormes en tableaux, en objets d'arts : là seulement se récréait l'épouse du dauphin. Les tableaux des plus grands maî-

tres étaient choisis de manière à inspirer plutôt de la gaieté que de l'étonnement. C'étaient quelques objets de sainteté des plus gracieux à voir, des paysages, des peintures flamandes et mythologiques. La tenture, d'une couleur claire, les meubles dorés, la profusion des lustres et des cristaux étaient loin de ressembler aux damas et aux draperies feuille-morte de la favorite de Versailles. Mademoiselle Chouin elle-même, presque toujours vêtue de blanc, faisait ressortir ainsi son unique beauté, la grande fraîcheur de son teint et l'éclat de sa peau.

A côté d'elle était ce fameux épagneul qu'un trait de courtisan a immortalisé dans les mémoires de cette époque. Cet animal, délicat et gourmet comme tous ceux que l'on gâte, aimait beaucoup les têtes de lapins grillées. Le maréchal d'Uxelles envoyait tous les matins, de Paris à Meudon, son écuyer chargé du mets favori de Bijou : ainsi s'appelait le chien. Le jour de

la mort de Monseigneur, l'envoi des têtes de lapins cessa, et libre fut à Bijou de chercher une autre nourriture.

Ce jour-là donc, mademoiselle Chouin faisait de la tapisserie auprès d'une fenêtre donnant sur la Gare, Bijou dormait à ses pieds : la jeune fille lisait haut quelques fables de La Fontaine, alors dans toute leur nouveauté. On annonça le Père Lachaise.

— M. le dauphin est absent, répondit-elle, en a-t-on prévenu le Père ?

— C'est Madame qu'il a demandé, c'est à Madame qu'il désire parler.

— Qu'il entre alors. Mignonne, emporte ton livre et laisse-nous.

Le Père Lachaise fut introduit : mademoiselle Chouin n'interrompt pas son ouvrage. Elle lui montra du doigt un pliant à ses côtés, et l'interrogea sans détours sur le motif de sa visite.

— Il est grave, Madame, fort grave. Je viens

vous entretenir de vos plus chers intérêts.

— Mes intérêts ? Monsieur ? répliqua-t-elle très simplement, je n'en ai aucun. Ma vie est aussi heureuse que je puis le désirer. Son Altesse Royale me comble de soins et de bontés : je vous assure qu'il ne me manque rien.

— Êtes-vous bien sûre de cela, Madame ? cherchez dans votre conscience, n'y trouvez-vous pas autre chose ?

— Absolument rien.

— Quoi ! vous n'éprouvez pas le besoin de l'estime générale, le besoin d'être honorée, de faire connaître à tous que vous n'êtes pas une maîtresse, que vous êtes la femme de M. le dauphin ?

— On le sait de reste, Monsieur, et d'ailleurs qu'ai-je besoin de le faire savoir ? Dieu et moi nous le savons, cela suffit.

— Vous êtes dans une erreur profonde :

votre liaison est pour beaucoup un sujet de scandale.

— Je ne puis vous croire, mon Père. Dans tous les cas, je n'y vois aucun remède.

— Monseigneur ne vous refuserait pas, j'en suis certain, la déclaration de votre mariage. Demain vous viendriez à la cour : vous y prendriez le rang qui vous appartient, vous sortiriez de cette solitude où vous végétez presque toujours seule : votre bonheur y gagnerait de toutes les manières. Monseigneur n'irait pas alors s'occuper d'autres femmes : il resterait près de vous, près du roi, il serait heureux de réunir et son penchant et son devoir.

— Je n'ai à cela qu'une réponse à faire. Du temps de la feue dauphine, Monseigneur *osait* plus qu'il n'ose aujourd'hui, et je n'ai pas la prétention de valoir en rien madame la princesse de Bavière. Je n'aime pas la cour, l'étiquette serait un supplice pour moi. C'est par

goût que je me livre à la solitude. Cette retraite est mon univers : j'y trouve tout ce qui me plaît : je m'y entoure des amis qui me conviennent, j'y suis libre et maîtresse de mes actions. A Versailles, je serais esclave, vous voyez donc bien, Monsieur, qu'il est inutile de me parler davantage d'un projet inutile. Dites à madame de Maintenon que pour cette fois je ne puis servir ses projets. Je ne consentirai jamais à voir le prince déshonoré et bafoué à la face de toute l'Europe. Je me rends trop de justice, je sais trop bien que mademoiselle Chouin, fille d'un simple gentilhomme, n'est point faite pour être reine de France, et malgré la douleur que j'en éprouverais, je me retirerais au couvent plutôt que de souffrir cette indignité.

— Vous parlez suivant les voies du monde, Madame, et vous oubliez que suivant la loi de Dieu et celle de l'Église, l'épouse légitime ne peut se laisser traiter en concubine, sans man-

quer à ce qu'elle se doit comme femme et comme chrétienne.

— Brisons là, mon Père, je sais mieux que pesonne ce qui convient à ma conscience et je n'entendrai pas une observation de plus à ce sujet. Le devoir d'une femme et d'une chrétienne est le dévouement, la soumission envers celui que le ciel lui a donné pour époux et pour maître. Je remplirai ce devoir et je n'y faillirai jamais, soyez tranquille. Je ne rapporterai pas cette conversation à M. le dauphin : il aurait droit de s'en offenser et de vous en vouloir, mon Père. Comme moi, il reconnaîtrait l'influence à laquelle vous obéissez ; il y puiserait de nouveaux motifs de dissension et de haine peut-être. Mon rôle est d'être auprès de lui, au contraire, une messagère de conciliation et de paix, c'est ainsi du moins que je l'ai toujours compris. Du moment où il ne me serait plus permis de l'exercer, je renoncerais à ce rang

pour lequel je ne serais plus faite. Parlons d'autre chose, s'il vous plaît.

La manière ferme et digne dont mademoiselle Chouin repoussa les insinuations du confesseur, lui fit comprendre combien sa résolution était inébranlable. Il avait trop l'habitude de la cour pour se heurter davantage, et après quelques lieux communs, il prit congé. Elle le traita cette fois de toute la hauteur de sa position, afin de lui montrer qu'elle en comprenait toute la valeur et qu'elle savait la réclamer à l'occasion. Il la salua humblement.

— Car enfin, pensa-t-il, malgré ses beaux refus, lorsque Monseigneur tiendra la couronne, lorsqu'elle aura seulement la main à tendre pour la saisir, elle ne sera peut-être pas aussi dédaigneuse.

Le courtisan voit loin dans l'avenir, il place ses saluts et ses bassesses à intérêt.

Mademoiselle Chouin le regarda partir avec

un sourire moqueur sur les lèvres ; elle se sentait bien grande en ce moment, bien au-dessus de ces âmes vénales qui se vendent et s'achètent. Son amour l'éleva jusqu'à la place où il l'avait mise ; il l'en fit mille fois plus digne que si elle avait été née pour l'occuper. Madame la princesse de Conti arriva peu de temps après ; elle lui raconta cette scène : la princesse l'embrassa.

— Vous méritez toutes les couronnes du monde, lui dit-elle.

Le beau front de la jeune femme était chargé de soucis. Son amie lui en demanda la raison.

— Je ne sais, répondit-elle, il me semble qu'un grand malheur me menace. Le roi m'a fait dire de me rendre demain matin à Versailles, à l'issue de la messe ; il veut me parler dans son cabinet. Pourquoi ? Qu'a-t-il à m'apprendre ? Ce message a une solennité inaccou-

tumée; ce sera quelque méchanceté de madame de Maintenon, quelque nouvelle calomnie.

— Vous connaissez la tendresse de Sa Majesté pour vous, chère princesse, qu'avez-vous à craindre ? vous l'emporterez toujours.

## XI

### LA PETITE POSTE.

Le lendemain, madame la princesse de Conti se para avec beaucoup de soin. Elle savait combien le roi était fier de sa beauté et elle avait remarqué également combien elle avait de puissance sur lui lorsqu'elle savait se faire valoir à propos. Elle s'amusait à rappeler les anciennes modes, celles de la jeunesse de sa mère surtout : sa ressemblance avec elle devenait alors frap-

pante et ce jour là entr'autres, lorsqu'elle parut dans la chapelle avec ses cheveux frisés en mille boucles, entremêlées de nœuds de perles, sa robe de satin bleu brochée de soie blanche, ses yeux baissés, sa démarche tout à la fois timide et gracieuse, le roi et les vieux courtisans crurent retrouver la douce Louise de La Vallière, plus belle, plus touchante, plus séduisante encore qu'autrefois.

Elle pria avec ardeur. Elle en sentait le besoin, comme à l'approche du danger l'enfant se jette dans les bras de sa mère. Louis XIV tournait souvent ses regards sur elle, avec un mélange de colère et de pitié. Madame de Maintenon, plus raide et plus guindée qu'à l'ordinaire, portait dans sa bouche pincée, dans sa physionomie sévère, quelque chose de triomphant et de hargneux, si cette expression pouvait aller à la régularité de cette beauté majestueuse. On savait qu'il y avait quelque chose de

nouveau, à la cour tout se devine, tout se present, mais nul n'en soupçonnait la nature. La veille le roi avait été longtems enfermé avec M. de Louvois pour examiner des dépêches ; il avait montré une grande colere et avait donné l'ordre d'envoyer chercher à Meudon la princesse de Conti. Voilà tout ce que les plus fins avaient appris de cet évènement.

Aussitôt après la messe, madame la princesse de Conti suivit son illustre père avec toute la cour, à travers la galerie. Par prudence on l'évitait poliment. Madame seule, incapable de feinte, lui fit son accueil accoutumé.

— Préparez-vous à un assaut, lui glissat-elle à l'oreille, il y a eu conseil à votre égard dans la chambre de *la vieille*, hier au soir. Le roi vous a défendu faiblement, M. du Maine y était et il a pris votre parti, lui, mais hypocritement et de manière à vous accuser. J'ignore quel crime on vous impute. Que pouvez-vous avoir

fait, ma pauvre enfant? *La vieille* dit que ce n'est pas étonnant avec une éducation comme la vôtre. Ses élèves vous valent peut-être!

— Je ne sais ce que vous voulez dire, Madame, je vous jure que je ne suis nullement coupable.

— Tant mieux, la justification sera plus facile. Le roi vous regarde, voilà le moment. Ah! il se dirige vers son cabinet : vous échapperez à la chambre de madame de Maintenon : elle va être furieuse, mais cela est meilleur pour vous. Allez! allez! et n'ayez pas peur, vous êtes si jolie!

Louis XIV marchait en effet vers son cabinet et madame sa fille le suivit en appelant à son aide toute la hardiesse dont elle était capable. Lorsqu'ils furent entrés tous les deux, le roi donna ordre de fermer les portes. Non content de cette précaution, il alla jusqu'à son oratoire, la pièce la plus reculée et s'asseyant sur un fauteuil, il laissa la princesse debout, ce qu'il ne

faisait jamais. Elle était pâle et tremblante : s'en apercevant il en eut pitié :

— Asseyez-vous sur le coussin de ce prie-Dieu, Madame, vous me paraissez souffrante, et maintenant écoutez-moi.

La princesse s'assit et dans cette attitude elle avait une grâce si enchanteresse que le roi détourna les yeux, dans la crainte de se laisser attendrir.

— Madame, lui dit-il, depuis votre malheureux mariage, vous me rendrez la justice d'avouer que j'ai tout fait au monde pour rompre cette union : vous l'avez toujours refusé, n'est-il pas vrai ?

— Cela est vrai, Sire.

— Après la mort de feu le prince de Conti, je vous ai présenté tous les partis de France et de l'étranger qui pouvaient vous convenir. J'ai fait mieux, je vous ai laissé libre d'un nouveau choix, pourvu, bien entendu, qu'il ne blessât ni

votre dignité ni la mienne : vous avez encore refusé. Ceci est encore vrai ?

— Oui, Sire.

— J'ai dû croire alors que, résolue à vivre saintement, vous renonciez au mariage et à l'amour. J'ai dû vous croire à l'abri de cette passion terrible, qui apporte tant de malheurs et tant de fautes dans notre vie. J'en ai remercié le ciel et lorsque des bruits déshonorants pour vous, sont arrivés jusqu'à mon oreille, je les ai repoussés bien loin comme indignes d'une princesse de mon sang, de ma fille bien-aimée.

Le roi se tut, comme s'il attendait une réponse. N'en recevant pas il continua.

— J'ai eu assez de confiance en vous pour compter à mon tour sur votre confiance. Je n'ai pas douté un instant que si votre cœur se sentait près de succomber, il ne cherchât un refuge et un appui dans mes bras. Mon indulgence vous était acquise et je vous aurais pardonné.

— C'est certainement ce que j'aurais fait en pareil cas, Sire, répondit la princesse d'une voix tremblante.

Louis XIV fronça le sourcil et lança vers elle un regard scrutateur.

— Si, vous vous étiez laissé surprendre par des avantages extérieurs, par des dehors brillants, qui sont toujours communs autoür des princes : si vous aviez cédé à un sentiment au-dessous de votre naissance qui se serait emparé de vous, vous seriez venue me demander des armes pour le combattre et vous en auriez triomphé avec mon aide et mes conseils ?

— En doutez-vous, Sire ? continua-t-elle en sentant la nécessité de payer d'audace.

— C'est bien, c'est fort bien. Je puis donc compter, Madame, que vous êtes toujours la pieuse et chaste créature que j'ai donnée au prince de Conti. Je puis toujours être fier de vous, je puis toujours croire à votre sincérité, à votre vertu ?

— Vous le pouvez, vous le devez, Sire.

— Eh ! bien, Madame, s'écria le roi, se levant en colère, je jure Dieu qu'un homme de ma cour mourra sous le bâton pour la lâche et vile trame qu'il a ourdie contre vous, tout gentilhomme qu'il soit. Car entre votre parole et la prétendue preuve que voici, je ne puis hésiter un instant : je croirais vous faire injure.

Il lui tendit un paquet de lettres et un portrait dans lequel il était facile de la reconnaître. La princesse n'y eut pas plus tôt jeté les yeux et aperçu l'écriture, qu'elle sentit ses forces l'abandonner. Elle laissa tomber les papiers, joignit les mains et fondit en larmes, en murmurant :

— Grâce, pardon, Sire, pardonnez-moi !

— Quoi ? Comment ! Que je vous pardonne ! Ceci est-il donc vrai ?

La princesse continua à sangloter aux genoux

du roi, la tête cachée dans ses mains et ne répliqua rien.

— Cela est vrai, Madame ! et tout à l'heure vous avez donc menti ! reprit le monarque avec une amère expression de dédain : je vous croyais au moins le courage de vos fautes. Relevez-vous et ne vous désolez pas ainsi. Ce n'est pas le moment de pleurer, tâchez de réparer votre abaissement de tout à l'heure : soyez franche enfin, mais d'abord lisez tout haut cette lettre.

— Quoi ! Sire, vous voulez !.....

— Je veux que vous la lisiez, que vous en reteniez bien les expressions, afin de vous la bien rappeler lorsqu'il en sera temps. Ce beau muguet vous parle de sa flamme, en homme sûr d'être adoré de vous. Vous allez rougir vous-même d'avoir choisi un pareil homme, vous ! vous, ma fille, allons, lisez, je l'exige.

La princesse essuya ses yeux et essaya de

commencer, mais sa vue se troubla de nouveau.

— Je ne puis, Sire, ne m'imposez pas cette horrible tâche.

— Je lirai donc pour vous : la lettre n'est pas longue d'ailleurs, le héros a autre chose à faire que d'écrire à madame la princesse de Conti, sa maîtresse, ma fille ! et dans quel style le fait-il encore, cela est révoltant, écoutez :

« J'ai reçu votre lettre, Louise, et je vous en  
« remerciais si vous ne sembliez pas prendre  
« à tâche de me rendre votre correspondance  
« désagréable. » — Vraiment, ajouta Louis XIV  
en s'interrompant, ce monsieur est bien difficile. — « Vous vous plaignez sans cesse de ma  
« froideur, vous êtes jalouse, vous vous inquiétez et vous faites le tourment de ma vie.  
« Vous devez cependant savoir combien je  
« vous aime. Depuis des années cet amour rè-

« gne dans mon cœur, et si je me suis éloigné  
« de vous afin de vous empêcher de vous com-  
« promettre, ce n'était pas pour moi que j'ac-  
« complissais ce sacrifice, c'était dans votre  
« seul intérêt. La Maintenon ne pouvait man-  
« quer d'apprendre votre liaison que vous ne  
« saviez plus cacher, et l'heureux successeur  
« de Scarron, trop bien appris pour ne pas  
« imiter en tout un si bon modèle, n'aurait  
« pas manqué de croire aux insinuations de sa  
« *chaste* moitié. Vous étiez perdue. »

— Sire ! Sire ! n'allez pas plus loin, je vous en conjure.

— J'admire avec quel respect vous autorisez votre amant à parler de votre souverain, de votre père. Ecoutez le reste, Madame, il est digne du commencement : — « Soyez donc  
« raisonnable, Louise, croyez moi, car je  
« ne vous tromperai jamais. Notre campagne

« avance, nous retournerons bientôt à Paris.  
« Je ne pourrai me rendre sur-le-champ près  
« de vous : des affaires pressantes m'appellent  
« dans mes terres, il ne faudra pas m'en vou-  
« loir. » — En vérité, ce drôle est d'une inso-  
lence qui mérite la corde. Il vous traite comme  
la fille d'un maltotier aux galères.

— Ayez pitié de moi, Sire, je me meurs !

— Vous vous mourez, vous n'avez déjà plus  
de force, et cependant vous n'avez encore reçu  
que le coup le plus facile à supporter. Rappelez  
donc votre courage, Madame, votre fierté, et  
apprêtez votre âme : vous allez apprendre bien  
autre chose. Etes-vous disposée maintenant à  
ne me rien cacher ? Songez-y bien, si je puis  
être indulgent c'est pour un aveu complet. J'ai  
tout fait pour vous épargner la honte. Je n'ai  
confié à personne la partie la plus cruelle de ce  
secret : en reconnaissance il me faut tous les  
vôtres, je ne dois pas agir à la légère.

— Je vous dirai tout, Sire !

— Je vous écoute donc alors.

La princesse raconta à travers mille interruptions, et baignée de ses larmes, comment elle avait aimé le duc de Clermont-Chatte, comment elle avait combattu cet amour, et tout ce qui l'avait suivi. Elle n'omit aucune circonstance, ne chercha point à s'excuser, n'accusa pas son amant : elle fut enfin vraie et digne dans toute la longueur de ce récit. Louis XIV le remarqua avec joie : il vit qu'elle était seulement égarée, il vit qu'une passion irrésistible avait dominé cette âme fière, mais qu'elle était toujours elle-même, toujours la fille du grand roi ; qu'il pourrait tout-à-l'heure la voir se relever devant l'outrage ; et qu'elle ne reculerait pas devant le sacrifice. Elle se laissa aller à peindre avec charme les doux moments de son bonheur ; elle dit tout ce qu'elle avait trouvé de délices dans ces heures intimes où elle oubliait l'uni-

vers, où elle n'était plus qu'une femme aimante et aimée. Elle comprenait instinctivement qu'elle en avait fini avec ces joies de l'âme, et ses regrets perçaient malgré elle plus que ses remords.

— Hélas ! reprit le roi, j'ai connu ces illusions trompeuses, j'ai éprouvé tout cela, et il ne m'en reste rien aujourd'hui. Ma pauvre enfant, vous avez été bien coupable, vous avez été bien imprudente, mais vous aimiez de si bonne foi, mais vous êtes si indignement trompée, qu'en ce moment il m'est impossible d'être inexorable. Vous m'avez regardé comme votre mère lorsqu'elle souffrait tant, et ce souvenir m'amène malgré moi à l'indulgence. Oh ! dans quel abîme êtes-vous tombée !

— Vous m'effrayez, Sire, qu'ai-je donc encore à apprendre ?

— Hier au soir M. de Louvois m'apporta des dépêches saisies sur un courrier adressé à un de

ses commis dont il suspectait la fidélité. Nous les ouvrîmes ensemble : parmi ces paquets , il s'en trouvait un, très volumineux, adressé à madame Giraud, et qui devait, d'après les indications du courrier, être déposé au bureau de la poste, où cette madame Giraud devait le venir prendre. Je lui ordonnai de l'ouvrir. La première chose que nous aperçûmes fut votre portrait, puis ce billet pour vous non cacheté, puis encore une autre lettre qu'heureusement moi seul j'ai pu lire. Vous jugez de mon étonnement, de ma douleur ; et quand vous saurez tout, vous vous expliquerez, ma colère.

— Vous dites; Sire, que ce billet n'était pas cacheté ?

— Non. Cette madame Giraud , si tant est que ce soit son nom , devait le lire et vous le transmettre.

— Et qui est cette femme, Sire ? s'écria la princesse.

— Cette femme, ma fille, cette femme, c'est une rivale à laquelle vous êtes sacrifiée, à laquelle il envoie, le lâche, vos lettres et votre portrait. Cette femme, c'est quelque vile prostituée sans doute : lisez.

La fille de Louis-le-Grand resta anéantie à cette nouvelle. Elle trahie ! elle sacrifiée ! elle princesse et belle, elle l'envie de toutes les dames de la cour, elle dont les charmes étaient célèbres dans tout l'univers ! Son premier mouvement fut de douter,

— Cela n'est pas possible, dit-elle, il y a quelque erreur, Sire.

— Lisez, mais lisez haut. C'est la seule punition que je puisse vous infliger ; il faut que vous rougissiez de votre amant, il faut que vous appreniez à le connaître.

Elle lut, la voix tremblante et l'œil en feu :

« — Ma toute belle, voici encore une lettre

« de cette ennuyeuse personne, et voici ma réponse. »

— *Ennuyeuse personne*, vous ne vous attendiez pas à cela.

La princesse se mordit les lèvres jusqu'au sang et continua de lire.

« — Vous la lirez, vous la cacheterez avec le sceau que je vous ai laissé, et vous la ferez remettre à l'hôtel. Elle devient, comme vous le voyez, plus exigeante que jamais. Si je ne la craignais pas, je ne la reverrais plus, car elle m'est insupportable. »

— Ceci est un peu plus fort encore !

« — Mais j'espère la détourner de moi à force de froideur. Cette réponse que je lui fais, ne vous paraît-elle pas admirable en ce genre ? Je vous reverrai bientôt, vous que j'aime plus que tout au monde. Je finis un voyage dans mes terres; et nous passerons les premiers moments de mon retour enfermés

« dans cette délicieuse retraite, que vous savez  
« rendre plus délicieuse encore ! J'ai hâte d'en  
« finir avec *la fille du plus grand roi du monde*,  
« d'autant plus que j'ai appris indirectement  
« qu'elle me destine le rôle de Lauzun et qu'elle  
« veut jouer à la grande Mademoiselle. Il n'y  
« manque que les quarante millions de fortune.  
« Elle ne me nommera pas comte d'Eu et duc de  
« Montpensier. Les quelques années de moins  
« et la beauté ne me paraissent pas un dé-  
« dommagement suffisant pour ces pertes so-  
« lides : je n'ai donc nulle envie d'être marié  
« directement et d'enchaîner ma liberté, pour  
« n'obtenir rien de plus que ce dont je jouis  
« depuis plusieurs années, un cœur emporté,  
« un mauvais caractère, et l'honneur d'être le  
« très humble serviteur de ma femme. »

— Est-il vrai, Madame, que vous ayez songé  
à une pareille folie ?

— Cela n'est que trop vrai, Sire, mais je ne

le lui avais jamais dit, et je ne croyais pas qu'il eût pu l'apprendre. Épargnez-moi, je vous en supplie, le reste de cette lecture. Mais quelle peut être cette femme ?

— C'est ce que nous apprendrons plus tard, elle doit se présenter à la poste. J'ai donné ordre qu'on s'emparât d'elle : je l'interrogerai moi-même.

— Je veux le voir, Sire.

— Vous ne le verrez pas, Madame, cela n'est pas de votre dignité. Que lui diriez-vous ?

— Je ne sais, mon père ; je suis folle, je crois, tant je souffre ! Oh ! le misérable !

— Et il en sera toujours ainsi lorsqu'une femme de votre rang placera ses affections au-dessous d'elle : elle ne fera que des ingrats. Nous autres princes, nos inférieurs ne nous aiment guère que par intérêt.

Les mémoires du temps qui racontent cette aventure, ajoutent que lorsque madame la

princesse de Conti sortit du cabinet du roi après cette entrevue , il ne restait sur son visage aucune trace de larmes. Il régnait dans toute sa personne une majesté si hautaine et si imposante, que nul ne se serait imaginé qu'elle vint d'être si gravement offensée. Elle puisa ce courage dans la bonté du roi et dans sa propre estime. Elle sentit se réveiller en elle tous ses instincts royaux. Le sang d'Anne d'Autriche et de Marie de Médicis bouillait dans ses veines et lui rappelait quels avaient été ses ancêtres.

— Sire, dit-elle à Louis XIV, j'ai une grâce à demander à votre Majesté. J'ai reçu une injure mortelle , elle doit être vengée , elle le sera. Je prie seulement le roi de me laisser en choisir moi-même la manière. Lorsque je saurai quelle femme m'a été préférée, lorsque j'aurai réfléchi mûrement à toutes ces circonstances, je vous instruirai de mon désir , je le soumettrai à vos ordres , et je vous jure , par

tout ce qu'il y a de plus sacré, que je ne ferai pas une démarche sans votre approbation.

— J'espère que vous êtes rentrée en vous-même, ma fille, et je vois avec plaisir que vous avez retrouvé la puissance de votre volonté. Faites donc ainsi que vous le dites : je ne tarderai pas à connaître cette dame Giraud, vous en serez instruite sur-le-champ, vous agirez ensuite d'accord avec moi.

— Un mot encore, Sire. Puis-je espérer que tout le monde ignorera mon humiliation, qu'il me sera épargné de rougir devant un autre que vous ?

— Madame de Maintenon n'aura jamais connaissance de ceci, je vous en donne ma parole royale.

La princesse baisa les mains du roi avec attendrissement.

— Mille fois merci, Sire, pour cette bonté. Je rentre chez moi, et j'y rentre guérie de ce mal

qui m'a coûté si cher. A l'avenir, je ne serai plus que votre fille ; mais je la serai comme je dois l'être, et vous n'aurez plus à me reprocher de l'avoir oublié un instant.

Je n'entreprendrai pas de raconter ce qui se passait dans l'âme de cette personne si haute et si jalouse. Mille furies la déchiraient et cependant jamais elle ne parut plus calme. Le roi ne put s'empêcher de l'admirer. Il avait trop sondé sa blessure pour ne pas en connaître la profondeur, et il savait quelles poignantes souffrances se cachaient sous un sourire. Il la plaignait d'autant plus qu'elle ne demandait pas à être plainte. Elle ne vivait que pour la vengeance , elle la voulait digne de l'injure , et n'attendait que le nom de sa rivale pour la combiner. Malgré toutes les recherches il fut impossible de la découvrir. Aucune madame Giraud ne se présenta à la poste. En vain décaqueta-t-on toutes les lettres de l'armée, on n'en

trouva plus une seule du comte de Clermont. Il semblait indispensable d'attendre son retour pour pénétrer ce secret.

La princesse séchait d'impatience ; elle voyait sa vengeance lui échapper et ne doutait pas que son amant n'eût été prévenu de la soustraction des lettres. Il devait tout craindre dès-lors, et elle trembla qu'il ne parvint à détourner les soupçons à force de veiller sur lui, Cette idée ne la quittait pas, elle était sur le point de tomber malade.

En vain Monseigneur et mademoiselle Chouin employaient-ils toutes les ruses de leur amitié pour la distraire : elle craignait de s'éloigner de Versailles et de retarder ainsi de quelques heures l'annonce d'une découverte. Le roi la comblait de faveurs, au grand étonnement et au grand regret de la favorite qui l'avait crue perdue par cette faute. Une grande circonstance occupait alors la cour entière. C'était le ma-

riage de mademoiselle de Blois seconde , avec M. le duc de Chartres ; Madame avait eu beau s'y opposer, le roi et Monsieur s'entendirent, le jeune prince n'osa pas dire non, et l'alliance fut résolue. On donnait des congés aux officiers depuis que la campagne était finie, et tous désiraient assister aux fêtes annoncées pour cette cérémonie nuptiale. Madame la princesse de Conti apprit avec joie que le comte de Clermont se trouvait parmi ceux-ci. Elle espérait qu'il ne lui échapperait pas et qu'elle pourrait enfin connaître cette rivale si bien cachée jusqu'alors.

On ne parlait que des magnificences commandées pour la nouvelle épouse et pour toute la famille royale. Madame la princesse de Conti voulut être plus belle que jamais et elle se fit faire à cette intention des habits admirables. Déjà six semaines s'étaient écoulées depuis son malheur. Elle avait reçu plusieurs lettres du comte

sans lui répondre. Au moment de quitter l'armée, il lui en arrivait une dernière pleine de désespoir, dans laquelle il lui protestait qu'il ne vivait plus depuis qu'elle l'accablait de sa colère, et il lui demandait la permission de venir se justifier et de paraître à la cour. Elle lui fit écrire par son secrétaire quelques lignes dans lesquelles elle lui disait que, ne faisant plus partie de sa maison, il n'avait pas besoin de son autorisation pour quitter l'armée, que du reste il pouvait venir à Versailles, qu'elle ne s'y opposait pas.

Le jour du mariage, au milieu de la cérémonie, en regardant les courtisans dont le maréchal de Luxembourg était entouré, il lui sembla reconnaître le comte de Clermont. Rassemblant toutes ses forces, elle chercha à s'en assurer. C'était bien lui, un peu pâle peut-être, mais toujours beau, toujours le plus beau parmi ceux qui l'entouraient. Leurs yeux se rencontrèrent,

il détourna respectueusement les siens. Au grand couvert, il se faufila dans la foule presque derrière elle ; elle le sentit sans le voir ; c'est un instinct accordé aux femmes : le regard d'un homme aimé se sent comme un rayon du soleil. Autour d'elle on ne parlait que de sa beauté. C'était de toutes parts un concert d'éloges pour ses charmes victorieux ; elle en jouissait avec délices, la vengeance commençait.

Au bal elle dansa à rendre les grâces jalouses, selon l'expression de madame de Sévigné. Le roi voyait et comprenait tout sans en laisser rien paraître. A dater de ce jour, le comte fut soumis à un système d'espionnage perpétuel ; mais il déjoua toutes les poursuites et il fut impossible de saisir une seule démarche dont la passion la plus exclusive put avoir à se plaindre. Malgré elle, l'espérance entra dans le cœur de la jeune femme. Elle se demandait si le roi n'avait pas voulu la guérir, par des calomnies, d'un

amour qu'il n'approuvait pas : elle croyait presque à la possibilité de trouver le comte innocent. Elle le désirait déjà et c'était beaucoup. Il lui adressait sans cesse les lettres les plus passionnées.

— Non, se disait-elle après les avoir lues, on ne ment pas ainsi.

Un soir, en rentrant du cercle, elle trouva sur sa toilette un papier plié en quatre : elle l'ouvrit en demandant qui l'avait placé là : personne ne put le lui dire, elle lut :

« Ce que la police de M. d'Argenson ignore,  
« je le sais ; venez à Paris, trouvez-vous au  
« même lieu et de la même manière que l'autre  
« fois. Je vous conduirai où vous devez aller,  
« et vous apprendrez ce que vous désirez sa-  
« voir. Dans votre intérêt même, ne négligez  
« aucunes des précautions de la prudence. Si  
« l'on se doutait seulement de votre démarche,

« car, vous aussi, vous êtes surveillée, vous ne  
« sauriez rien de nouveau. A demain donc,  
« Madame, et le plus véritable ami que vous  
« ayez au monde sera heureux de vous servir.  
« Vous savez que vous pouvez vous fier à moi;  
« gardez le secret le plus absolu sur ce ren-  
« dez-vous jusqu'à ce qu'il ait eu lieu. Après  
« vous serez libre *d'agir selon qu'il vous plai-*  
« *ra.* »

## LE PAVILLON.

La princesse avait reconnu l'écriture de l'anonyme, et son cœur battit bien fort, car cet homme n'était jusqu'ici intervenu dans sa vie que comme un bon ange. Cette lettre détruisit en un instant les illusions qu'elle commençait à reconstruire et qu'elle caressait avec bonheur. Elle ordonna qu'on préparât ses équipages et partit pour Paris, afin d'y arriver

d'avance et de dérouter les soupçons, si, comme on le lui annonçait, elle était observée. Elle ne vit en arrivant ni M. le Prince, ni le prince de La Roche-sur-Yon, quoiqu'ils fussent tous les deux à l'hôtel de Condé. Il n'était bruit dans cet hôtel que d'une histoire étrange; on ne manqua pas de la répéter à Son Altesse sérénissime, dont l'imagination plus accessible aux chimères s'en laissa frapper et y découvrit immédiatement une annonce de malheur pour sa famille. Voici le fait tel que madame de Sévigné le raconte au président de Mousseau :

« Il arriva une chose extraordinaire, il y a  
« trois semaines, un peu avant que M. le Prince  
« partit pour Fontainebleau. Un gentilhomme  
« à lui, nommé Vernisson, revenu à trois  
« heures de la chasse, approchant du château  
« (de Chantilly), vit à une fenêtre du cabinet  
« des armes un fantôme, c'est-à-dire un hom-

« me enseveli ; il descendit de son cheval et  
« s'approcha, il le vit toujours. Son valet, qui  
« était avec lui, lui dit : *Monsieur, je vois ce*  
« *que vous voyez.* Vernisson, ne voulant rien  
« lui dire pour le laisser parler naturellement,  
« ils entrèrent dans le château et prièrent le  
« concierge de donner la clé du cabinet des  
« armes. Il y va et trouve toutes les fenêtres  
« fermées et le silence qui n'avait pas été trou-  
« blé il y a plus de six mois. On conta cela à  
« M. le Prince, il en fut un peu frappé, puis  
« s'en moqua. Tout le monde sut cette his-  
« toire, on tremblait pour M. le Prince, et voi-  
« là ce qui est arrivé. On dit que ce Vernisson  
« est un homme d'esprit et aussi peu capa-  
« ble de vision que le pourrait être notre ami  
« *Corbinchi*, outre que ce valet eut la même  
« apparition. Comme ce conte est vrai, je vous  
« le mande, afin que vous y fassiez vos ré-  
« flexions comme nous. »

Madame la princesse de Conti, comme les personnes qui vivent sous l'influence d'un sentiment passionné, rapportait tout à ce sentiment. L'apparition du spectre, au lieu de l'alarmer pour M. le Prince, ne lui sembla pas à autre fin que de lui annoncer sa perte à elle, c'est-à-dire la perte de son amour. Quel autre malheur pouvait-il y avoir en ce monde? Hélas! nous sommes tous ainsi : les révolutions des empires s'effacent devant la révolution de notre cœur. Elle fit des visites toute la soirée : le lendemain elle alla aux Carmélites et de là chez Mademoiselle, au Luxembourg. Celle-ci, occupée comme elle d'une passion unique, lui raconta les nouvelles injures de M. de Lauzun ; comme quoi elle avait été obligée de le chasser, tant il était devenu insolent, et comme quoi elle se mourait de chagrin de cette séparation.

— Mais, ajoutait-elle, je mourrai en effet

avant de céder à ce misérable, qui oublie ce qu'il est et ce que je suis. Ah! ma cousine, gardez-vous d'un pareil attachement!

La bonne Mademoiselle de Montpensier connaissait sans doute un peu l'histoire de sa jolie parente, et son avis n'était pas donné sans intention. La jeune femme rougit et détourna l'entretien. Elle attendait le soir avec une impatience fiévreuse; elle entra et sortit vingt fois de l'hôtel, se fit apporter des étoffes et voulut enfin se donner l'air d'une femme qui ne songe qu'au plaisir. Elle ordonna à madame Dupont de faire venir un carrosse de Venise près la porte du jardin, donnant dans une ruelle, et lui commanda un habillement complet de bourgeoise.

— Hélas! Madame dit la bonne femme, Votre Altesse va-t-elle encore avec ces inconnus? Ne craignez-vous pas que ces aventures ne se découvrent. Qu'importe la conduite de

cette malheureuse Rechecourt? Abandonnez-la à elle-même et ne vous compromettez pas ainsi pour l'espionner.

— Rechecourt! s'écria la princesse, Rechecourt! dis-tu? Est-il possible que ce soit Rechecourt!

— Votre Altesse l'a bien reconnue l'autre fois avec M. le dauphin. Robert et moi nous l'avons vue de même, quoique nous ne pussions rien entendre. Suivrons-nous encore Madame?

— Sans doute, sans doute. Mon Dieu! si c'était elle!

Un peu avant l'heure convenue, la princesse se déguisa : elle était encore si jolie ainsi, qu'on l'eût regardée davantage sous ses simples habits si la nuit et une grande coiffe ne l'avaient dérobée à tous les yeux. Elle donna ordre au suisse de dire qu'elle était souffrante; chacun dans l'hôtel la crut couchée et personne ne

soupçonna son expédition. Le carrosse de l'inconnu attendait déjà, la voiture prise par la princesse, suivit, selon ses ordres. Madame Dupont assise sur le devant et Robert sur le siège à côté du cocher. L'inquiétude de la gouvernante était extrême, elle pleurait à flots.

— Madame, Madame, soupirait-elle, j'aurai donc assez vécu pour vous voir, comme Mademoiselle, courant les aventures à cause d'un indigne gentilhomme. Je vous l'avais pourtant bien dit. Si Votre Altesse avait voulu me croire ! Oh ! si madame la duchesse le savait !

— Ne crains rien, Dupont, nous ne recommencerons plus ; aujourd'hui, c'est la dernière fois. D'ailleurs, qui te porte à croire que je suis malheureuse, que je m'occupe d'un homme indigne de moi ?

— J'ai pensé d'abord que vous surveilliez mademoiselle de Rechecourt ; mais vous êtes

trop agitée, trop pâle : c'est de vous qu'il s'agit. Je m'y connais ; n'ai-je pas eu la confiance de Mademoiselle ?

Le carrosse ne suivait pas la même route que l'autre fois, et la princesse espéra s'être trompée dans ses soupçons. Il passa la barrière du côté de Saint-Denis, et s'arrêta, après une heure de marche, devant une espèce de haie sans entrée apparente. L'étranger fut bientôt près d'elle.

— Nous devons laisser ici les carrosses, Madame, dit-il, le bruit nous trahirait. Je vais les faire cacher dans ce petit bois, et mon maître et moi nous vous conduirons à votre but. Armez-vous de tout votre courage. Ayez confiance en nous. Quoique vous ordonnez, vos ordres seront exécutés.

— Et votre maître où est-il ?

— Là dans la voiture.

— Ne pourrais-je lui parler un instant ?

— Lorsque nous serons dans l'ombre, et il ne vous répondra que si cela devient absolument nécessaire. Y consentez-vous ?

— J'y consens.

On cacha les carrosses après avoir dételé les chevaux, que les deux cochers et Robert gardèrent. La princesse et sa suite accompagnée des deux inconnus se mirent en chemin. Le bois était obscur, elle se rapprocha de l'homme masqué.

— Monsieur, dit-elle, je ne puis soupçonner la raison qui vous attache à mes intérêts; quelle qu'elle soit, vous m'avez prouvé un véritable zèle, et je vous en remercie. Je n'ai point cherché à percer vos secrets; j'ai respecté votre déguisement : je vous en demande aujourd'hui la récompense. Je ne sais ce que je vais découvrir. Vous connaissez le sentiment qui m'anime, je veux rester dans tous les cas maîtresse de mes actions et de ma vengeance. Me promettez-

vous de n'agir que selon mon bon plaisir et comme je l'exigerai ?

L'inconnu baissa la tête en signe de consentement.

— Vous connaîtrai-je quelque jour ?

Il fit le même geste, après une minute d'hésitation.

— C'est bien, je ne vous en demande pas davantage.

Ils marchèrent ensuite en silence environ un quart-d'heure ; ils aperçurent alors une espèce de petit château dont toutes les fenêtres étaient brillamment éclairées. La porte de la cour restait ouverte, et lorsqu'ils en approchèrent, une femme, jusque-là cachée dans l'ombre, s'avança au devant d'eux. La princesse fit deux pas en arrière ; elle se crut trahie.

— Ne craignez rien, Madame, c'est une amie, se hâta de dire l'interprète.

La femme causa tout bas avec lui et se remit

à marcher, en faisant le tour de la maison.

— Nous allons entrer d'un autre côté : il y a du monde par ici, Madame, et nous n'y trouverions pas ce que nous sommes venus chercher. Suivez-nous sans inquiétude.

De l'autre côté du bâtiment, il y avait une tourelle renfermant l'escalier ; ils y pénétrèrent et commencèrent à monter sans lumière, en s'aidant d'une corde attachée à la muraille par des anneaux. Le cœur de la princesse battait si fort qu'elle en était suffoquée. En haut du degré se trouvait une sorte de loge, ainsi qu'on en voit encore dans les vieilles constructions. Cette loge admirablement cachée à ceux qui ne la connaissaient pas, servait d'observatoire au châtelain des anciens âges pour écouter et voir se qui se passait chez lui. De là on pouvait entendre dans une pièce voisine, destinée aux hôtes ; et des espèces de meurtrières habilement dissimulées dans les ornements de la muraille,

permettaient de suivre tous les mouvements des interlocuteurs.

— Dans un instant, Madame, continua le guide, vous allez voir paraître les personnes qui vous intéressent. Cette cachette leur est connue, mais ils n'ont aucun soupçon. Une porte placée à votre gauche et donnant sur un autre escalier peut servir à la retraite; d'ailleurs, tout a été prévu, nous ne serons pas dérangés. Ne quittez pas cette place : (il lui montrait une des ouvertures) de là, vous verrez, vous entendrez tout, vous déciderez après.

Dix minutes ne se passèrent pas sans que la pièce qu'ils surveillaient ne fût plus éclairée qu'elle ne l'était déjà. La même femme qui les avait introduits apporta des candélabres à plusieurs branches. Derrière elle, marchait un homme couvert d'un manteau brun; il le jeta sur un fauteuil et parut dans tout l'éclat d'une brillante parure; c'était le comte de Clermont-

Chatte. La chambre dans laquelle il se trouvait était spacieuse et belle. Les meubles, quoique antiques, semblaient bien conservés et magnifiques. La princesse remarqua avec surprise sur la cheminée et aux dessins des fauteuils les armes de France, traversées d'une barre d'il-légitimité. Un chevalier armé de pied en cap, portait sur sa poitrine les mêmes armoiries et tenant à la main l'oriflamme, était représenté dans un cadre magnifique, en face des deux croisées à vitraux gothiques, sur lesquels le même écusson était peint en divers endroits. On avait également orné le lit à colonnes et à balustrades comme celui d'un prince du sang. Le comte se promenait au milieu de ces somptuosités en frappant de temps en temps du pied, en donnant tous les signes de l'impatience.

Une porte s'ouvrit, une femme se précipita dans les bras de M. de Clermont; et tous deux s'écrièrent :

— Enfin !

La princesse n'avait pu voir le visage de cette femme qui lui tournait le dos : pourtant elle l'avait reconnue. Elle retint l'exclamation prête à lui échapper. Un long moment se passa avant que les amoureux pussent cesser leurs embrassements. Après les phrases sans suite, les mots entrecoupés, qu'on se répète sans savoir ce que l'on dit, le calme arriva néanmoins, et ils s'assirent l'un près de l'autre. La femme tout-à-fait en face de la cachette ne dissimula plus ses traits ; c'était mademoiselle de Rechecourt.

— Ma Renée, balbutiait le comte au milieu des baisers, que vous êtes belle et que je vous aime !

— Oh ! comme ce temps d'absence m'a semblé long, mon Jacques, et surtout ce temps écoulé sans vous depuis votre retraite, si près et si loin !

— Il le fallait ou tout était perdu. La prin-

cesse m'épie, je ne sais ce qu'elle médite. Assurément son but est de nous séparer ; j'ai déjoué ses plans, je l'espère, et désormais nous n'aurons plus rien à craindre : tout est disposé pour notre départ.

— Il en est temps, mon ami. Paris m'est odieux. J'y ai tant souffert depuis que vous m'avez quittée ! toujours seule, sans distractions, livrée aux fantômes de la crainte et de la jalousie. Fuyant mon pavillon, où tant de fois je vous avais vu, je venais de préférence ici, dans ce petit manoir, acheté par le duc de Vermandois lors de notre mariage. Je l'ai conservé tel qu'il l'avait arrangé lui-même, car son souvenir est sacré pour moi : vous seul pouviez me le faire oublier. Voilà le portrait et les armes de Dunois, le grand bâtard d'Orléans qu'il se proposait pour modèle : il les avait mises partout et il en parlait sans cesse. Hélas ! le pauvre jeune prince ! il est mort bien jeune, il n'a pas

pu suivre les brillants exemples qu'il avait choisis.

— Serpent! murmura madame Dupont à l'oreille de la princesse.

— Et pourquoi tout ce bruit, cette fête, le jour de notre réunion, ma Renée?

— C'était le meilleur moyen de la cacher. Tant de gens se rendent ici. En supposant qu'on vous ait suivi, un pareil rendez-vous ne semblera pas suspect. Vous venez à ma fête, c'est tout simple, on ne s'en étonnera pas.

— Vous êtes un ange, je n'y avais pas pensé, Toujours la même, prévoyante et habile.

— Et sincère, ce qui est plus rare. Mais m'aimez-vous comme je vous aime?

— Je vous en donne la preuve la plus évidente et la plus certaine, chère amie, puisque je vous offre mon nom, puisque vous allez devenir ma femme. Que voulez-vous de plus?

— De combien de vœux j'ai appelé ce mo-

moment. Combien de fois j'ai soupiré après l'instant où j'échangerais cette couronne de princesse contre la vôtre, mon Jacques, car je n'ai jamais aimé que vous. Ce malheureux Vermandois, c'était plutôt de la pitié, de la sympathie qu'il m'inspirait, ce n'était pas de l'amour. Il fallait votre beauté, votre esprit, vos talents pour m'apprendre jusqu'à quelle passion je pouvais atteindre.

— De même que Renée seule devait être adorée par moi, chère bien-aimée!

— Cependant la princesse est bien belle!

— Oui, sans doute, elle est belle, mais quelle différence! A-t-elle ce charme séduisant? A-t-elle cet attrait auquel rien ne résiste? Cette simplicité, cette bonté touchante? Non, la princesse, comme son illustre père, est empesée dans sa grandeur, même dans les épanchements les plus intimes. Il me semblait toujours voir entre elle et moi un suisse en grande li-

vrée frappant de sa hallebarde et annonçant :  
Son Altesse sérénissime madame la princesse  
de Conti, comme à l'hôtel de Condé ou à Ver-  
sailles.

Les amants rirent beaucoup de cette saillie.  
Ils commencèrent ensuite une foule de projets  
d'avenir, et mademoiselle de Rechecourt dé-  
plora amèrement la nécessité de garder leur  
union secrète.

— Je suis née sous l'astre du mystère, ajouta-  
t-elle en plaisantant; heureusement, ceci n'aura  
qu'un temps.

— Le temps d'appaiser nos ennemis. La  
princesse finira par pardonner. Quelque heu-  
reux mortel triomphera de son désespoir, et  
alors elle deviendra traitable, vous verrez.

— La princesse ne m'aime pas, vous savez  
qu'à la mort de son frère elle a nié mon ma-  
riage, elle le connaissait néanmoins. C'est elle  
qui vous a envoyé à moi, mon Jacques !

Pendant cette conversation, madame la princesse de Conti était tout oreilles, et mille projets se croisaient dans son esprit. Elle appela à voix basse son mytérieux conducteur.

— Monsieur, lui dit-elle, vous qui savez tout, cette femme a-t-elle réellement été la femme de mon frère?

— Non, Madame, et je vous en fournirai la preuve.

— C'est bien, alors je puis agir. Je suffoque ici, partons.

— Un instant encore, Madame, nous devons attendre notre guide et comme la maison est pleine de monde, il ne pourra que difficilement s'échapper.

— Mais vous devez comprendre, Monsieur, que je ne puis en entendre davantage, que je suis au supplice, que je me trahirai si cela continue.

— Vous l'aimez donc encore, Madame? mur-

mura une voix à peine intelligible. Vous ne le méprisez donc pas ?

— Monsieur, reprit-elle fièrement, je le hais et je le méprise.

Elle regarda de nouveau par la lucarne, la chambre était vide : le train des voix qui s'éloignaient dans le jardin parvint jusqu'à la princesse. Un instant après la porte de la logette s'ouvrit et la femme qui les avait amenés leur fit signe de la suivre promptement. Au moment de quitter les inconnus elle se retourna vers eux.

— Vous m'avez promis, Monsieur, les preuves du mensonge de cette fille : je compte que vous me tiendrez parole.

— Demain, Madame, ou le jour suivant au plus tard, elles vous seront envoyées.

— C'est bien, je les attends.

Depuis le château jusqu'à l'hôtel la princesse ne prononça pas une parole, elle se coucha en

rentrant, renvoya Dupont sans vouloir écouter ses plaintes. Elle dormit peu apparemment, car le lendemain de bonne heure, elle se mit en route pour Meudon. Monseigneur avait commandé ce jour là une grande partie de chasse, à laquelle presque tous ses familiers assistèrent, et, par extraordinaire, monsieur le duc de Chartres. Les princesses y parurent en calèche. Madame la princesse de Conti était un peu pâle, mais, en apparence, aussi tranquille qu'à l'ordinaire. Elle aperçut monsieur de Clermont et ne détourna pas la tête. Il s'inclina profondément et avec une grâce charmante sur son cheval : elle lui fit un signe de tête indifférent et ne parut pas s'en occuper davantage.

Après la chasse Monsieur le dauphin retint à souper ceux des courtisans auxquels il était le plus habitué : le comte fut de ce nombre et il s'estima doublement heureux de cette préférence. Il espérait approcher de la princesse et

avoir avec elle cette explication tant désirée. Le repas n'était pas assez nombreux pour exclure la conversation générale. A cette époque surtout où on causait si bien ! Après avoir effleuré plusieurs sujets, M. le duc de Chartres demanda à Monseigneur s'il avait revu le beau fils de madame Voisin et ils commencèrent alors à discourir sur cet homme singulier.

— Pour moi , je le crois sorcier tout de bon , disait Monseigneur : il nous a dit des choses inouïes.

— Je sais de lui deux histoires incroyables, reprit madame la princesse de Conti : je l'ai revu moi-même et je vous assure qu'il y a de la magie noire.

— Vous devriez nous raconter cela, Madame, interrompit vivement monsieur le duc de Chartres.

— Si Monseigneur le désire, bien volontiers.

— Je vous en prie, Madame.

— Eh ! bien, une dame de mes amies me pria de l'accompagner chez le devin, nous y allâmes toutes deux, sans nous faire connaître, ainsi que cela se pratique. Il nous reconnut néanmoins et dit sur-le-champ à ma compagne qu'il allait lui apprendre ce qu'elle désirait savoir.

— Regardez dans cette glace, ajouta-t-il, et avant cinq minutes vous y distinguerez un tableau fidèle de ce qui se passe.

Nous y regardâmes en effet : les cinq minutes n'étaient pas écoulées que nous nous trouvâmes en face d'un pavillon oriental, situé au milieu d'un jardin délicieux, le couvert mis pour deux personnes sur une table au milieu de la chambre, avec un luxe princier, un tableau voilé, de brocards à franges d'or, enfin une vraie féerie. La fée ne tarda pas à paraître : c'était une jeune et adorable odalisque, dont le regard effronté tra-

hissait sa profession. Elle dansa, se regarda au miroir et enfin se retourna vers un homme qui entra en ce moment. Cet homme était un proche parent de mon amie, cet homme était marié à une femme pleine de charme et de vertu : il oubliait tout cela près de cette dangereuse syrène. Notre étonnement ne saurait se peindre.

— Votre amie était-elle donc chargée d'épier son frère, Madame ? demanda Monseigneur avec une sorte de dépit.

— Je n'ai pas dit que c'était son frère, Monseigneur, j'ai dit : *son proche parent*. D'ailleurs écoutez la suite et vous verrez où cela mène.

Elle et moi nous avons connu une ancienne intrigue entre ces deux personnes, mais nous la croyions bien rompue et nous ne pûmes nous expliquer ce retour que par la faiblesse de l'amant et par les charmes réellement extraordi-

naires de la demoiselle. Nous entendîmes la conversation des amoureux, où il fut fort question de pierreries ; puis le tableau se brouilla, nous ne vîmes plus rien et monsieur Voisin fils nous pria de revenir une autre fois pour apprendre la suite.

— Cela est-il réellement vrai, Madame ? interrompit M. le duc de Chartres, toujours frappé de ce qui se rapportait aux sciences occultes.

— Demandez à Monseigneur : il connaît cette histoire et il vous attestera ma sincérité.

— Je demande la suite, répliqua monsieur le Dauphin.

— La suite la voici. Nous ne manquâmes pas au rendez-vous, hier : vous voyez que cela est tout frais dans ma mémoire. Nous retournâmes chez le sorcier, les mêmes cérémonies eurent lieu. Nous regardâmes comme la première fois : seulement au lieu d'un pavillon isolé, ce fut une

chambre à coucher que nous aperçûmes. L'ameublement en était singulier : on voyait partout des armoiries peu communes et on y remarquait un grand portrait en pied de Dunois, le bâtard d'Orléans. Un jeune seigneur enveloppé d'un manteau se présenta : il jeta son manteau sur un meuble et parut habillé comme pour une fête de la manière la plus galante. Peu de temps après une dame fort belle aussi arriva d'un autre côté : ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre en se donnant les noms les plus tendres. Figurez-vous que cette belle si passionnée était justement la même qui, quinze jours auparavant, dans le pavillon oriental, s'était montrée également passionnée avec le parent de mon amie, ce qui ne l'empêcha pas de jurer au survenant qu'elle n'avait pas cessé de pleurer pendant son absence.

— Mais, s'écria le comte de Grammont, il faudrait pendre ce sorcier là. S'il révèle les

infidélités , c'est une calamité publique.

— Voilà mon conte et j'espère qu'il est beau ! je devrais plutôt dire mon histoire, car elle est vraie de point en point. Qui fut attrapé, ce vous semble ?

— D'abord, ma sœur, votre amie, qui en apprit plus long qu'elle n'en voulait savoir.

— Et puis, s'il vous plait, les deux amants croyant tous les deux à la tendresse de leur infante.

— Et encore bien plus nous, les auditeurs, dont madame la princesse de Conti se moque en ce moment.

— Tout cela peut être vrai : convenez néanmoins que M. Voisin est très supérieur à Madame sa mère.

— Je le crois bien : elle ne montrait que le diable et lui fait voir à nu le cœur des femmes.

— Comte de Grammont, reprit mademoi-

selle Chouin , vous savez qu'il y a femmes et femmes.

— Oui, mais il y a aussi diable et diable : ils ne se doivent rien.

— Allons, poursuivit M. le duc de Chartres, je retournerai chez notre homme.

— Et vous monsieur de Clermont, demanda monsieur le Dauphin, qui cherchait à se remettre, croyez-vous à cette sorcellerie?

— Je crois que son Altesse sérénissime a cru voir ce qu'elle vient de nous raconter et que c'était une illusion.

— Je me fais peu d'illusion, Monsieur : je me rappelle encore les paroles du beau seigneur. En faisant le portrait de mon amie, il prétendait voir toujours entr'eux un suisse et sa hallebarde ; c'était vraiment tout à fait plaisant, je vous assure.

Le comte se tut.

— Madame, je vous demande votre protection pour l'enfer, reprit en souriant Monseigneur, dont le parti était bientôt pris en pareille circonstance.

— Je vous donnerai toutes les recommandations possibles, Monseigneur, sans vous y suivre bien entendu : j'en ai assez de cet échantillon.

On sortait de table en ce moment, les groupes se formèrent. M. de Clermont saisit enfin le moyen de se rapprocher de la princesse, qui se trouvait presque seule .

— De grâce, Madame, lui dit-il tout bas, ne me condamnez pas sans m'entendre : vous me faites mourir à petit feu, lorsqu'il me serait si facile de me justifier. Où et comment pourrai-je vous voir ?

— Vous avez raison, Monsieur, nous devons nous voir. Demain à neuf heures du matin je

serai dans le pavillon en haut du parc : j'y serai seule et je vous y recevrai.

— Oh ! merci, merci, Madame, vous allez donc me rendre le bonheur.

— Monsieur, je vous méprise assez pour que votre bassesse actuelle ne puisse me faire vous mépriser davantage.

Le comte n'eut pas le temps de répondre M. le dauphin s'approchait.

— Ma sœur, dit le prince, en la montrant du doigt, c'est vous qui êtes la sorcière : êtes-vous discrète au moins ?

— Comme la véritable sorcière, monseigneur.

— Soyez tout-à-fait franche, Madame, continuait-il, et il s'assit près d'elle. Comment avez-vous connu cette aventure ?

— Je vous promets de tout vous raconter d'ici à quelques jours : j'ai encore besoin de mon secret en ce moment. Soyez tranquille

toutefois, je n'en ferai rien contre vous.

— A la bonne heure ; mais je suis bien intrigué. Ne puis-je savoir au moins le nom de votre amie ?

— Mon amie, je vous l'ai raconté, est proche parente de l'amant, du premier amant de la belle, de celui du pavillon.

— Ce n'est pas sa femme, j'espère ?

— Vous mériteriez bien que ce fut elle, et pour punition je vous laisse dans le doute.

Madame la princesse de Conti fut accablée de questions le reste de la soirée ; elle se réjouit du succès de sa ruse et répondit à tout avec son esprit ordinaire. Personne n'eut pu croire qu'elle fut intéressée dans ce drame. Elle affichait une aisance et une coquetterie dénuée des soucis et des inquiétudes de la vie. Mademoiselle Chouin qui soupçonnait son chagrin, commençait même à ne plus y croire.

déjà si difficile à croire pour tous ceux qui cherchent dans l'histoire l'étude des caractères. Je suis heureuse de venger sa mémoire, de la remettre à sa véritable place, de la montrer telle qu'elle était, c'est-à-dire une femme bonne, simple, désintéressée, incapable d'intrigues, vertueuse, fidèle au seul amour de sa vie. Profondément reconnaissante envers son époux. La femme enfin, qui se retira dans un couvent, lorsqu'elle l'eut perdu, ne voulant accepter ni richesse, ni honneurs, et faisant du bien avec la modeste pension qui lui fut imposée. Ceci, aucun des historiens ne le lui conteste, comment donc accorder ensemble leurs différents récits ?

## XIII

### UN REPLI DU CŒUR.

Mademoiselle Chouin s'était fait construire, dans le parc de Meudon, un pavillon de retraite entouré d'une enceinte réservée, garnie d'une grille, dont elle seule avait la clé, où elle venait souvent passer ses journées et se livrer à ses occupations favorites, lorsque la présence de monseigneur ne la retenait pas au château. Elle en confia la clé à madame la

princesse de Conti. Celle-ci s'y rendit de bonne heure, le lendemain matin, accompagnée de madame Dupont, sur la discrétion de laquelle elle pouvait compter. Comme on le pense bien, le comte ne se fit pas attendre; la gouvernante l'introduisit et se retira. A peine fut-il seul avec sa belle maîtresse, qu'il se jeta à ses genoux et donna les signes les plus violents du désespoir. La princesse le regardait, un sourire ironique sur les lèvres, et ne faisait aucuns mouvements pour le relever.

— Vous ne m'aimez pas, Madame, je le vois bien, j'ai perdu à jamais votre confiance et votre estime.

— Vous jouez admirablement bien la comédie, Monsieur, je ne vous connaissais pas ce talent là. Il est vrai que depuis quelque temps je découvre en vous tant de choses que j'ignorais!

— Vous raillez, Madame, lorsque mon dé-

sespoir me tue. Mon Dieu ! mon Dieu ! quel malheur est le mien !

— Eh bien Monsieur ! ainsi que vous le disiez hier , j'en ne vous condamnerai pas sans vous entendre. Qu'avez-vous à dire pour votre justification ?

— Rien , rien absolument , Madame : je suis un misérable qui vous ai trompée et que rien ne peut excuser , puisque j'avais l'inexprimable bonheur d'être aimé de vous.

Une chose singulière , c'est que le comte disait vrai. Quoiqu'en prétendent les romans , aucun homme n'est ni complètement bon , ni absolument mauvais ; il ne se trouve pas dans le monde de caractères entièrement suivis. Rien n'est plus commun , en amour surtout , que ces revirements subits , auxquels même ceux qui les éprouvent , ne peuvent rien comprendre. M. de Clermont était parti de Paris , enivré des charmes de Renée , et las d'un an-

cien lien qu'aucun obstacle n'assaisonnait plus. Il avait été entraîné par la syrène jusqu'à la lâcheté infâme de livrer les lettres de la princesse : il en avait eu des remords et cette action même avait jeté un peu de cendre sur cette flamme si vive. A son retour l'espèce de persécution dont il fut l'objet, ranima cette flamme, que la tranquillité eût éteinte sans doute. Il avait revu mademoiselle de Rechercheourt avec délice, et presque aussitôt après se trouvant en présence de la princesse si belle, si digne, si majestueuse dans sa douleur, son ancien amour se réveilla et il s'étonna d'avoir pu l'oublier un instant. Ce fut avec un désir exclusif d'obtenir son pardon qu'il arriva au rendez-vous. Il se résolut à tout avouer, puisque tout était découvert. Il savait que plus il se ferait coupable, plus elle se trouverait sublime en lui pardonnant, et il espéra dans l'amour-propre, si l'amour faisait défaut. C'était

bien connaître le cœur des femmes. Malheureusement Louise de Bourbon avait vaincu tous ces ennemis de son repos ; elle s'était attendue à tout et son plan de conduite était tracé d'une manière irrévocable.

— Vous êtes un habile homme , Monsieur : vous avouez ce que j'ai vu et entendu moi-même , vous ne pouviez pas faire autrement.

— Je le puis , Madame , votre sorcier n'est pas infallible.

— Croyez-vous donc à cette histoire ? Vous êtes bien peu clairvoyant alors. J'ai vu , réellement vu ce que j'ai raconté. J'étais avant-hier au château près de Saint-Denis. J'ai vu la chambre de mon pauvre frère , j'ai vu mademoiselle de Rechecourt et M. de Clermont-Chatte ; j'ai entendu leur conversation , je sais tout , vous dis-je.

Le comte tomba encore à genoux , la tête

dans ses mains , profondément humilié , il ne trouva pas une parole.

— D'ailleurs , continua-t-elle , voici vos lettres à cette fille , voici mon portrait que vous lui avez sacrifié : puis-je conserver un doute ? Suis-je instruite, Monsieur, qu'en pensez-vous ?

M. de Clermont n'osait pas la regarder. Elle était en ce moment la vivante image de son père irrité , et cette colère royale accablait le coupable.

— Oui, je vous aimais, je vous aimais d'une tendresse que vous ne comprendrez jamais. J'avais rêvé pour vous un sort magnifique, un bonheur sans pareil. Je vous aurais donné ma main , je vous aurais comblé de richesses. Sous le règne de monseigneur le dauphin les honneurs vous attendaient : je vous aurais fait le premier seigneur de France après les princes du sang ; et c'est ce projet si généreux , si plein d'amour que vous tournez en ridicule

avec votre nouvelle maîtresse ; c'est moi, après que je vous ai comblé de tant de bontés et de faveurs que vous déshonorez lâchement. Oh! Monsieur, c'est horrible! c'est une conduite infâme, indigne, je ne dis pas d'un gentilhomme, mais d'un homme du peuple, d'un manant.

Elle eut un moment d'attendrissement sur elle-même ; les larmes lui vinrent aux yeux : le comte s'y trompa, il crut qu'elle faiblissait.

— Je ne puis rien répondre, Madame, accablez-moi, j'ai tout mérité.

— Vous êtes donc insensé, continua-t-elle sans l'entendre : vous avez donc cru m'offenser en vain, moi, la fille de Louis XIV? Le roi sait tout, Monsieur, entendez-vous bien? le roi sait tout.

— Ce n'est pas le roi qui m'occupe, c'est vous seule, vous, que je n'ai pas cessé d'aimer, bien que je vous aie trahie, vous dont je paierais le pardon de mon existence entière. Que

dans ses mains , profondément humilié , il ne trouva pas une parole.

— D'ailleurs , continua-t-elle , voici vos lettres à cette fille , voici mon portrait que vous lui avez sacrifié : puis-je conserver un doute ? Suis-je instruite, Monsieur, qu'en pensez-vous ?

M. de Clermont n'osait pas la regarder. Elle était en ce moment la vivante image de son père irrité , et cette colère royale accablait le coupable.

— Oui, je vous aimais, je vous aimais d'une tendresse que vous ne comprendrez jamais. J'avais rêvé pour vous un sort magnifique, un bonheur sans pareil. Je vous aurais donné ma main , je vous aurais comblé de richesses. Sous le règne de monseigneur le dauphin les honneurs vous attendaient : je vous aurais fait le premier seigneur de France après les princes du sang ; et c'est ce projet si généreux , si plein d'amour que vous tournez en ridicule

avec votre nouvelle maîtresse ; c'est moi, après que je vous ai comblé de tant de bontés et de faveurs que vous déshonorez lâchement. Oh! Monsieur, c'est horrible! c'est une conduite infâme, indigne, je ne dis pas d'un gentilhomme, mais d'un homme du peuple, d'un mauant.

Elle eut un moment d'attendrissement sur elle-même ; les larmes lui vinrent aux yeux : le comte s'y trompa, il crut qu'elle faiblissait.

— Je ne puis rien répondre, Madame, accablez-moi, j'ai tout mérité.

— Vous êtes donc insensé, continua-t-elle sans l'entendre : vous avez donc cru m'offenser en vain, moi, la fille de Louis XIV? Le roi sait tout, Monsieur, entendez-vous bien? le roi sait tout.

— Ce n'est pas le roi qui m'occupe, c'est vous seule, vous, que je n'ai pas cessé d'aimer, bien que je vous aie trahie, vous dont je paierais le pardon de mon existence entière. Que

le roi me punisse ! que m'importe pourvu que vous me fassiez grâce !

La princesse n'était pas assez expérimentée pour croire M. de Clermont ; elle s'imagina qu'il mentait encore et son mépris en devint plus entier.

— En vérité , Monsieur , je ne croyais pas que l'avilissement d'un gentilhomme put aller si loin , reprit-elle avec dégoût.

— Vous ne me croyez pas , c'est tout simple, vous m'avez vu , vous m'avez entendu avant-hier : je tenais un autre langage. Eh bien ! Madame , j'étais de bonne foi dans mes tromperies près d'une autre , comme je suis de bonne foi près de vous en disant vrai. Votre âme pure et droite ne comprend pas cela , et cependant c'est ainsi , je vous le jure.

— Oui , vous disiez vrai près de Renée ; oui , c'est-elle seule que vous avez aimée , oui , votre sentiment pour moi n'a été que de l'a-

mour-propre , et elle disait vrai aussi , elle vous aime. Oh ! je l'ai vu , je l'ai senti ! Mon cœur vivait encore alors : depuis lors il est éteint , il est mort à jamais , il ne se réveillera plus.

— Je ne vous ai pas aimée, Louise, (et son attendrissement n'était pas feint,) lorsque emportant votre image au bout du monde , j'en ai fait l'objet de mon adoration pendant des années et sans espérance ! Je ne vous ai pas aimée quand je vous ai consacré ma vie entière , quand j'ai attendu deux ans , muet et respectueux , un mot de votre bouche comme on attend le ciel ! Je ne vous ai pas aimée et vous occupez la première pensée de mon âme ; j'ai oublié pour vous l'ambition et la guerre , j'ai bravé les dangers d'une liaison , qui , découverte , devait me conduire dans une prison d'Etat. A présent je m'attends à subir cette condamnation , et cela ne m'importe pas : j'irai

joyeux à la Bastille si j'y emporte un regard , un mot de clémence de votre part. Si ce n'est pas là de l'amour , qu'est-ce donc alors ? J'avoue mon crime , je suis un malheureux , un lâche , un infâme , et plus je suis coupable , plus je mérite votre pitié ; car plus mes remords sont grands. Je ne me serais pas cru capable , moi-même , de ce que j'ai fait. Cet égarement est sans excuse : pourtant je vous prie à genoux et du fond de l'âme : pardonnez-moi , Louise , pardonnez-moi !

La princesse parut réfléchir profondément.

— Vous vous attendez , reprit-elle enfin , à ce que vous avez mérité , à l'exil , à la prison , à la mort peut-être.

— Je m'attends à tout , je suis prêt à tout : je ne crains rien que votre colère.

— Et si je vous sauvais ce châtiment ?

— Je n'y consentirais pas si votre grâce n'accompagnait celle du roi.

— Eh bien ! je pourrais vous l'accorder aussi : que feriez-vous dans ce cas ?

— Je mourrais de bonheur à vos pieds.

— J'y mettrais cependant une condition sans laquelle vous n'avez rien à espérer.

— Quelle qu'elle soit je la remplirai.

— Vous m'en donnez votre parole d'honneur de gentilhomme.

— Je vous la donne, Madame.

— Rappelez-vous que je l'accepte et que je ne vous la rendrai pas. Il dépend de vous d'obtenir à la fois du roi et de moi l'oubli de votre offense, je ne vous demande pour cela qu'une seule chose, une chose que vous seul désirez, que vous vous êtes engagé vis-à-vis d'une autre à accomplir : je ne vous demande que d'épouser mademoiselle de Rechecourt.

— Madame, cela est impossible : ce serait me séparer de vous à jamais et je vous aime trop pour y consentir.

— Vous avez promis, Monsieur, promis sur votre honneur de gentilhomme à elle d'abord, et à moi ensuite : nous y comptons toutes deux. Madame la duchesse de Vermandois veut bien descendre jusqu'à vous, cet honneur ne peut être refusé ; d'ailleurs, vous voulez donc que je vous juge entièrement déloyal si vous manquez encore à votre parole. Ceci n'est pas un égarement passager, songez-y, c'est rejeter un engagement sacré que vous venez de prendre envers une femme, envers une princesse que vous avez mortellement offensée, envers celle que vous aimiez hier et celle que vous aimez aujourd'hui. Si vous êtes revenu à moi, prouvez-moi que ce retour est sincère en m'obéissant : prouvez-moi que vous êtes digne de ma clémence et de mes regrets en tenant la promesse que vous avez donnée. Je vous retournerai vos paroles : plus le sacrifice sera grand, plus vous serez grand

dans son accomplissement : nous aurons chacun notre vertu.

— Vous êtes impitoyable, Madame; me forcer à renoncer à vous, à mettre entre nous deux une barrière infranchissable, ce sera me tuer, ce sera ma mort, vous dis-je.

— Mon estime, mon pardon, sont à ce prix. Ce n'est pas moi, c'est vous qui avez posé la barrière infranchissable; elle existe du jour où ces lettres m'ont été remises. A présent voulez-vous que je bannisse même votre souvenir? voulez-vous terminer vos jours dans une prison d'état?

Le comte était dans un état digne de pitié, il cacha son visage dans ses mains et réfléchit quelques secondes; la princesse le regardait, et s'il eût vu son regard, il eût soupçonné un piège, car il était empreint d'un triomphe si haineux, si satanique pour parler le langage du jour, qu'il n'eût pu conserver un doute. Il ôta

enfin ses doigts , les passa sur son front plusieurs fois en rappelant son courage, puis il se retourna vers Louise de Bourbon et lui dit :

— Je vous obéirai, Madame.

— Vous m'en donnez encore, et tout de bon cette fois, votre parole ?

— Je vous la donne, Madame.

La princesse resta un instant recueillie dans sa joie : elle tenait sa vengeance, elle la tenait plus entière et plus complète encore qu'elle ne l'avait rêvée. Le comte la regardait enfin , surpris et ne comprenant rien à l'expression inaccoutumée de son visage. Elle d'ordinaire si douce , dont les yeux bleus respiraient la bonté et l'indulgence , ces mêmes yeux lançaient des éclairs : c'était la fille de Jupiter tonnant, c'était la Junon antique se vengeant de ses rivales et conservant néanmoins sa beauté divine au milieu des fureurs de la jalousie.

— Vous avez promis d'épouser mademoi-

selle de Rechecourt, Monsieur, reprit-elle en parlant lentement avec un sourire presque cruel sur les lèvres, il est juste que vous connaissiez la femme que je vous donne.

— Vous m'effrayez, Madame, qu'avez-vous à m'apprendre? Vos traits sont empreints d'une expression si particulière...

— Ecoutez, Monsieur, écoutez donc. Mademoiselle de Rechecourt est fille d'un très bon gentilhomme de Touraine; sous le rapport de la naissance, vous trouverez difficilement mieux. Sa mère était amie de la mienne. Elle resta orpheline à quatre ans presque sans fortune. Madame de Rechecourt, au moment de mourir, la recommanda à la duchesse de la Vallière qui, avec l'agrément du roi, la fit élever près de nous, chez madame Colbert. Je l'aimais comme ma sœur : elle ne m'a pas quittée d'un instant jusqu'au moment où mon malheureux frère nous força de nous séparer. Il lui fit quit-

ter la cour, vécut avec elle en qualité de maîtresse, de *maîtresse*, entendez-vous ; et peut-être aurait-il été assez fou pour l'épouser lorsqu'un jour il acquit la certitude qu'elle s'était vendue à Monseigneur, lequel l'avait payée en pierreries qu'elle aime fort, et en argent qu'elle ne hait pas. Monsieur a ajouté à sa collection un collier de perles dont le chevalier de Lorraine a donné les boucles d'oreilles. Faites-vous montrer cette collection, elle est curieuse. Peu de princesses possèdent un écrin aussi riche. Vous y trouverez des souvenirs des grands princes, de monsieur de Langeac, du prince de la Roche-sur-Yon, très bonne compagnie, comme vous voyez. Elle a des inclinations nobles : elle n'entend pas qu'on s'attache à elle à moins d'avoir des titres irrécusables à tous les chapitres. Ce n'est pas tout : mon frère en mourant, toujours sous l'empire de cette passion invincible, lui a légué toute sa fortune : je la lui ai fidè-

lement remise et cette fortune en fait un magnifique parti. Vous devez donc me remercier : Elle vous apporte en dot tout ce qu'on peut désirer dans une femme : argent, bijoux, beauté ; esprit, expérience, connaissances brillantes : avec elle vous irez loin et votre chemin sera bientôt fait à la cour. Qui voulez-vous qui lui refuse quelque chose, elle qui ne refuse rien à personne ? Ah ! j'oubliais : la première partie de ce qui a été la matière de mon récit d'hier s'est passée devant mes yeux comme la seconde. En votre absence, Monseigneur a ajouté quelques émeraudes et quelques rubis à la magnifique parure qu'elle portait avant-hier à la fête. Maintenant, Monsieur, vous n'avez plus rien à apprendre : voici les lettres de votre fiancée qui prouvent qu'elle n'a jamais épousé mon frère. Quant aux preuves de ce que j'ai avancé, du reste elles sont faciles à obtenir, les témoins ne manquent pas. Mariez-vous, votre maison en sera pleine. Présentez

votre femme à la cour, elle y trouvera plus d'amis que vous-même.

Le comte resta stupéfié en entendant cette longue histoire: il ne pouvait en croire ses oreilles et il en appelait au témoignage de sa raison pour s'assurer qu'il ne dormait pas. Quoi! cette Renée qu'il avait adorée était une misérable. Quoi! la fille de Louis XIV était assez barbare pour lui avoir fait jurer son déshonneur!

— Non, non, s'écria-t-il, c'est impossible.

— Vous ne croyez pas à tant d'infamie, n'est-il pas vrai? cependant qui y croira si ce n'est vous, qui êtes plus infâme encore. Cette fille a fait un métier de l'amour, elle a cherché des dupes: vous vous êtes trouvé du nombre, vous avez été plus dupe encore que les autres, c'est que vous l'aimiez plus, voilà tout. Mais moi, que vous avais-je fait pour que vous traîniez mon nom dans cette boue? Pourquoi me mêler à une existence aussi vile, aussi éloignée de la

mienne? vous avez été deux ingrats, vous êtes dignes de vous réunir. Elle doit tout à moi, à ma famille: vous devez tout à l'amour que j'avais pour vous; vos deux trahisons ont porté leurs fruits. Vous me trouvez sans doute inhumaine, injuste, coupable même de vous imposer ce déshonneur. C'est au contraire une justice, c'est la peine du tallion. Vous avez voulu me déshonorer: je vous rends offense pour offense, je ne veux pas d'autre vengeance que celle-là. Je vous sauve de la colère du Roi, je vous pardonne, je vous promets de ne pas m'opposer à votre avancement, de recevoir poliment votre femme lorsqu'elle viendra me faire la révérence, de ne révéler à personne ce que tout le monde sait. Je tiens ma promesse, moi; qu'en dites-vous, Monsieur le comte?

Toutes les femmes offensées aiment la vengeance. Celles dont le caractère a de la faiblesse, un devoûment absolu, celles qui sont exclusivement bonnes, y renoncent lorsque cette ven-

geance fait trop souffrir leurs ennemis. Elles ont toujours plus de pitié que de colère, mais celles dont l'âme est forte et altière, celles qui ont une grande opinion de leur valeur, lorsque surtout elles sont filles de rois, filles de Louis XIV, celles-là veulent à tous prix être vengées. Elles veulent que l'amant assez vil pour porter atteinte à leur honneur, apprenne à qui il s'est joué. Elles deviennent impitoyables, elles-mêmes, pour leurs propres douleurs en imposant silence aux mouvements généreux qui s'élèvent dans leur sein. L'amour de ces femmes n'est pas un enfant, c'est un géant terrible qui écrase et punit sans merci, ni grâce. Telle était madame la princesse de Conti : telle elle se montra dans cette circonstance.

Monsieur de Clermont se leva pendant qu'elle parlait et se promena dans la chambre. Mille combats se livraient dans son âme : il sentait toute la gravité de sa position et il se

trouvait placé entre tous les écueils. S'il refusait de tenir sa parole, la Bastille était là. S'il acceptait ce mariage, le mépris des honnêtes gens l'attendait. Sa conscience lui reprochait de s'être attiré lui-même ce châtement : il ne savait à quel parti s'arrêter et les regards triomphants de la princesse le perçaient comme des épées.

— Vous ne me répondez pas, Monsieur. Vous êtes forcé de vous rendre à vous-même cette justice que je vous rends. Il se peut que ma vengeance soit regardée comme trop violente par ceux qui ne souffrent pas ce que j'ai souffert. Il serait certainement plus noble de vous fouler aux pieds, de vous jeter loin de moi, avec mon mépris pour punition. Je l'aurais fait peut-être si vous n'aviez pas été si lâche ; si vous n'aviez pas cherché à mentir, même en ce moment. Je me suis dit alors que vous vous ririez de ma clémence, que vous iriez traîner mon nom dans vos orgies, que vous vous jou-

riez de moi avec votre maîtresse impunie comme vous. J'ai voulu vous prouver que si j'avais su trouver dans mon amour des dévouements inconnus, je savais aussi punir mieux qu'une autre.

— Et moi, Madame, je vous prouverai que je sais aussi choisir une vengeance. Je tiendrai la parole que vous m'avez arrachée. Vous ne pourrez plus m'accuser d'être un homme sans foi. Mais plus tard le monde ne rira pas de ce mariage, je vous le jure : il ne répétera pas que j'ai été trompé. Il apprendra comme vous à me connaître : je me perdrai, mais je ne me perdrai pas seul. La puissance, la grandeur ne garantissent pas de tout.

— Je ne vous crains pas, Monsieur, et la preuve que je ne vous crains pas, c'est que j'ai agi franchement. J'aurais pu exiger de vous la conclusion immédiate de votre mariage et ne vous révéler qu'après ce que vous veniez de

faire. J'ai préféré vous tout dire avant : j'ai voulu que vous fussiez éclairé et que cette union s'accomplît avec connaissance de cause. Cela est plus loyal, plus digne de moi : je ne suis pas un assassin qui poignarde par derrière, je suis un ennemi, qui attaque en face. Allez maintenant, Monsieur, nous n'avons plus rien à nous dire, nous sommes quittes. Quoique vous fassiez, je vous le répète, je ne vous crains pas.

M. de Clermont prit son chapeau, salua la princesse avec autant de respect et de bonne grâce que si elle eut été dans la galerie de Versailles et il sortit de l'appartement.

Lorsque madame Dupont vint pour prendre les ordres de sa maîtresse, elle la trouva évanouie.



## XIV

### LA FIN DE TOUT.

En rentrant au château le comte demanda la permission de prendre congé de Monseigneur, avant de repartir pour Paris, où des affaires pressantes l'appelaient. Le prince lui fit dire qu'il pouvait se mettre en route. M. de Clermont monta sur-le-champ en voiture et fit courir ses chevaux au galop. Arrivé à son hôtel, il s'enferma dans sa chambre et se mit à réfléchir. Il chercha

dans son cœur les sentiments qui le dominaient et il fut forcé de s'avouer à lui-même que son amour pour la princesse subsistait dans toute sa force. Cette vengeance même, toute affreuse qu'elle était, prouvait combien elle l'avait aimé, combien elle avait été blessée de son infidélité. Il ne pouvait s'empêcher d'espérer en elle et s'attendait à être rappelé à chaque minute. La prudence se fit entendre cependant : il prépara ses plans de défense : il prit une résolution ferme de sauver son honneur de cet écueil, quoiqu'il pût en arriver et se trouva un peu plus tranquille.

De son côté madame la princesse de Conti remise de son émotion, partit également pour Paris, où elle apprit le départ de M. le prince retourné à Chantilly depuis la veille. Elle attendait la décision du comte, et tremblait qu'il ne retirât sa parole, tout en craignant de la lui voir accomplir. Il lui aurait semblé plus

digne d'estime s'il avait suivi son projet, et ainsi que toutes les femmes, elle désirait la réhabilitation de celui qu'elle avait aimé, qu'elle aimait encore. Elle songea aussi à son défenseur inconnu : elle se rappela le moyen de communication qu'il lui avait donné et se rendit le soir à la Comédie-Française, portant à sa coiffure le nœud de pierreries. De retour à l'hôtel de Conti, elle y trouva un billet contenant ces mots :

— « Demain à six heures du matin on viendra prendre vos ordres chez votre suisse. »

Elle traça sur un morceau de papier :

— « Surveillez-le, sachez ce qu'il veut faire et rendez-m'en compte. »

Elle attendit toute la journée : aucune nouvelle ne lui parvint. Elle avait promis d'être le lendemain à Versailles. Elle devait voir le Roi, lui annoncer le mariage qu'elle avait résolu, en obtenir la grâce du Comte, ainsi qu'elle s'y était

engagée. Il lui fallait se mettre en route sans avoir rien appris. A Sèvres un courrier rejoignit son carrosse, remit un billet à son écuyer et retourna bride vers Paris, avec la même promptitude. La lettre à peine cachetée n'avait que deux lignes.

— « Attendez jusqu'à demain à midi pour  
« voir Sa Majesté : à cette heure votre vengeance  
« sera accomplie, et vous aurez perdu celui  
« qui vous aime le plus au monde. Ne cher-  
« chez à rien savoir , à rien empêcher : les pré-  
« cautions sont prises, tout serait inutile. »

Ce même jour à cinq heures, M. de Clermont-Chatte, étant seul dans son cabinet de Sèvres, on lui annonça la visite d'un étranger, qui insistait avec force pour être admis près de lui.

— Je suis occupé, répondit le Comte, je ne puis recevoir personne.

— C'est ce que nous avons dit à ce Monsieur. Il prétend qu'il vient justement parler à M. le

Comte de l'affaire qui l'occupe, et pour preuve il nous a donné son nom : M. Dunois.

— M. Dunois ! voilà qui est étrange ! faites entrer.

Un homme d'une grande taille, avec une immense perruque, noire comme de l'encre, fut introduit. Le comte le salua froidement, et le pria de s'asseoir.

— A quoi dois-je l'honneur de votre visite, Monsieur ? lui demanda-t-il.

— Monsieur, je viens vous rendre un service.

— Un service à moi ! je n'ai besoin d'aucun service.

— Je vous demande pardon, Monsieur, car vous êtes dans un grand embarras et vous remercieriez beaucoup celui qui vous en retirerait.

— Monsieur, seriez-vous M. Voisin par hasard ?

L'inconnu ne put s'empêcher de sourire.

— Non, Monsieur, je ne suis pas M. Voisin :

pourtant je suis aussi sorcier que lui et je vous en fournirai la preuve.

— Je serais curieux de la recevoir , Monsieur ; je l'attends.

— Eh ! bien , Monsieur le comte, vous avez donné une parole qui vous pèse. Vous craignez et de la tenir et de la fausser. N'est-ce pas vrai ?

— Après, Monsieur.

— Après ? je trancherai moi le nœud gordien, et je vous dirai : vous n'épouserez pas mademoiselle de Rechecourt, parce que je vous le défends.

— Que signifie cela, Monsieur, et de quel droit?...

— Du droit d'un homme que vous avez mortellement offensé, qui vous en demande raison et qui vous tuera si Dieu est juste.

— Il y a une erreur sans doute, Monsieur, car je ne vous connais pas.

— Vous me connaîtrez tout à l'heure. En

attendant je vais vous prouver que je vous connais, moi. Vous vous êtes fait aimer d'une princesse belle et pure, jusque-là irréprochable. Foulant aux pieds les préjugés de son rang, elle est descendue jusqu'à vous, elle s'est abandonnée avec une confiance aveugle et un amour sans bornes, elle que mille et mille hommages entouraient, elle adorée de tous. Elle vous a choisi entre tous. Vous l'en avez récompensée par une action infâme : vous l'avez trahie, vous avez livré à une créature sans foi et sans honneur, son secret qui peut, qui doit se répandre dans tout Paris. Nierez-vous cela, Monsieur ?

— J'admire les précautions de madame la princesse de Conti : elle a des spadassins à gage pour faire exécuter ses ordres : c'est très prudent.

— Madame la princesse de Conti n'est pour rien dans tout ceci, Monsieur : elle ignore ma démarche, je suis venu de mon plein gré.

— Dans tous les cas elle vous a instruit d'une chose qu'elle et moi nous connaissions seuls.

— Elle ne m'a instruit de rien, j'ai tout vu tout entendu. Je vous ai suivi au château près de Saint-Denis; j'étais à Meudon, caché sous la charmille, derrière le pavillon.

— Par son ordre, sans doute ?

— Par le mien. Vous ignorez ce que c'est que la puissance d'un homme dont la volonté est dirigée sur un seul point, lorsqu'il n'a pas d'autre pensée, lorsque les ressources ne lui manquent pas, lorsqu'il est conduit par les plus grands moteurs de ce monde, la vengeance et l'amour; lorsque surtout il n'a rien à perdre, ni rien à craindre.

— Je ne vous comprends pas. En effet, Monsieur, si c'est la vengeance que vous cherchez, son Altesse sérénissime en a inventé une auprès de laquelle toutes les autres doivent pâlir.

Attendez qu'elle soit accomplie au lieu de vous y opposer.

— C'est justement ce à quoi je ne consentirai jamais. Vous n'épouserez pas cette fille, personne ne l'épousera : elle ne peut avoir ni mari ni famille. il faut qu'elle expie le mal qu'elle a fait, les morts qu'elle a causés.

— Je vous assure, Monsieur, qu'en m'épousant, tous vos souhaits pour elle eussent été remplis, répliqua le comte, avec un amer sourire,

— Son mari ! son mari ! répéta l'inconnu en se levant comme un furieux, elle la femme d'un autre ! oh ! périssent mille fois plutôt et moi et tous les hommes du monde !

M. de Clermont le regarda étonné : il reprit sa place.

— Mais causons de sang-froid, Monsieur, continua-t-il, vous avez compris ma résolution. Je suis déterminé à empêcher par tous les

moyens possibles votre mariage : le plus simple est, je crois, de nous couper la gorge. Quels sont vos armes, le lieu, l'heure, vos témoins? les miens sont M. le chevalier de Lorraine et M. le comte Kinski, noble Polonais.

— Voilà sans doute des témoins fort respectables, Monsieur; mais cela ne suffit pas à l'honneur que vous voulez bien me faire : il me faudrait encore savoir...

— Savoir mon nom? Voilà une lettre du chevalier de Lorraine, qui s'engage à vous le faire connaître au moment du combat. Il vous assure en outre que vous pouvez accepter ma proposition sans déroger à votre noblesse. Vous reconnaissez son cachet et son écriture.

M. de Clermont lut la lettre.

— Monsieur, la maison de Clermont est de celles qui savent garder le rang quelle tient de ses ancêtres; si demain, sur le champ clos, monsieur le chevalier de Lorraine me révèle un

nom auquel le mien puisse être accolé sans rougir, je suis à vos ordres : autrement non.

— Cela est entendu , Monsieur, je n'en demande pas davantage. A demain donc , à six heures du matin , au bois de Vincennes.

— J'y serai, Monsieur.

Madame la princesse de Conti, après avoir lu la lettre, donna ordre de retourner à Paris. Un mouvement dont elle n'était pas maîtresse l'y conduisait. Elle se croyait de la sorte plus près des évènements : elle craignait sans savoir pourquoi, et elle passa le jour dans des angoisses à la suite desquelles elle éprouva un besoin irrésistible de voir sa mère, de se confier à elle, de s'abandonner à ses conseils. Son âme était détendue pour ainsi dire , à force de souffrance. Madame de la Vallière fut frappée de son changement et s'en effraya.

— Qu'avez-vous, mon enfant ? lui dit-elle.

Mon Dieu ! mon pressentiment était-il vrai ? Est-elle malheureuse ?

— Je viens à vous, ma mère. Elle se jeta dans les bras de la duchesse en fondant en larmes, les premières qu'elle eût versées depuis bien longtemps.

— Parlez-moi, ma fille, et ne craignez rien. Mettez votre cœur à découvert devant moi. Il est blessé, je le vois, j'en sonderai les plaies, je les guérirai avec l'aide de Dieu ; vous pouvez tout dire.

La princesse pleurait toujours.

— Vous n'osez pas, Louise, il faut vous aider. Vous avez l'éternelle douleur des femmes : vous aimez, vous avez été faible, on vous a trompée. Je sais tout cela. J'ai été avertie que vous viendriez vers moi pour me l'avouer. Le même ami qui m'avait déjà prévenue l'a fait de nouveau. Mais il connaissait bien mal le cœur d'une mè-

re ; car il vous a recommandée à mon indulgence et à ma tendresse.

— Cet ami m'est inconnu comme à vous, Madame. Depuis plusieurs années il a été mon ange gardien , et il se cache toujours à ma reconnaissance.

— Je prierai pour lui, mon enfant, Dieu le connaît. Mais parlez-moi de votre état , dites-moi vos pensées, dites-moi vos chagrins.

— Oui, ma mère, je vous avouerai mes fautes et mes peines. Dans la position où je suis, vous seule pouvez m'entendre et me consoler. Ecoutez-moi donc et consolez-moi.

Louise de Bourbon raconta alors la longue histoire de son amour, comme elle l'avait fait au roi. Seulement elle s'étendit davantage sur ses larmes que sur ses joies. Arrivée au dénouement , elle hésita. La vengeance qu'elle exerçait , maintenant qu'elle la voyait avec plus de sang-froid, qu'elle la voyait de ce saint lieu,

où depuis vingt ans sa mère, trahie aussi par l'amour, expiait sa faute sans avoir songé à la vengeance : cette vengeance donc lui parut barbare, indigne d'elle ; elle en eut peur, elle en rougit.

— Je n'ose vous avouer jusqu'à quel point j'ai été coupable, ma mère, poursuivit-elle. Vous allez me repousser loin de vous ; car, au lieu de me repentir comme vous , j'ai offensé Dieu par des pensées de colère ; j'ai cherché à punir celui qui m'avait offensée, et cette punition doit rejeter sur moi l'infamie dont il s'est couvert.

— S'il en est temps encore, ma fille, réparez votre faute. Cherchons-en ensemble les moyens. Voyons, qu'y a-t-il, mon enfant ?

La princesse confia à sœur Louise de la Miséricorde la parole qu'elle avait arrachée par surprise au comte : elle lui dit ce que mademoiselle de Rechecourt était devenue : elle ne lui déguisa rien enfin.

— Le démon de la jalousie vous a singulièrement conseillée, ma fille ; il vous a conduite jusqu'au niveau de ceux que vous méprisez tant. Vous n'avez donc pas songé à ce que vous exigiez du comte. Vous avez donc assumé sur votre tête les malédictions de son avenir et celles du monde. Oh ! mon enfant ! mon enfant ! combien vous êtes égarée !

Madame la princesse de Conti résista longtemps aux douces paroles, aux discours maternels et chrétiens de la duchesse. Tout en reconnaissant ses torts, il lui en coûtait d'y renoncer. Elle ne pouvait se résoudre à pardonner cette poignante injure. L'idée de laisser sa rivale et son amant libres de tout lien, heureux, croyait-elle ; l'idée de les savoir réunis, se jouant d'elle et de sa douleur, révoltait son amour-propre. Elle eût voulu les anéantir, les mettre en poudre. Si elle eût eu alors la puissance souveraine d'une Sémiramis, d'une Elisabeth, elle n'aurait

pas résisté au besoin de punir, d'une manière éclatante. Un regard de la sainte victime qu'elle avait devant les yeux amollit presque miraculeusement son cœur. Ce regard, plus éloquent que toutes les paroles, répondit à ses fureurs. Il disait :

— Vous ne voulez pas pardonner, ma fille ; et moi, n'ai-je pas souffert les mêmes tortures que vous ? Ne les ai-je pas endurées comme vous, non pas quelques mois, mais des années ? N'ai-je pas eu la force de faire grâce pourtant, de me repentir, de me jeter dans le sein de Dieu. Ainsi j'ai été consolée : ainsi le repos et la quiétude sont descendus sur moi : ainsi j'ai retrouvé la tranquillité de ma jeunesse et l'estime de tous. Imitez-moi, ma fille, dans ce que votre rang vous permet de faire. Oubliez les injures, le créateur oubliera vos fautes. Vous savez la sublime prière : *Pardonnez-nous nos offenses,*

*comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

La jeune femme était à moitié vaincue, sa mère s'en aperçut et redoubla ses instances : elle se mit presque à genoux devant sa fille ; elle la conjura avec des sanglots ; enfin, la princesse se jeta dans les bras de sœur Louise en s'écriant :

— Je me livre à vous, ma mère, je ferai ce que vous m'ordonnerez.

— Le ciel en soit béni, mon enfant : il faut réparer le mal sans plus attendre. Ecrivez au comte que vous le relevez de son serment : écrivez-lui que vous lui pardonnez, que vous obtiendrez sa grâce du roi, à la seule condition qu'il s'éloignera quelque temps de la cour et qu'il fuira votre présence. Quant à la malheureuse jeune fille, envoyez-lui un ministre de Dieu, tâchez de la rappeler au bien, employez toute votre activité, toute votre puissance à cette œuvre, vous y réussirez, je n'en doute pas.

Ensuite, revenez à la vertu, à la prière : vous serez consolée, ma fille, vous serez secourue. Le ciel ne refuse jamais son appui à ceux qui le cherchent. Maintenant, écrivez, écrivez sur-le-champ.

— Je vous obéis, Madame, je sens que vous avez raison. Pourtant me voilà livrée sans défense à cet homme, il en abusera.

La princesse envoya sur l'heure un de ses gens à l'hôtel du comte, qui se trouvait dans le voisinage. Il revint au bout de peu d'instants, annonça que M. de Clermont Chatte était sorti depuis six heures du matin, et qu'il n'avait pas dit quand il rentrerait. Louise de Bourbon se rappela alors la lettre qu'elle avait reçue et l'inquiétude la saisit.

— Mon Dieu ! ma mère, qu'arrivera-t-il ? Voyez ce billet de mon protecteur, que veut-il faire ? A midi je dois tout savoir, j'attendrai près de vous. Oh ! je le sens maintenant que

je tremble pour *lui* : je sens que je l'aime encore !

Elle envoya dire à l'hôtel de Condé de porter aux Carmélites tout ce qui arriverait à son adresse, et attendit dans la prière et l'anxiété ce que Dieu déciderait de son sort.

Cependant , à l'heure convenue , les six champions étaient réunis ; ils se saluèrent en silence. Le chevalier de Lorraine prit la parole le premier, comme le plus élevé en rang et le plus instruit de l'affaire qui les réunissait.

— Messieurs , dit-il , je me suis engagé sur l'honneur à répondre de Monsieur au comte de Clermont-Chatte , je suis prêt à le faire , mais cette communication doit être secrète, et M. de Clermont me donnera d'abord sa parole de gentilhomme de ne jamais la révéler.

Ces formalités remplies, le chevalier de Lorraine et le comte s'éloignèrent de quelques pas. A peine le prince lorrain eut-il prononcé un

mot que le gentilhomme poussa une exclamation de surprise. Le chevalier lui posa la main sur le bras : il se tut , se rapprocha de son adversaire et lui dit en s'inclinant :

— Je reconnais, Monsieur, que vous me faites honneur, et je suis prêt à vous donner satisfaction.

Les épées mesurées , on se mit en place et le combat commença. Les premières passes montrèrent une habileté presque égale entre les champions. Cependant le comte se tenait sur la défensive, il n'attaquait pas. L'inconnu lui en fit l'observation.

— Ceci n'est point un jeu, Monsieur, ajouta-t-il : un de nous deux doit mourir aujourd'hui. Je vous préviens que je profiterai de mes avantages, je vous prie d'en faire autant.

Le comte porta plus d'attention à sa parade. Tous ses efforts tendaient évidemment à désarmer son ennemi : il ne put y parvenir, mais il

lui fit une blessure au bras. Celui-ci l'enveloppa de son mouchoir et demanda à continuer. Il semblait reprendre une nouvelle fureur ; enfin, se précipitant sur M. de Clermont au moment où celui-ci croyait par une nouvelle feinte arriver à le blesser encore, il lui passa son épée à travers le corps : le comte tomba sur le coup.

— Je vous remercie, Messieurs, dit le vainqueur en essuyant son arme : chacun a rempli son devoir : justice est faite.

Il les salua et retourna à son carrosse, suivi du seigneur polonais. Le chevalier de Lorraine lui demanda la permission de rester auprès du blessé.

On transporta le comte de Clermont chez lui dans un état désespéré : il gardait néanmoins toute sa connaissance. Il essaya de parler, mais des flots de sang s'échappaient de sa blessure : c'était un spectacle affreux. Son valet de chambre avait reçu la lettre de madame la princesse de

Conti. Confident de leurs amours, il demanda à son maître s'il désirait en savoir le contenu. Le comte lui fit signe de la lire, on s'éloigna, il rompit le cachet. Le pardon de la princesse, son retour à des dispositions meilleures, jeta une grande douceur sur ce moment suprême. Il reçut les sacrements de l'église et mourut dans la soirée.

Son confesseur, chargé de ses derniers adieux pour la fille de Louis-le-Grand, trouva la princesse aux Carmélites près de sa mère, qu'elle n'avait pas quittée. Le coup l'avait frappée là, dans le sein des deux asiles qui ne nous manquent jamais ici-bas, le cœur d'une mère et la bonté divine : il fut sensiblement amorti. Cependant la princesse s'attribuait, à tort peut-être, la mort de celui qu'elle avait aimé ; elle crut avoir armé le bras de son meurtrier, et cette pensée déchirait son âme. Depuis lors sa vie changea complètement. Livrée à la dévo-

tion la plus austère, elle renonça aux plaisirs et aux fêtes, sauf les obligations de la cour. Elle faisait de longues retraites aux Carmélites, où la douce voix de sa mère endormait ses remords. Elle n'entendit plus parler de son protecteur mystérieux, mais aussi depuis lors elle n'eut plus besoin d'être protégée. Le souvenir du comte resta le seul de sa vie : elle pria pour lui, elle espéra qu'il lui avait pardonné et qu'ils se rejoindraient dans le ciel.

Mademoiselle de Rechecourt passa en Angleterre, où elle vécut longtemps de la même manière, jusqu'à ce que la petite vérole lui enleva sa beauté et la força à la retraite. Elle disparut de la scène du monde, et le monde ne s'occupait plus d'elle. Longtemps après, madame la princesse de Conti reçut une lettre de cette jeune personne où elle lui demandait un généreux pardon : la princesse l'accorda sans hésiter : le ciel fit sans doute comme elle.

Le reste est de l'histoire, la mort de Monseigneur, celle de tous les petits enfants de Louis XIV, excepté Louis XV, arrivées presque coup sur coup, l'accusation de poison dont M. le duc d'Orléans fut victime, la manière presque miraculeuse dont Louis XV fut sauvé par un contre-poison inconnu, tout le monde sait cela, je n'ai pas besoin de le raconter.

On commença à parler du masque de fer, a peu près à l'époque où se termine cette histoire. Les uns disaient que c'était M. Fouquet, ancien sous-intendant des finances, qui passait pour mort à Pignerol. D'autres prétendaient que c'était un frère jumeau de Louis XIV, condamné à la prison pour éviter les guerres civiles. D'autres enfin assuraient que M. le duc de Vermandois, sauvé miraculeusement à la guerre de Hongrie par un seigneur polonais immensément riche, était resté caché plusieurs années sous un déguisement,

mais qu'une indiscretion ayant fait connaître au roi son existence, il n'avait pas voulu permettre que le jeune prince reparut à la cour, ayant donné autrefois un soufflet à M. le dauphin. Il le fit enfermer alors aux îles Sainte-Marguerite, avec ordre à son gardien de le tuer, s'il cherchait à se faire connaître ou à s'échapper. Il mourut assez âgé à la Bastille.

Voilà les trois principales versions répandues. Il y en a eu bien d'autres. Laquelle était vraie ? Y en avait-il une de véritable ? C'est ce que je ne me charge pas d'éclaircir.

Tout ce qui regarde l'histoire du masque de fer, est voué pour toujours au champ des conjectures : ce n'est peut-être qu'une fable convenue et mise en circulation par l'habile coloriste Voltaire. Qu'importe, au surplus ! histoire ou fable, peu de sujets excitent un intérêt aussi puissant.

FIN.

# TABLE

## DU DEUXIÈME VOLUME.

---

I. — Lauriers funèbres. . . . .	1
II. — Le ver dans la fleur. . . . .	29
III. — Bruits du monde. . . . .	49
IV. — Choisy-le-Roi. . . . .	69
V. — Le chevalier mystérieux. . . . .	97
VI. — Deux lits de mort. . . . .	119
VII. — Comment on oublie. . . . .	143
VIII. — La grille du parloir. . . . .	163
IX. — L'antichambre de l'enfer. . . . .	191
X. — L'entresol de Meudon. . . . .	211
XI. — La petite poste. . . . .	223
XII. — Le pavillon. . . . .	253
XIII. — Un repli du cœur. . . . .	287
XIV. — La fin de tout. . . . .	311

---

